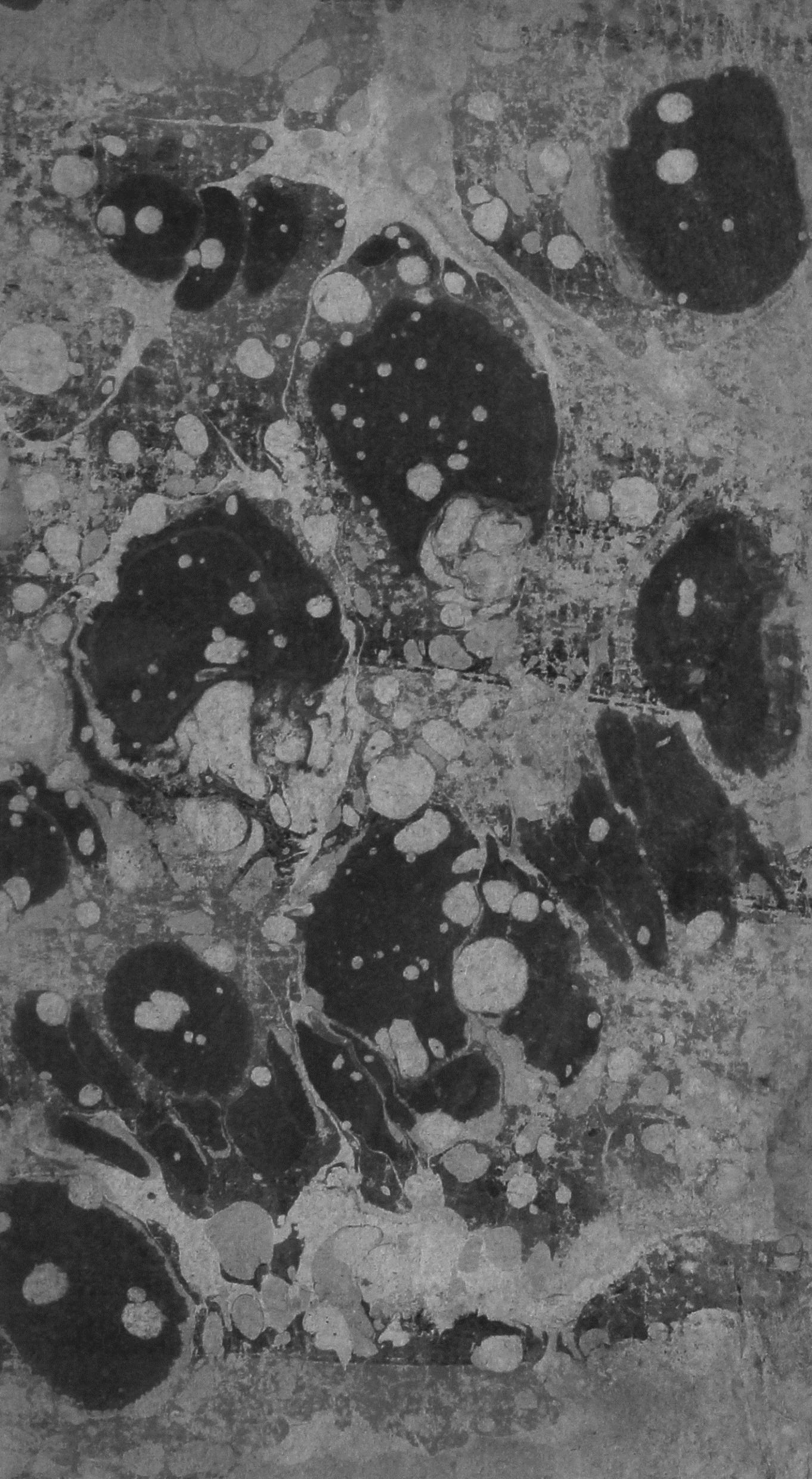
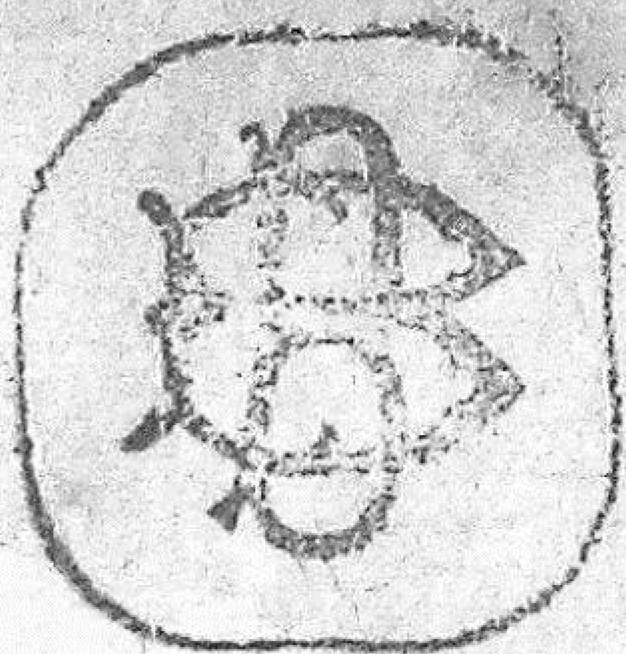




AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

TOME PREMIER.

AVIS IMPORTANT.

L'Accueil favorable que les gens de l'art ont fait à l'Avis au Peuple, l'empressement du Public à demander une nouvelle Edition qui manquoit à Paris depuis six mois, plus de vingt Editions en cinq années, soit contrefaites dans différentes villes, soit traduites dans toutes les langues connues, en font suffisamment l'éloge, & nous dispensent d'en prouver l'utilité.

Les motifs d'humanité, qui ont engagé M. Tissot à composer cet Ouvrage pour le secours des malades qui ne peuvent avoir facilement les conseils des Médecins, deviennent les mêmes pour le Libraire auquel l'Auteur a bien voulu en commettre l'Impression ; il averti qu'un très-grand nombre de Personnes, ne pouvant faire la distinction d'une Edition originale d'avec une contrefaite , ont été souvent trompées & quelquefois la victime des Editions furtives, faites à la hâte , & très-fautives par le peu de soins que l'on a apporté à la correction : les dangers qui résultent d'une dose plus forte ou plus foible dans la formule d'un médicament peuvent empêcher l'effet , ou causer la mort.

Pour prévenir des malheurs aussi funestes , le Libraire avertit le Public que cette troisieme Edition originale , corrigée & augmentée de deux nouveaux Chapitres , est la seule que l'Auteur approuve (*a*) ; & que l'on doit regarder comme contrefaits , & par conséquent dangereux, tous les Exemplaires auxquels la signature gravée de M. Tissot ne se trouvera pas au bas de l'Epître Dédicatoire.

(a) *Préface, page 14.*

AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ,

PAR Mr. TISSOT,

DOCT. ET PROF. EN MEDECINE,

De la Soc. Roy. de Londres, de l'Ac. Medico-Phys. de Basle, de la Soc. Œcon. de Berne.

TROISIEME EDITION ORIGINALE

AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ P. FR. DIDOT LE JEUNE, Quai des Augustins.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS

AU PEUPLE

SUR SA SANTÉ,

PAR M. TISSOT,

Doct. et Prof. en Médecine,

[illegible] de la Société [illegible]

[illegible]

[illegible] ÉDITION

[illegible]

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez [illegible]

Quai des Augustins.

M. DCC. LX[illegible]

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AUX

TRÈS-ILLUSTRES, TRÈS-NOBLES, ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, LES SEIGNEURS PRESIDENS ET CONSEILLERS DE LA CHAMBRE DE SANTÉ DE LA VILLE ET REPUBLIQUE DE BERNE.

TRE'S ILLUSTRES ET TRE'S HONORÉS SEIGNEURS,

JE ne pensois pas assez favorablement de cet Ouvrage, quand je le publiai, pour oser vous l'offrir; mais votre attention continuelle sur tous les objets qui ont quelque rapport à l'importante partie de l'administration de l'Etat, confiée à vos soins, vous le fit appercevoir, & vous avez jugé qu'il pouvoit être utile, & que c'étoit toujours un but louable, que de travailler à détruire les préjugés, ces tyrans cruels, qui s'opposent continuellement au bon-

heur des Peuples, ſous le Gouvernement même le plus propre à l'affermir. Votre approbation, & les marques éclatantes de bienveillance dont vous m'avez honoré, ont relevé à mes yeux le prix de ce livre, & m'ont fait eſpérer, TRE'S-ILLUSTRES, TRE'S-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, *que vous voudriez bien permettre que cette nouvelle édition parût ſous vos auſpieces, & que le Public inſtruit de vos bienfaits, le fût de ma reconnoiſſance. Puiſſe cet Ouvrage, en rempliſſant mes vœux, ne pas tromper votre attente! & veillez en accepter l'hommage, comme une foible marque du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être.*

TRE'S-ILLUSTRES, TRE'S-NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

Tiſſot.

A Lauſanne, le 3 Déc. 1762.

PREFACE.

SI c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire ; & l'accueil qu'on a fait à l'Avis au Peuple a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit audessus, si je paroissois ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce pays, où il perit misérablement par la disette des secours utiles, & la multitude des mauvaises directions, mon seul but, en écrivant, étoit de prévenir une partie de ces malheurs.

Je n'avois destiné ce livre, qui parut pour la premiere fois au mois d'Août 1761, qu'à une petite enceinte de pays, & à un petit nombre de personnes, & je fus très-surpris en apprenant, cinq ou six mois après sa publication, qu'il étoit l'un des livres de science qui eut trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres.

Voir ce succès avec indifférence, ce seroit en être indigne ; ce n'est point mon cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour propre, mais bien légitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien

plus vif, comme ami de l'humanité, en jugeant, par les succès de cet ouvrage, de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre : effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joie que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres : enfin, j'ai ressenti, dans toute son étendue, celui que doivent procurer à toute personne qui pense, les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince, en recevant la médaille précieuse que l'Illustre Chambre de Santé de la République de Berne, *me fit remettre, peu de mois après la publication de cet ouvrage, avec une lettre, plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la* satisfaction extraordinaire *avec laquelle elle l'avoit vû paroître; circonstance, que je ne pouvois taire ici, sans un accès de vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins aux nouvelles Editions, dans lesquelles j'ai fait plusieurs changements considérables dont je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.*

La premiere est celle que MM. HEIDEGGER *publierent en allemand à* Zurich, *au commencement de l'année* 1762, *peu de mois après la premiere édition françoise. J'aurois été très-flatté de la simple approbation de Mr.* HIRZEL, *premier Médecin du Canton de Zurich, &c. que la su-*

périorité & l'universalité de ses talents, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la médecine, l'étendue & les succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'histoire d'un de ses sages (a); mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire l'*Avis au Peuple* dans sa langue; & quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ses compatriotes, un temps qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.

Il a enrichi sa traduction d'une très-belle préface, qui roule principalement sur les caracteres du vrai & du faux Médecin, & dont je me serois fait un plaisir d'orner mes nouvelles éditions, si la façon dont Mr. HIRZEL parle de l'Auteur m'avoit permis de répandre moi-même son ouvrage. Je donnai une seconde édition à la fin de 1762, avec des additions que M. HIRZEL traduisit pour la seconde édition de Zurich, qui parut en 1763.

La seconde édition étrangere est celle que DIDOT le jeune publia à Paris au Printemps de 1762, & que d'autres libraires de Paris & de Lyon avoient projettée quand l'obtention du privilége les arrêta. Il me

(a) Le *Socrate*: ouvrage que tout le monde devroit apprendre.

fit demander des additions, que je ne pus pas fournir, & ç'a été un avantage pour le Public, puisque cela lui a valu celles qu'un autre Médecin a faites; additions précieuses par la netteté & la précision avec lesquelles elles donnent les caracteres & l'essentiel du traitement de plusieurs maladies très-graves. L'auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoître, mais, qui qu'il soit, je le remercie d'avoir bien voulu joindre son travail au mien, & j'aurois adopté avec plaisir ses additions si une grande partie des matieres qu'il a ajoûtées ne sortoit pas absolument de mon plan, puisque je me suis borné aux maladies aiguës, & qu'il a traité de plusieurs maladies de langueur. Il a dédié son édition à Mr. le Marquis de MIRABEAU, *& c'est, pour moi, l'éloge le plus flatteur qu'il put faire de mon livre.*

En 1763, le même libraire donna une nouvelle édition, faite sur la seconde édition de Lausanne, & à laquelle outre les additions faites à la premiere par un Médecin anonyme, un autre anonyme de la même Faculté en fit encore quelques unes, & le libraire y joignit la traduction de la préface de M. HIRZEL. *J'ai vu cette même édition réimprimée, ou plûtôt contrefaite, il y a un an sous la date de 1766.*

La même année 1763, & même avant que celle de Paris dont je viens de parler eût paru, BRUYSET *& B.* DUPLAIN, *libraires à Lyon, en publierent une édition copiée*

aussi sur la seconde de Lausanne, mais enrichie d'excellentes notes, qu'un de mes amis, l'un des plus habiles Médecins de leur ville, voulut bien leur fournir, & de la traduction de la préface de M. HIRZEL, *c'est la premiere qui ait paru; & quoique celle qui fut imprimée bientôt après à la tête de l'édition de Paris dont je viens de parler, en differe; ces différences ne paroissent pas prouver bien évidemment qu'on ait consulté l'original pour faire la seconde.*

Afin de finir les éditions françoises, je dirai ici que celle de Lyon fut contrefaite, en même temps, à Avignon & à Rouen: il s'en est fait une à Genêve en 1764, & une ici en 1765; mais de ces dix éditions francoises, celles de Lausanne de 1761 & 1762 sont les seules auxquelles j'ai touché. Je passe aux éditions, ou plutôt aux autres traductions étrangeres.

La premiere est celle que REINIER ARRENBERG, *libraire à Roterdam, publia en 1764, & qui est très-belle. Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est Mr.* BIKKER, *Médecin célébre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle Dissertation sur* la Nature(*), *dans laquelle le genie & le sçavoir marchent d'un pas égal, qui a bien voulu donner* l'Avis au Peuple *à sa Patrie, & qui l'a enrichi de notes dont la lenteur de la*

(*) *De Natura humana quæ Medicorum est. Leid.* 1757.

personne qui s'est chargée de me les traduire, ne m'a point encore permis de profiter ; mais qu'un illustre ami, très-bon juge, m'a beaucoup louées, & dont j'ai lu, avec grand plaisir, un extrait très bien fait dans l'excellent Journal de Leipsick (a). *Il est aussi l'Auteur d'un excellent ouvrage sur les maladies qui sont produites par le lait dans les femmes en couche.*

Dans le même temps, où M. BIKKER introduisoit cet ouvrage en Hollande, un homme dont j'ignore le nom, mais qui avoit bien saisi mon but, le faisoient imprimer, traduit en patois flamand, & Mr. KIRKPATRICK, ce Médecin célebre & qui a si bien mérité de l'humanité par son beau Traité de l'Inoculation (b), *le naturalisoit en Angleterre, où sa traduction fut imprimée pour la premiere fois en* 1765, *& réimprimée à la fin de la même année, sous la date de* 1766, *avec quelques légers changements, & une défense de la premiere traduction en forme* d'appendix (c). *M. KIRKPATRICK eut l'attention utile & polie de me consulter sur les passages qui lui paroissoient obscurs, ce qui constate l'exactitude de sa traduction, qui m'a paru très-élégante*, & *qui est très-bien imprimée ; il a*

(a) *Commentarii de rebus in hist. natur. &c. t.* 12. pag. 556.

(b) *The analysis of inoculation, Lond.* 1754 & 1761.

(c) *Advice to the People with regard to their health, London.* 1765.

conservé les notes de l'Editeur de Lyon, & en a ajoûté lui-même plusieurs autres très-intéressantes.

M. le Docteur PELLEGRINI, *célébre Médecin de Venise, a pris la peine de le traduire en Italien, & d'enrichir de notes cette traduction que je n'ai point vue encore, & l'on trouve dans l'excellent Journal de M.* ORTESCHI (a), *de longs extraits de l'original qui peuvent presqu'en tenir lieu.*

J'ai appris par le Journal de Leipsick, qu'il y en a une traduction Suédoise, & il n'y a que quelques jours que Mr. J. V. PAULI, *Docteur en Droit à Hambourg, & auteur d'une nouvelle Gazette litteraire dont le plan est très-intéressant, m'a écrit qu'il étoit occupé d'une nouvelle traduction allemande, qu'une Société nouvellement établie faisoit imprimer à ses frais pour la distribuer gratuitement au Peuple.*

Après cette histoire des éditions étrangeres, je viens aux changements que j'ai faits moi-même à l'ouvrage depuis la premiere. Dans la seconde, j'avois fait beaucoup de corrections dans le style, qui tendoient toutes à la simplifier & rendre le sens plus facile à saisir, & j'avois fait des additions considérables qui étoient de trois especes différentes, ayant ou étendu la tractation de quelques articles qui me paroissoient un peu trop succincts, ou ajoûté de nouveaux articles sur des matieres

(a) *Giornale di medicina, tom. prim. Veniz.*

déja traitées, ou enfin inséré de nouvelles matieres. Dans cette troisieme édition qui s'imprime à Paris chez DIDOT *le jeune, & qui est* LA SEULE QUE J'APPROUVE, *on ne trouvera pas des changements considérables dans ce qui a déja paru; mais ce qui la rend supérieure aux autres, c'est l'addition de deux nouveaux chapitres, l'un sur l'inoculation, l'autre sur la santé des personnes valétudinaires.*

Plusieurs personnes très-respectables, dans ce pays ou dans l'étranger, & aux demandes desquelles je ne me suis réfusé qu'avec un vrai chagrin, m'avoient demandé des additions qu'il ne m'a pas été possible de faire, puisque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui sortent absolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par plusieurs raisons. La premiere, c'est que mon but a été de remédier aux abus qui se commettent à la campagne dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie maniere de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les secours, ou de transporter les malades pour aller se faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques sont, il est vrai, sujettes à être mal traitées dans les campagnes, mais on a le temps & la facilité de conduire les malades dans les villes, ou de faire venir des secours; d'ailleurs elles y sont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles

deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles sont presque toujours la suite.

La seconde raison, & seule elle seroit bien suffisante, c'est qu'il est possible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne sont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus souvent d'une seule cause, & le traitement en est simple & uniforme; ainsi les symptômes qui font connoître la maladie font connoître sa cause & son traitement; mais il en est tout autrement des maladies de langueur; chacune peut dépendre d'un si grand nombre de causes, & c'est la cause qui doit décider le choix des remedes, que lors même qu'on connoît nettement la maladie, on est très-éloigné d'en connoître la cause, & de pouvoir se décider sur le choix des remedes. C'est cette connoissance des causes qui exige nécessairement des personnes versées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la Médecine, & à laquelle il est impossible que des personnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la variété des symptômes, les différentes périodes de la maladie, la difficulté des doses des remedes dont l'activité rendroit dangereuses les plus petites erreurs, &c. sont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies penible pour les Médecins même les plus exercés, & impossible pour tous ceux qui ne le sont pas.

La troisieme raison, c'est qu'en supposant même qu'on pût rendre ces matieres assez simples pour être saisies par tout le monde, elles exigeroient un ouvrage d'une longueur excessive & disproportionnée aux facultés de ceux à qui on le destineroit; il y a telle maladie chronique qui seule demanderoit un volume aussi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la chose est nécessaire, & qu'elle est possible, je déclare que je la trouve au-dessus de mes forces, & que je suis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le temps nécessaire pour l'exécuter. Je souhaite que d'autres l'entreprennent & réussissent; mais j'espere que les personnes qui me faisoient l'honneur de vouloir m'imposer cette tâche, sentiront la force de mes raisons, & n'imputeront point à opiniâtreté, ou à manque de condescendance, un refus qui naît de la nature même de la chose. C'est pour leur donner une preuve de ma docilité & de ma déférence à leurs volontés, que j'ai composé, pour cette édition, le chapitre intitulé. Avis aux personnes valétudinaires, *qui ne remplit point précisément ce qu'elles exigeoient de moi, mais qui renferme tout ce que j'ai cru pouvoir dire sur les maladies de langueur, sans m'écarter de mon plan, auquel, je le réitere, je dois & je veux me tenir exactement attaché.*

J'ai appris que les citations avoient embarrassé quelques personnes; il étoit difficile de le prévoir, mais il est aisé d'y remédier pour

l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux especes de citations ; les unes pour indiquer les remedes, les autres pour rapporter quelque passage du livre même, qui sert d'éclaircissement à l'endroit où on le cite ; les unes & les autres étoient inévitables. La premiere est désignée, ainsi, N°. avec le nombre, comme 1, 2, *&c. elle marque que le remede que j'indique est décrit dans la table des remedes au* numéro *marqué ; ainsi quand on lit dans le* §. 3. l'infusion tiede *N°.* 1. *& dans le* §. 4. la tisanne *N°.* 2, ou le lait d'amande *N°.* 4, *cela signifie qu'on trouvera ces remedes dans la table aux N°.* 1, 2, 4, *& cette table qui est à la fin de l'ouvrage, commence à la page* 655.

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table & qu'au lieu d'indiquer les remedes par leur N°. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été insoutenable.

Les citations de la seconde espece sont fort simples ; l'on voit que tout l'Ouvrage est divisé par paragraphes, designés par cette marque §. *& pour ne pas le grossir par des répétitions inutiles, quand, dans un endroit, j'ai dû rappeller ce qui étoit déja ailleurs, au lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela se trouvoit ; ainsi quand on lit page* 84. §. 50, Quand la maladie est telle qu'elle est

décrite (§. 46), *cela signifie que pour ne pas répeter la description que j'ai déja faite, je renvoie à aller la chercher dans le* §. 46 *que je cite.*

L'usage de ces citations n'est rien moins que nouveau, & est extrêmement commode & aisé; mais n'y eût-il qu'un lecteur qui dût en être embarrassé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclaircissement: je ne puis espérer d'être utile, qu'autant que je serai clair, & l'on sent que l'envie d'être utile, est le seul motif de cet Ouvrage: & j'ose croire que je n'ai pas entiérement manqué mon but; l'approbation que de très-grands Médecins ont donnée au plan & à l'exécution les éloges des meilleurs Journalistes, vingt éditions dans moins de cinq ans, les remerciements de beaucoup de gens qui croient m'avoir obligation, sont autant de témoignages qui me permettent de penser qu'en composant cet Ouvrage, j'employai utilement mon temps. Ceux qui craignent ou veulent craindre, ou aiment à craindre, qu'il n'ait des inconvenients, se trompent. Il seroit à souhaiter, disent-ils, que l'on n'eût jamais écrit sur la Médecine en langue vulgaire, & que la Médecine fût restée entre les mains des Médecins. Mais ils n'ont pas senti que la premiere partie de ce souhait est impossible, & que ce ne sont pas les livres de Médecine qui ont mis cette science entre les mains des femmes & des Charlatans. En quelle langue vouloient-

ils donc qu'écrivissent les Médecins grecs, qui ont écrit les premiers & les mieux de tous; & croient-ils que ce soit dans les ouvrages des grands Médecins François & Anglois, qui ont écrit dans leurs langues, que les Charlatans de ces deux nations, puisent leurs raisonnements insensés & leurs recettes dangereuses.

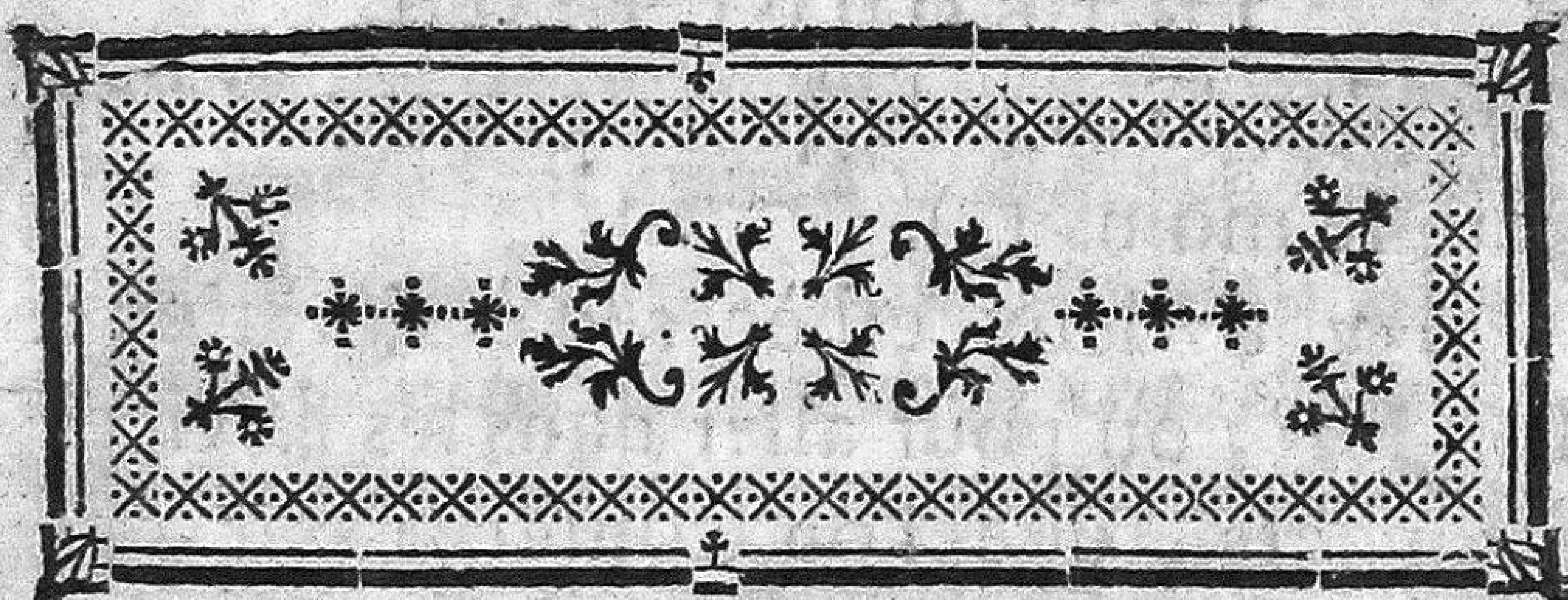
Il seroit à souhaiter sans doute, que la Médecine ne fût exercée que par les Médecins, mais la chose est malheureusement autrement; & aussi long-temps qu'on n'aura pas trouvé le moyen d'y remédier, l'on doit s'occuper, en attendant que la source du mal soit tarie, d'en diminuer les effets autant qu'il sera possible. Quand je composai l'Avis au Peuple, je crus qu'il seroit propre à remplir en partie ce but louable: rien n'a dû jusqu'à présent m'engager à changer d'idée; & en publiant cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai profité de quelques remarques des différents Editeurs, je ne crains point de publier un ouvrage dangereux. J'ai eu la satisfaction de voir que des personnes charitables & intelligentes s'en sont servies avec un succès marqué, même dans des maladies très-graves, & je serai au comble de mes vœux, si je continue à apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables.

A Lausanne le 21 Juillet 1766.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

INTRODUCTION.



AVIS AU PEUPLE SUR *SA SANTÉ.*

INTRODUCTION.

LA diminution du nombre des habitans dans ce pays est une vérité de fait qui frappe tout le monde, & que les dénombrements démontrent. Cette dépopulation a plusieurs causes : je me croirois heureux, si je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui est la mauvaise Méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades. C'est là mon unique objet; mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes. On peut les reduire à deux classes générales. Il

ſort plus du monde qu'autrefois ; & l'on peuple moins (a).

Il y a deux eſpèces d'émigration: l'on ſort, ou pour aller dans les ſervices étrangers, que l'on conſerve par des raiſons d'utilité qui l'emportent ſur les inconvénients ; ou pour chercher, dans différentes vacations, une fortune que le pays refuſe. L'on pourroit appeller la premiere, émigration militaire ; la ſeconde, émigration commerçante.

Le ſervice nuit à la population de pluſieurs façons. Premiérement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en ſort ; les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, le *Heimweh* ou mal du pays, l'air pernicieux de quelques garniſons de Flandres, de Hollande, d'Italie, les mauvaiſes nourritures & boiſſons, les épi-

(a) Cette dépopulation eſt preſque générale en Europe, ſuivant l'Editeur de Paris, & je crois qu'il a raiſon ; il ne paroît même pas poſſible que cela ſoit autrement, ſi l'on fait attention au nombre d'hommes qui partent toutes les années de l'Europe pour aller périr dans les trois autres parties du monde, & ſi l'on veut bien convenir qu'une grande partie des denrées, que nous en tirons, contribuent à abréger la vie de ceux qui nous reſtent.

démies des camps, les débauches, en emportent un grand nombre. La désertion d'ailleurs, dont ils craignent les suites en rentrant chez eux, en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres, au sortir du service, embrassent des établissements, dont le service leur a fourni l'occasion, & qui les éloignent de tout retour.

En second lieu, en supposant même qu'ils revinssent tous, le pays souffriroit également de leur absence, parce qu'ils sont absents dans le temps de la plus grande aptitude à la population; parce que, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parce que souvent, s'ils se marient, leurs enfants, victimes des déréglements parternels, sont foibles, languissants, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la société; parce, enfin, que le goût de libertinage qu'ils ont contracté, en empêche plusieurs de se marier. Mais quoique ces inconvenients soient réels & très-connus; cependant, comme le nombre de ceux qui peuvent sortir de cette façon est borné, qu'il est même peu considérable, relativement au nombre des habitants que le pays

devroit avoir, que cette expatriation a peut-être été nécessaire dans un temps, & pourroit le redevenir si les autres causes de dépeuplement finissoient, c'est peut être la moins fâcheuse, & la derniere qui demandera quelque considération.

L'expatriation commerçante, que je crois plus nombreuse, a ses inconvénients particuliers, qui ne sont pas moindres; & malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant, par une raison simple; c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt dix-huit échoueront. L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout de six mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il en soit revenu un, cette année, avec quelques biens au dessus de sa pacotille, tout le pays en est instruit & s'en occupe, une foule de jeunes gens sont séduits & partent, parce que personne ne pense, que, des cent quatre-vingt dix-neuf, qui étoient partis avec lui, la moitié a

péri, une partie est miserable, & le reste est de retour sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son pays & dans sa premiere vacation. Le petit nombre qui réussit, est publié; la foule qui échoue, reste dans un profond oubli. Le mal est très-grand & très-réel. Quel pourroit en être le remede? Il suffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen est aisé: il n'y auroit qu'à tenir annuellement, un registre exact de ceux qui sortent, & au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leurs voyages. Je suis trompé, ou, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers, chercher des établissements, dont les listes que je propose leur démontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presque sûrs; il sortiroit beaucoup moins de gens; trouvant moins de concurrents, ils feroient mieux leurs affaires; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus souvent; par là même il reste-

roit plus d'habitants au pays, il en rentreroit davantage, & ils rapporteroient plus d'argent. Le pays seroit plus peuplé, plus riche & plus heureux; parce que le bonheur d'un peuple qui vit sur un sol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pécuniaires.

Non seulement l'on sort beaucoup du pays, & par là même il y a moins de gens pour le peupler; mais ceux qui y restent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de personnes, il y a moins de mariages; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves; il ne faut que regarder autour de soi pour en être convaincu. Quelles en sont les causes? Il y en a deux principales; le luxe & la débauche, qui nuisent à la population par plusieurs endroits.

Le luxe oblige le riche, qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais son égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuse, dont l'éducation consumeroit des revenus consacrés aux dépenses d'apparat; & d'ail-

leurs s'il falloit partager ſon bien entre pluſieurs enfants, ils en auroient tous très-peu, & ſeroient hors d'état de ſoutenir le train des peres. Quand le mérite eſt apprécie par la dépenſe extérieure, l'on doit néceſſairement tâcher de ſe mettre, & de laiſſer ſes enfants, dans une ſituation propre à ſoutenir cette dépenſe. De-là peu de mariages quand on n'eſt pas riche; peu d'enfants quand on eſt marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déreglée qu'il a introduite, affoiblit la ſante, ruine le tempéramment, & la propagation s'en reſſent néceſſairement. La génération qui paſſe, compte des familles de plus de vingt enfants; celle qui vit, ne compte pas vingt germains; celle qui vient, ne connoîtra plus les freres.

Un troiſieme inconvénient du luxe, c'eſt que le riche ſe retire des campagnes pour briller dans les villes, & qu'il augmente ſon domeſtique; mais cette augmentation des domeſtiques eſt préjudiciable à la population: premierement, n'étant pas, à l'ordinaire, occupés ſuffiſamment, ils prennent le goût de la vie oiſive, & ils deviennent incapables de reprendre le labeur

de la campagne pour lequel ils étoient nés ; étant privés de cette ressource, ils ne se marient pas ou se marient trop tard ; il naît moins de citoyens.

L'oisiveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage ; ils n'auront jamais que peu d'enfants malsains, qui ne seroient point en état de fournir des bras aux terres.

Ceux qui se conduisent le plus sagement, qui conservent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir de petits marchands, & c'est une perte pour le peuplement ; parce qu'un nombre de laboureurs crée plus d'enfants, qu'un nombre égal de citadins, & que, sur un nombre donné, il meurt plus d'enfants à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service, les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes ; & celles qui embrassent cet état, succombent bientôt à ce travail pour lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée

à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il eſt aiſé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; ſouvent la premiere couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les ſoins que leur delicateſſe exigeroit, eſt l'écueil de leur ſanté; elles reſtent dans un état de langueur, de foibleſſe, de dépériſſement; elles n'ont plus d'enfants; elles deviennent & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortements, les enfants dépayſés après une groſſeſſe cachée, l'impoſſibilité de trouver des épouſeurs, ſont ſouvent les effets de leur libertinage.

Il eſt à craindre que ces maux n'aillent en croiſſant depuis que, manque de ſujets, ou par des vues d'œconomie, on commence à prendre pour domeſtiques, des enfants dont les mœurs & le tempérament ne ſont point formés, & ſe ruinent d'un pas égal par le ſéjour de la ville, la fainéantiſe, le mauvais exemple & les mauvaiſes compagnies.

Il reſteroit ſans doute bien des choſes à dire ſur cet important objet; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laiſſent

point de temps pour tout ce qui n'est pas médecine, je craindrois de sortir de mon sujet. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent en fait partie ; puisqu'en donnant au peuple des avis sur sa santé, il falloit indiquer les causes qui la corrompent : mais ce que je pourrois dire de plus, paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir, choisir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit, par des recompenses ; 1°. à arrêter tous ses habitans ; 2°. à les encourager, par d'autres recompenses, à une population plus abondante. Ils n'en sortiroient point, ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le désordre, ainsi vraisemblablement ce quartier, au bout d'un certain temps, seroit trop peuplé & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Je passe enfin à la troisieme cause de dépopulation ; c'est la façon dont le peuple est conduit dans les campagnes quand il est malade. J'en ai été pénétré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin que des maladies, qui auroient

été très-légeres, devenoient mortelles par le traitement ; & je ſuis convaincu, que cette cauſe fait ſeule autant de ravages que les précédentes ; elle mérite bien, par-là même, toute l'attention des Médecins, dont la vocation eſt de travailler à la conſervation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos ſoins à ſa partie la plus brillante dans les villes, ſa moitié la plus utile périt miſérablement dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroiſſent dans différents villages, & y font des ravages conſidérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage, qui eſt uniquement deſtiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs ſécours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui eſt fort ſimple ; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes ſoins à le rendre le plus utile qu'il m'a été poſſible ; & j'oſe eſpérer que, ſi je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitements pernicieux qu'il faut éviter.

Je ſuis intimement convaincu qu'on

peut faire mieux que moi ; mais ceux qui seroient en état ne l'entreprennent pas ; j'ai plus de courage, & j'espere que les gens qui pensent, me sçauront quelque gré d'avoir donné un ouvrage, dont la composition est rebutante par sa facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues, & par l'impossibilité d'y traiter aucune matiere à fond, ou d'y développer aucune vue nouvelle & utile ; c'est le travail d'un Pasteur, qui écriroit un catéchisme pour de petits enfants.

Je n'ignore pas cependant, que l'on a déja quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne qui sont privés de sécours ; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produisent un mauvais effet ; de cette espece sont tous les recueils de remedes sans description de maladie, & par-là même sans aucune régle sûre pour l'application ; tel par exemple que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût. Les autres se rapprochent du plan du mien; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies, & par là même sont deve-

nus trop volumineux ; d'autres ont été trop courts ſur chaque article ; d'ailleurs ils n'ont point inſiſté aſſez ſur les ſignes des maladies, leurs cauſes, le régime général, les mauvais traitements ; leurs recettes ne ſont point généralement auſſi ſimples & auſſi aiſées à préparer qu'elles doivent l'être ; enfin ils paroiſſent la plûpart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triſte, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec reſpect, & qui, s'étant propoſés un plan fort ſemblable au mien, l'ont rempli avec une ſupériorité qui mérite toute la reconnoiſſance du public. L'un eſt M. ROSEN premier Médecin du Royaume de Suéde, qui, depuis quelques années, s'eſt ſervi de ſon crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs, ces contes ridicules, ces avantures extraordinaires, ces pernicieux conſeils d'aſtrologie, qui, en Suede comme ici, ne ſervent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la ſuperſtition, & les préjugés les plus faux ſur la ſanté, les maladies & les remedes ; & il a pris la peine de compoſer ſur les

maladies populaires des traités ſimples, qu'il a ſubſtitués à ces tas de ſottiſes. Mais ces petits ouvrages, qui paroiſſent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suédois, & par là même, je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre eſt M. le Baron de SWIETEN, premier Médecin de leurs Majeſtés Impériales, qui a bien voulu ſe donner les ſoins de faire, il y a ſix ans, en 1760, pour les armées, ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes de ce pays. Quoique mon ouvrage fût en grande partie composé quand le ſien m'eſt parvenu, j'en ai pris différents morceaux; & ſi nos vues euſſent été préciſément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand ſervice en cherchant à répandre ſon livre, qu'en en publiant un nouveau; mais comme il n'a rien dit ſur pluſieurs articles, que je traite fort au long qu'il a traité de pluſieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan, qu'il ne dit rien de quelques autres dont je ſuis obligé de traiter, nos deux ouvrages, ſans parler de la ſupériorité du ſien, ſont très-différents relativement au fond des matieres. Dans les maladies

que nous examinons l'un & l'autre, je me fais un honneur d'être presque toujours dans ses principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins; mais peut-être, outre mes amis, quelques uns le liront. Je leur demande une grace, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer, trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du désagrément, & l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espere de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre d'*Avis au peuple* n'eſt point l'effet d'une illuſion, qui me perſuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maiſon de chaque payſan. Les dix-neuf vingtiemes ne ſçauront ſans doute jamais qu'il exiſte, pluſieurs ne ſçauroient pas le lire, un plus grand nombre, quelque ſimple qu'il ſoit, ne le comprendroit pas; mais je le deſtine aux perſonnes intelligentes & charitables, qui vivent dans les campagnes, & qui par une eſpece de vocation de la Providence, ſont appellées à aider de leurs conſeils tout le peuple qui les environne.

L'on ſent aiſément que j'ai en vue premiérement Meſſieurs les Paſteurs: il n'y a point de village, de hameau, de maiſon foraine dans tout le pays, qui n'ait droit à la bénéficence d'un d'entr'eux; & je ſçais qu'il en eſt un grand nombre, qui, touchés du triſte ſort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur ſituation, deſirent, tous les jours, d'être à même de pouvoir leur donner des ſoins pour le corps, dans le temps même qu'ils ſe diſpoſent à ſe préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie pour vivre dans la ſuite plus ſaintement. Je me féliciterai ſi ces

Ecclésiastiques respectables trouvent ici quelques secours, qui puissent leur aider à satisfaire leurs intentions bienfaisantes. Le respect & l'amour de leurs troupeaux, leur vocation à de fréquentes visites dans les maisons, le devoir qui leur est imposé de détruire les préjugés fâcheux & la superstition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoissances physiques leur donnent à saisir toutes les vérités de ce petit ouvrage, sont autant de raisons qui me persuadent qu'ils auront toute l'influence possible, sur la réforme qu'il est à souhaiter de faire dans la médecine du peuple.

J'ose en second lieu compter sur les Seigneurs de place, dont les conseils, extrêmement respectés par leurs paroissiens sont si propres à décréditer une mauvaise méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils saisiront aisément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vus de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure, l'empressement qu'ils ont à faire soulager les malades de leurs villages, la générosité avec laquelle ils pourvoient à leurs besoins, me font espérer, en jugeant de ceux que je ne

connois point par ceux que je connois ; qu'ils saisiront avec joie un nouveau moyen de faire du bien dans leur voisinage. La vraie charité sent, que, manque de lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en suspens ; mais elle saisit avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu, les personnes riches ou au moins aisees, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles se rejouissent en faisant du bien, seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres de trois classes que je viens d'indiquer, ils sont presque toujours informés des maladies du lieu, parce qu'on s'adresse à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin, des biscuits, en un mot pour tout ce qu'on croit aux besoins des malades. A l'aide de quelques questions aux assistants ou d'une visite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie, & par une sage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au lieu de thériaque, de l'orge

ou du petit-lait au lieu de bouillon ; ils ordonneront des lavements ou des bains de pied, au lieu de vin, & des grus à l'eau au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut resulter de ces attentions si aisées & souvent répetées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude ; mais quand elle sera détruite, la bonne s'enracinera tout aussi fortement, & j'espere que personne ne fera d'efforts pour la detruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérance encore sur les soins des dames, que sur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres. Une charité plus active, une patience plus soutenue, une vie moins ambulante, une sagacité que j'ai admirée chez plusieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles observent avec une exactitude, & qu'elles démêlent les causes cachées des sympthomes avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs praticiens ; enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, sont autant de caracteres qui établissent leur vocation ; & il y en a un grand nombre, qui la remplissent

avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroit servir de modele.

Les maîtres d'ecole doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant, pour tirer parti de cet ouvrage; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que, non-seulement ils cherchassent à connoître la maladie, c'est la seule chose un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut; mais encore qu'ils apprissent à appliquer les remedes. Plusieurs rasent; j'en ai vû qui saignoient, & qui donnoient des lavements avec beaucoup d'adresse; tous apprendroient aisément à le faire, & il ne seroit peut-être pas hors de place, d'introduire l'usage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils sçussent saigner. Ces talens, celui de juger du degré de la fievre, d'appliquer les vessicatoires & de les panser, seroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, souvent peu nombreuses, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour; la plûpart n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur usage pourroient-ils faire de leur loisir, que de l'employer au soulagement des ma-

lades ? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique, pour n'incommoder personne ; & ce petit revenant-bon rendroit leur situation encore plus douce ; outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité & par désœuvrement, à prendre le goût de la boisson. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette espece de pratique ; c'est que, soignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils seroient à même, dans les cas graves, de consulter ceux dont on croiroit avoir besoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs même, il ne s'en trouve plusieurs, tels que j'en connois, qui, remplis de sens, de jugement & de bonne volonté, liront avec plaisir ce livre, en saisiront la doctrine & la répandront avec empressement.

Enfin, j'espere que plusieurs Chirurgiens, répandus dans les campagnes, & qui exercent la Médecine dans leur voisinage, voudront bien le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conseils, quoiqu'un peu différents, peut-être, de ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent.

Ils ſentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde ; & ils ne ſe feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une ſcience qui proprement n'eſt pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne ſe ſont jamais livrés, ſur celles d'un homme qui s'en eſt uniquement occupé, & qui a eu pluſieurs ſecours qui leur manquent.

Les ſages-femmes pourront auſſi rendre leurs ſoins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il ſeroit à ſouhaiter que généralement elles le fuſſent davantage, ſur l'art même qu'elles exercent ; les exemples de malheurs, qu'on auroit évités avec plus d'habileté, ſont aſſez fréquents pour faire deſirer qu'on pût les prévénir ; & cela ne ſeroit pas impoſſible : rien ne l'eſt, quand ceux à qui la volonté appartient, veulent fortement ; mais il faudroit qu'ils fuſſent inſtruits du mal, qui eſt très-preſſant.

J'ai donné les recettes des remedes les plus ſimples, & j'ai indiqué la façon de les préparer avec aſſez de détail, pour eſpérer que perſonne ne ſera embarraſſé à cet égard. Mais qu'on ne croie point que cette ſimplicité nuit à

l'utilité, & qu'ils ſont moins efficaces : je déclare que ce ſont les mêmes dont je me ſers dans la ville, pour les malades les plus opulents. Cette ſimplicité eſt fondée en nature : le mêlange d'un grand nombre de drogues eſt ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler? Il vaut bien mieux ſe borner à celle qui eſt la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre & le remede devient inutile.

Je n'ai donné aucun conſeil dont l'exécution ne fût aiſee & très-praticable. L'on trouvera cependant que quelques-uns ſont peu faits pour la généralité du peuple, & je n'en diſconviens pas; mais je les ai mis, parce que je n'ai point perdu de vûe les perſonnes, qui, ſans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours ſe procurer un Médecin, auſſi tôt, auſſi ſouvent, ou auſſi long-temps qu'elles le voudroient.

Un grand nombre des remedes ſe tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer, il y en a cependant qui doivent ſe prendre chez les Apothicaires. J'ai remarqué les prix auxquels je ſuis perſuadé que tous les

Apothicaires du pays les donneront au paysan peu riche ; & , en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fît payer trop cher ; je n'avois point cette crainte ; mais pour que, voyant la modicité du prix , il ne craignît point d'aller à l'emplette. Il aura presque toujours la dose de remede nécessaire à chaque maladie , pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande , du vin , des biscuits & d'autres choses qui le tuoient. Si le prix des remedes , tout modique qu'il est , excédoit ses facultés , sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient. Enfin il y a dans le pays un très-grand nombre de maisons de Seigneurs, de Ministres, de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remedes ; sans l'augmenter , je ne leur demanderai que d'en changer l'objet , & de vouloir bien distribuer les remedes indiqués ici , au lieu de ceux qu'ils distribuoient auparavant.

L'on objectera encore , que la plûpart des campagnes sont très-éloignées des villes , & que le paysan n'est pas à portée , par là même , de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds, qu'il

qu'il y a effectivement plusieurs villages très-éloignés des villes où il y a des Apoticaires ; mais si l'on excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il se trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, jusques à présent, celles que j'indique, mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en espérer le débit ; & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le temps que chaque remede pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très-fréquent, dont les Maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils seront munis des instrumens nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un instrument propre à ventouser, une seringue (qui peut être remplacée par des vessies), fussent une emplette trop considérable, les Communes pourroient la faire, & les instruments passeroient des uns aux autres. Il ne faut pas espérer que tous

puiſſent ou veuillent apprendre à en faire uſage ; mais un ſeul peut ſuffire aux beſoins de quelques villages voiſins, ſans que ſes devoirs en ſouffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me conſulter de dehors, ſans pouvoir répondre aux queſtions que je leur fais, & les plaintes de pluſieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une perſonne bien portante; depuis l'âge de dix huit ou vingt-ans juſques à ſoixante-dix, entre ſoixante & ſeptante fois par minutes: Il ſe ralentit ordinairement un peu chez les vieillards; & chez les enfants il bat plus vîte: juſques à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers; elle diminue enſuite peu-à-peu.

Une perſonne intelligente, qui aura touché ſouvent ſon pouls, & celui des autres, jugera aſſez exactement du degré de fievre d'un malade. Si le pouls n'eſt qu'un tiers plus vîte, elle n'eſt pas extrêmement forte; elle eſt forte,

quand cette augmentation eſt d'une moitié, très-dangereuſe, l'on peut preſque dire mortelle, quand on eſt parvenu au point d'avoir deux battemens au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls ſeulement par la viteſſe ; mais encore par la force ou la foibleſſe, la dureté ou la molleſſe, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas beſoin de définir le pouls fort & le pouls foible : le fort eſt preſque toujours d'un bon augure ; & s'il l'eſt trop, on peut l'affoiblir : le foible eſt ſouvent fâcheux.

Si le pouls, en frappant le doigt, fait ſentir un coup ſec, comme ſi l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur ; l'oppoſé s'appelle mou : le dernier vaut généralement mieux.

Si le pouls eſt fort & mou, encore qu'il ſoit vîte, on doit conſerver beaucoup d'eſpérance. S'il eſt fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la ſaignée & le régime rafraîchiſſant. S'il eſt petit, vîte & dur, le danger eſt très-grand.

L'on appelle pouls régulier, celui dont tous les battements ſont à des

distances égales, dont il ne manque point de battemens (s'il en manque il est intermittent), & dont tous les battements se ressemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort, & un foible.

Tant que le pouls est bon, que la respiration n'est pas embarrassée, que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué, que le malade prend les remedes, qu'ils produisent l'effet qu'on en attend, qu'il conserve des forces, qu'il sent son état, l'on doit espérer de le guérir. Quand tous, ou le plus grand nombre de ces caractères manquent, il est dans un pressant danger.

Il est souvent question, dans cet ouvrage, de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration, cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle soit peu visible, est cependant très-considérable, puisque, si une personne bien portante a mangé ou bû huit livres dans un jour, il n'en sort pas quatre par les selles ou par les urines, & que le reste se dissipe par la transpiration insensible. L'on sent aisément, que si une telle évacuation vient à s'arrêter, & si cette humeur, qui devoit sortir par

la peau, ſe jette ſur quelque partie intérieure, il peut en reſulter des maux fâcheux. C'eſt une des cauſes les plus fréquentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot, toutes ces directions ſont deſtinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je ſuis bien éloigné de croire qu'elles puiſſent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées les plus au long; &, au moment où il arrive, elles doivent être miſes de côté. La confiance doit être nulle ou entiere; elle fonde les ſuccès: c'eſt au Médecin à juger du mal, & à choiſir les remedes; & l'on doit ſentir le peu de convenance qu'il y a à lui propoſer d'en employer quelques autres, préférablement à ceux qu'il conſeille, uniquement parce qu'ils ont réuſſi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à peu près ſemblable: c'eſt propoſer à un cordonnier de faire un ſoulier pour un pied, ſur le modele d'un autre, plutôt que ſur la meſure qu'il a priſe.



CHAPITRE I.

De quelques causes des maladies du Peuple.

§. 1. LEs causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne sont, 1°. l'excès du travail pendant long-temps. Quelquefois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement & dans un état de langueur, dont ils se guérissent rarement; plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleurésie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit; mais souvent il est impossible: l'autre c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de les tempérer par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, & sur-tout par du petit-lait, ou du lait de beurre (de la battue), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre: cette boisson, selutaire & agréable, rafraîchit & soutient les for-

ces. Je traiterai plus bas, des maladies inflammatoires. L'épuisement, quoiqu'il ait des symptômes fort différents de ces maladies, s'en rapproche par sa cause, qui est un desséchement général. J'en ai vu guérir par l'usage du petit-lait, ensuite des bains tiedes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remedes chauds & les nourritures succulentes tuent.

§. 2. Il y a une autre espece d'épuisement, qu'on peut appeller épuisement vrai, qui est produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture suffisante, les mauvais aliments, la mauvaise boisson, l'excès du travail; c'est dans ce cas où il convient de donner de bonnes soupes & un peu de vin. Mais ce cas est très-rare dans ce pays; je le crois fréquent dans quelques autres, & sur-tout dans plusieurs provinces de France.

§. 3. Une seconde cause très-ordinaire des maladies, c'est de se reposer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud: l'on arrête tout-à-coup la transpiration; & cette humeur, se rejettant sur quelque partie intérieure, occasionne plusieurs maladies très-violentes; sur-tout des esquinan-

cies, des inflammations de poitrine; des pleuréſies & des coliques inflammatoires. L'on eſt toujours maître de prévenir le mal en évitant la cauſe, qui eſt une de celles qui tuent le plus de gens; mais quand il eſt fait, dès qu'on commence à ſentir les premiers ſymptômes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut, ſur-le-champ, ſe faire ſaigner; mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, & boire abondamment de l'infuſion tiéde. N°. 1. Ces ſecours préviennent ſouvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuſe, ſi l'on cherche à ſe faire ſuer par des choſes chaudes.

§. 4. Une troiſieme cauſe, c'eſt l'eau froide qu'on boit, quand on a fort chaud : cette cauſe agit comme la précédente; mais ſes ſuites fâcheuſes ſont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vû les plus terribles exemples; des eſquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foie, & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomiſſements,

des ſupreſſions d'urine & des angoiſſes inexprimables. Les meilleurs remedes ſont, une ample ſaignée dès le commencement du mal; une abondance d'eau tiéde, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tiſane N°. 2. ou les laits d'amandes N°. 2. le tout bû tiede; des fomentations d'eau tiede ſur la gorge, la poitrine, le ventre: des lavements d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi-bain tiede, après la ſaignée, a quelquefois ſoulagé très-promptement.

Il eſt bien étonnant que les laboureurs ſe livrent ſi ſouvent à cette mauvaiſe coutume, dont ils connoiſſent le danger, même pour les bêtes. Il n'y en a point, qui n'empêche ſes chevaux de boire quand ils ont chaud, ſur tout s'ils doivent ſe repoſer; il ſçait que, s'il les laiſſoit boire, peut-être ils en créveroient; mais il ne craint point de s'expoſer au même danger. Ce n'eſt pas, au reſte le ſeul exemple dans lequel il paroiſſe faire plus de cas de la ſanté de ſes bêtes, que de la ſienne.

§. 5. Une quatrieme cauſe, qui influe ſur tout le monde, mais plus

cependant ſur le laboureur, c'eſt l'inconſtance des temps. Nous paſſons tout à coup, quelquefois pluſieurs fois par jour, du chaud au froid, & du froid au chaud, d'une façon plus marquée & plus prompte, que dans le plus grand nombre des autres pays. C'eſt là ce qui rend les maladies catarrhales & rhumatiſmales ſi fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'eſt d'être ordinairement un peu plus vêtu que la ſaiſon ne l'exige; de prendre les habits d'hyver de bonne heure en automne, & de ne pas ſe preſſer de les quitter au printemps. Les ouvriers prudents, qui ſe deshabillent pendant le temps du travail, ont ſoin de remettre leurs habits le ſoir en ſe retirant. Ceux qui, par négligence, ſe contentent de les remporter perchés ſur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très-mal. Il y a quelques endroits, mais en très-petit nombre, où l'air eſt mal ſain, plus par ſa nature que par ſes variations, comme à *Villeneuve*, à *Noville* ſur-tout, & dans quelques autres villages ſitués dans les marais qui bordent le Rhône: ces pays ſont ſujets à ces fiévres d'accès, dont je dirai un mot ailleurs.

§. 6. Ces variations promptes amenent ſouvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud; & l'ouvrier, baigné dans une ſueur chaude, eſt tout-à-coup trempé dans l'eau fraîche; ce ce qui occaſionne les mêmes maux, que le paſſage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remedes. Si le ſoleil, ou un air chaud, revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; ſi le froid dure, ſouvent pluſieurs en ſont incommodés.

Un voyageur eſt quelquefois mouillé en route, ſans pouvoir l'empêcher, le mal n'eſt pas fort grand, moyennant qu'en arrivant il quitte ſes habits; mais j'ai vû des pleuréſies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile, que de ſe laver avec de l'eau tiede. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiede de jambes eſt très-utile. J'ai guéri radicalement des perſonnes ſujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conſeil. Le bain eſt encore plus efficace, ſi l'on fait

fondre dans l'eau un peu de ſavon.

§. 7. La cinquieme cauſe à laquelle on ne penſe gueres, & qui produit en effet des accidents moins violens, mais qui nuit cependant très-réellement, c'eſt l'uſage ordinaire dans preſque tous les villages d'avoir les courtines préciſément deſſous les fenêtres ; il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui, à la longue, ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui ſont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus ; mais la cauſe n'en agit pas moins ; & ceux qui n'y ſont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impreſſion.

§. 8. Il y a des villages dans leſquels, après que les courtines ſont enlevées, on conſerve des mares dans la même place. L'effet en eſt encore plus dangereux ; parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laiſſe exhaler ſes vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment que les courtines. Etant allé à *Pully le grand* en 1759, à l'occaſion d'une fievre putride épidémique, qui y faiſoit des ravages, je ſentois, en traverſant le village, l'infection de

ces mares, & je ne puis pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable qui y avoit regné cinq ans auparavant. Le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévînt ces accidents en renonçant aux mares.

§. 9. L'on peut joindre à cette cause le peu de soin que le paysan a d'aérer sa chambre. L'on sçait qu'un air trop renfermé occasionne les fievres malignes les plus fâcheuses; & le paysan ne respire jamais chez lui, qu'un air de cette espèce. Il y a de très-petites chambres, qui renferment jour & nuit, le pere, la mere, sept ou huit enfants & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très-rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution, si simple, auroit les plus heureux effets.

§. 10. Je mets, pour ſixieme cauſe, l'ivrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tue en détail, dans tous les temps, & par-tout. Les miſérables qui s'y livrent, ſont ſujets à de fréquentes inflammations de poitrine & pleuréſies, qui ſouvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils rechappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent, long-temps avant l'âge de la vieilleſſe, dans toutes ſes infirmités, & ſur-tout dans l'aſthme, qui les conduit à l'hydropiſie de poitrine. Leurs corps uſés par les excès ne répondent point à l'action des remedes; & les maladies de langueur, qui dépendent de cette cauſe, ſont preſque toujours incurables. Heureuſement la ſociété ne perd rien, en perdant ces ſujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie, eſt, en quelque façon, morte long-temps avant leur corps.

§. 11. Les aliments ſont auſſi ſouvent une cauſe de maladie pour le peuple: cela arrive, 1°. quand les grains, mal mûrs, ou mal recueillis dans les étés fâcheux, ont acquis une mauvaiſe qualité; heureuſement cela eſt rare, & l'on peut diminuer le

danger de leur usage par quelques précautions, telles que celle de laver & de sécher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la pêtrissant; de la laisser lever un peu plus long-temps, & de cuire davantage le pain. 2°. Les graines les plus belles & les mieux recueillies s'alterent très-souvent dans la maison du paysan, ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devroit se donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très-souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aisés & connus de parer à cela avec un peu de soin: mais je n'entrerai là dessus dans aucun détail; il suffit de faire sentir, que la graine étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement, quand elle n'est pas bonne. 3°. Avec de la bonne graine, on fait souvent du mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop long-temps. Tous ces défauts ont des suites fâcheuses pour tous ceux qui en mangent, mais

d'une façon plus marquée chez les enfants & les valétudinaires.

Les tartes ou gâteaux ſont un abus du pain, qui, dans quelques villages, eſt porté à un point très-nuiſible. C'eſt une pâte preſque toujours mal & ſouvent point levée, mal cuite, graſſe, & chargée des choſes ou graſſes ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigeſtes que l'on ait inventés. Ce ſont les femmes & les enfants qui en font le plus d'uſage & auxquels ils conviennent le moins; les petits enfants ſur tout qui vivent quelquefois pluſieurs jours de ſuite de ces tartes, ſont hors d'état, la plûpart, d'en faire parfaitement la digeſtion; ils contractent un principe d'obſtructions dans les viſceres du bas ventre, & d'épaiſſiſſement glaireux dans toute la maſſe des humeurs, qui les jette dans pluſieurs maladies de langueur, fievre lente, étiſie, noûure, humeurs froides, foibleſſe pour le reſte de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal-ſain qu'une pâte mal levée, mal cuite, graſſe, & rendue aigre par l'addition des fruits. En enviſageant les tartes du côté de l'œcono-

mie, on trouveroit qu'elles dérangent aussi le paysan à cet égard.

Il y a quelques autres causes des maladies, tirées des aliments, mais moins fâcheuses, ou moins générales, & dans le détail desquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale ; c'est que l'attention que le paysan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers d'un mauvais régime ; & je suis convaincu, que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, & ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter, qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modele à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des causes des maladies du peuple, la construction de ses maisons, dont un grand nombre sont, ou appuyées contre un ter-

rein élevé, ou un peu creusées en terre. L'une ou l'autre de ces situations les rend humides ; ceux qui les habitent en sont incommodés, & s'ils ont quelques provisions, elles se gâtent & deviennent une nouvelle source de maladies. Le manœuvre robuste ne sent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuse ; mais elles agissent à la longue, & j'en ai vû sur-tout les mauvais effets les plus sensibles sur les femmes en couche, les enfants, & les convalescents. Il seroit fort aisé de remédier à cet inconvenient, en élevant le sol de la maison de quelques pouces au dessus du niveau, par une couche de sable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choses semblables ; & en évitant de bâtir contre un terrein plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la Police ; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtissent à prendre des précautions nécessaires à cet égard. Une autre attention, qui coûteroit encore moins, c'est de tourner les maisons au midi oriental ; c'est l'exposition, toutes choses d'ailleurs égales, la plus salutaire & la plus avantageuse ; cependant je

l'ai vûe très-souvent négligée, sans qu'on pût assigner la moindre raison, pour ne l'avoir pas choisie.

Ces conseils paroîtront peu importants aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le sont plus qu'on ne pense; & tant de causes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conservation.

§. 13. Le paysan boit dans ce pays 1°. de l'eau pure, 2°. du vin, 3°. du vin fait avec des poires sauvages, ou quelquefois avec des pommes, & 4°. ce qu'il appelle de la piquette, c'est-à-dire une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau est la boisson générale; il ne boit presque du vin que quand il est employé par le riche, ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne sont pas en usage dans tous les quartiers, l'on n'en fait pas toutes les années, elles ne se conservent que quelques mois.

Nos eaux sont généralement assez bonnes; ainsi nous avons peu besoin de secours pour les purifier, & ils sont généralement connus dans les pays où ils sont nécessaires. Les artifices dangereux pour bonifier les mauvais vins

ne ſont pas encore aſſez répandus dans ce pays pour que j'en traite ici, & comme les nôtres ne ſont pas nuiſibles en eux-mêmes, ils font du mal par la quantité, plus que par la qualité. L'uſage des vins de fruits & des piquettes eſt peu conſidérable, & je n'en ai pas remarqué de mauvais effets: ainſi les boiſſons ne peuvent être regardées comme cauſe de maladies dans ce pays, qu'autant qu'on en abuſe. Il n'en eſt pas de même dans pluſieurs autres pays. C'eſt aux Médecins qui les habitent à indiquer à leurs compatriotes, les préſervatifs & les remedes néceſſaires.



CHAPITRE II.

Causes qui augmentent les maladies du peuple. Attentions générales.

§. 14. LEs causes, que j'ai détaillées dans le premier chapitre produisent les maladies ; & le mauvais régime, que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbu d'un préjugé, qui coûte toutes les années la vie, dans ce pays seul, à quelques centaines de personnes; c'est que toutes les maladies se guérissent par la sueur, & que, pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à la population de l'Etat ; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie, ils se tuent. J'ai vû des cas

dans lesquels les soins, qu'on s'étoit donnés pour forcer cette sueur, avoient procuré la mort du malade, aussi évidemment que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet. La sueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le sang ; elle le laisse plus sec, plus épais, plus enflammé ; & comme dans toutes les maladies aiguës, excepté un très-petit nombre, qui sont très-rares, il est déja trop épais, elle augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du sang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de paysan, qui ne dise, quand il a une pleurésie, ou une inflammation de poitrine, que son sang est trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vase, il le trouve *noir*, *sec*, *brûlé*, ce sont ses termes ; comment le sens commun ne lui dit-il pas, que, bien loin de faire sortir l'eau d'un tel sang par les sueurs, il faut y en ajouter ?

§. 15. Mais quand il seroit aussi vrai, qu'il l'est peu, que la sueur est utile au commencement des maladies, les moyens, qu'on emploie pour la procurer, n'en seroient pas moins mortels. Le premier c'est d'étouffer le

malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de ſoins, pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre, où, par-là même, il eſt bientôt extrêmement corrompu, & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux cauſes ſeules ſont capables de produire, dans un homme ſain, la fievre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me ſuis ſenti ſaiſi d'une difficulté de reſpirer, en entrant dans ces chambres, que je diſſipois, en faiſant ouvrir toutes les fenêtres.

Les gens inſtruits devroient ſe faire un plaiſir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occaſions qui s'en préſentent, que l'air nous étant plus néceſſaire, que l'eau ne l'eſt au poiſſon, dès qu'il ceſſe d'être pur, notre ſanté ſouffre néceſſairement; & rien ne le corrompt plus promptement, que les vapeurs qui ſortent du corps de pluſieurs perſonnes, renfermées dans une petite chambre qu'on n'aére point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour ſentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, &

qu'on les découvre, on voit ſur le champ la fievre, l'oppreſſion, l'angoiſſe, les rêveries diminuer.

§. 16. Le ſecond moyen qu'on emploie pour faire ſuer les malades, c'eſt de ne leur donner que des choſes échauffantes, & ſur-tout de la thériaque, du vin, du faltranc, dont la plûpart des herbes ou fleurs ſont dangereuſes dès qu'il y a de la fievre; & du ſafran, qui eſt encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fiévreuſes, il faut rafraîchir & tenir le ventre ouvert: tous ces remedes échauffent & reſſerrent; l'on peut juger quel mauvais effet ils produiſent. Un homme bien portant, tomberoit infailliblement dans une fievre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de faltranc, que le payſan prend quelquefois, lorſqu'il eſt déja attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Auſſi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils ſont journaliers, &, malheureuſement, chacun peut en voir autour de ſoi.

§. 17. L'on me dira peut-être que ſouvent les maladies ſe guériſſent par la ſueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds, que la ſueur guérit, il eſt vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fauſſes pleuréſies, quelques autres douleurs de rhumatiſme, quelques fluxions; mais c'eſt ſeulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une tranſpiration arrêtée, que la douleur ſe déclare tout de ſuite, & que, ſur le-champ, avant que la fievre ait épaiſſi & enflammé les humeurs, ou qu'il ſe ſoit formé quelqu'engorgement, on donne quelques boiſſons chaudes, comme du faltranc & du miel, qui, en rétabliſſant la tranſpiration, enlevent la cauſe du mal. Alors même, il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le ſang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la ſueur; & la fleur de ſureau me paroît préférable au faltranc. La ſueur eſt auſſi utile dans les maladies, quand, à force de boire, on en a détruit les cauſes: elle ſert alors à entraîner avec elle, une partie des humeurs maladives, après que les plus groſſieres ont paſſé par les

ſelles & par les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le ſang, & qui y eſt devenue ſuperflue. Il eſt à cette époque, extrêmement important, de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence, il y auroit ſouvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire ſuer dans les commencemens ; & cette ſueur, ſi on l'arrête, ſe rejettant ſur quelque partie intérieure, produit ſouvent une nouvelle maladie, plus dangereuſe que la premiere. Il faut donc être auſſi attentif à ne pas arrêter imprudemment la ſueur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement; celle-là eſt preſque toujours utile, celle-ci preſque toujours dangereuſe. D'ailleurs, ſi elle étoit néceſſaire; on s'y prendroit très-mal pour la faire venir; puiſqu'en échauffant ſi fort les malades, on allume une fievre prodigieuſe, on les met en feu, & la peau reſte extrêmement ſeche. L'eau tiede eſt le meilleur des ſudorifiques.

Si les malades ſuent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un ſoulagement de quel-

ques heures, bientôt ces ſueurs finiſſent, ſans que la réïtération des mêmes remedes puiſſe les rappeller. On double les doſes, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoiſſes horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribue ſa mort à ce qu'il n'a pas aſſez ſué, pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop ſué au commencement, & de ce qu'il a pris des remedes ſudorifiques & du vin. Il y a long-temps qu'un habile Médecin Suiſſe a averti ſes compatriotes, que le vin leur étoit mortel dans les fievres; je le réitere, mais je crains fort que ce ne ſoit avec auſſi peu de ſuccès.

Le payſan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit en maladie par préférence, & c'eſt un grand mal, parce que le vin rouge empêche les ſelles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente la force des vaiſſeaux & l'épaiſſiſſement du ſang, qui ſont déja trop conſidérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux, par les aliments qu'on leur donne. La maladie affoiblit néceſſairement, & la folle crainte, que

le malade ne meure de foiblesse, porte à lui donner des aliments, qui, en augmentant sa maladie, le tuent par la fiévre. Cette crainte est absolument chimérique ; jamais la foiblesse n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & sont bien plus forts, au bout de ce terme, que si on les avoit nourris, parce que, bien loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par là même le malade est plus foible.

§. 19. Dès qu'il y a de la fievre, l'estomac ne digere plus ; tout ce qu'on avale se corrompt & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade : mais qui augmente beaucoup celle de la maladie ; ainsi, tout ce qu'on prend devient un vrai poison, qui détruit les forces ; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à perdre de la nourriture, perdre leurs forces & tomber dans l'angoisse & dans les rêveries, à mesure qu'ils avalent.

§. 20. On leur fait du mal, non seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaler des bouillons de viande

les plus forts, des œufs, des biſcuits, de la viande s'il leur reſte la force & le courage de la mâcher; il faut abſolument qu'ils ſuccombent ſous le poids de toutes ces villenies. Si l'on donne à un homme ſain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il eſt attaqué par des accidents violents, comme s'il avoit pris du poiſon, & c'en eſt réellement; il a des vomiſſements, des angoiſſes, une diarrhée horrible, de la fievre, du délire, des taches pétéchiales, qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces aliments bien conditionnés, à un fiévreux, la chaleur & les matieres corrompues qui ſont déja dans ſon eſtomac, les ont bientôt pourris, & au bout de quelques heures, ils produiſent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'eſt une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & conſtatée par ſes ſucceſſeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'eſtomac, plus on lui donne d'aliments, plus on l'affoiblit. Ces aliments, gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, ſont

incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui ſçavent obſerver, remarquent conſtamment, que quand un fiévreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fiévre, & il eſt par-là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais, à un homme qui a beaucoup de fiévre ou de matieres corrompues dans l'eſtomac, c'eſt préciſément lui rendre le même ſervice, que ſi on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon pourri.

§. 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut ſoutenir les malades par de la nourriture, eſt encore trop répandu parmi les perſonnes mêmes que leurs talents & leur éducation devroient ſouſtraire à des erreurs auſſi groſſieres que celle-là. Il ſeroit bien heureux pour le genre humain, & le terme de ſes jours ſeroit en général bien plus long, ſi l'on pouvoit lui perſuader cette vérité ſi bien démontrée en médecine, c'eſt que les ſeules choſes qui puiſſent fortifier un malade, ſont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté eſt inconcevable à cet égard : elle eſt un ſecond fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux

qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il y a souvent plus des deux tiers qui auroient guéri, si, mis simplement dans un endroit où ils fussent à l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau fraîche en abondance; mais les soins mal entendus, dont je viens de parler, n'en laissent réchapper aucun.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible, dans cet acharnement à échauffer, dessécher, & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur, dont ils se plaignent, la sécheresse de la peau, des levres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraîchissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air frais, sont des signes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraîchir par toute sorte de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les aliments & sur-tout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par dessus & par dessous, souvent celle de leurs selles, prouvent que

tout leur intérieur est plein de matieres corrompues, qui corrompront tous les aliments qu'on y mettra, & que, tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matieres par des torrents de boissons rafraîchissantes, qui les disposent à être évacuées aisément. Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention, tant qu'on a un goût d'amertume, ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur & de la fiévre, que les selles sont puantes, & les urines rouges, ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent, la thériaque, le vin, toutes les choses chaudes, sont de vrais poisons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au public & à quelques Médecins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui observent les effets de chaque chose, trouveront au contraire, que, bien loin d'outrer, j'expose foiblement leur sentiment, qui est celui de tous les bons Médecins, depuis plus de deux mille ans; celui que la raison approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les

erreurs, que je viens de combattre, coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que, lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'on a fait pour cela, le mal n'eſt pas fini, & les effets des aliments & des remedes échauffans ſont de lui laiſſer le germe de quelque maladie de langueur, qui, ſe fortifiant peu-à-peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter la mort qu'il deſire, par de longues ſouffrances.

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'eſt de purger un malade, ou de lui donner l'émétique dès le commencement de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas dans leſquels les évacuants, au commencement du mal, conviennent & ſont néceſſaires, ces cas ſeront indiqués dans d'autres chapitres: mais tant qu'on ne les connoît pas, il faut établir, comme une régle générale, que ces remedes ſont nuiſibles à cette époque; ce qui eſt vrai le plus ſouvent, & toujours, quand les maladies ſont inflammatoires.

§. 27. L'on eſpere, par leur ſecours, d'enlever les embarras de l'eſtomac,

la cauſe des envies de vomir, de la mauvaiſe bouche, de la ſoif, du malaiſe, & de diminuer le levain de la fiévre : mais on ſe trompe le plus ſouvent, parce que les cauſes de ces accidents ne ſont point ordinairement de nature à céder à ces évacuations. La ténacité des ordures, qui ſont ſur la langue, doit nous faire juger de celles qui tapiſſent l'eſtomac, & les inteſtins. L'on a beau la laver, la gargariſer, la racler, tout eſt inutile; ce n'eſt qu'après avoir fait boire le malade pendant pluſieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fiévre & la viſcoſité des humeurs, qu'on peut enlever ce ſédiment, qui ſe détache même peu à peu de lui-même; le mauvais goût ſe diſſipe, la langue redevient belle, la ſoif ceſſe. L'hiſtoire de l'eſtomac eſt la même que celle de la langue; aucun ſecours ne peut le nettoyer dans les commencements; mais en donnant beaucoup de remedes delayants & rafraîchiſſants, il ſe nettoie lui-même, & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude paſſent naturellement & ſans purgatifs.

§. 28. Non ſeulement on ne fait point de bien par ces remedes, mais

on fait un mal très-considérable, en appliquant des remedes âcres & irritants, qui augmentent la douleur & l'inflammation, qui attirent les humeurs sur ces parties, où il y en a déja trop, qui n'évacuent point la cause de la maladie, parce qu'elle n'est pas prête à être évacuée, qu'elle n'est pas mûre; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le sang, qui, par là même, reste plus épais; qui évacuent la partie utile, & laissent la nuisible.

§. 29. L'émétique sur tout donné dans une maladie inflammatoire, & même inconsidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la saignée, & les avoir délayées par d'abondantes boissons, produit les plus grands maux; des inflammations de l'estomac, des poulmons, du foie, des suffocations, des phrénésies. Les purgatifs occasionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'aient fait voir quelques exemples. L'effet de ces remedes, dans ces circonstances, est le même que celui du sel & du poivre, qu'on mettroit sur

un langue ſeche, enflammée & ſalée, pour l'humecter & la nettoyer.

§ 30. Il n'y a perſonne, qui, avec du bon ſens, ne ſoit en état de ſentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux même qui ne ſentiroient pas la ſolidité de ces avis, à ne pas les braver, & à les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important; &, dans une matiere qui leur eſt étrangere, ils doivent, ſans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'eſt pas moi que je veux qu'on écoute, ce ſont les plus grands Médecins, dont je ne ſuis dans de ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades, de manger, de s'étouffer, & de boire des choſes chaudes, qui enflamment leur fiévre? Quel avantage peut-il nous revenir, de nous oppoſer au fatal torrent qui les entraîne? Quelle raiſon peut perſuader, que des milliers de gens, pleins de génie, de ſçavoir, d'expérience, qui paſſent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les ſoigner, & à obſerver tout ce qui leur arrive, ſe font illuſion & ſe

trompent ſur l'effet des aliments, du régime, des remedes? Peut-il entrer dans des têtes ſenſées, qu'une garde, qui conſeille un bouillon, un œuf, un biſcuit, mérite plus de confiance qu'un Médecin qui les défend? Il n'y a rien de plus déſagréable pour celui-ci, que d'être obligé de diſputer continuellement pour ces miſeres, & de craindre toujours que des ſoins mortellement officieux, ne détruiſent, par des aliments qui augmentent tous les cauſe du mal, l'effet de tous les remedes qu'il emploie pour les combattre, & n'enveniment la plaie à meſure qu'il la panſe. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger; c'eſt l'aſſaſſiner par tendreſſe.



CHAPITRE III.

Ce qui faut faire dans les commencements des maladies. Diete des maladies aiguës.

§. 31. J'Ai fait voir les dangers du régime & des principaux remedes qu'on emploie généralement parmi le peuple. Je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire, ſans aucun riſque, dans les commencements des maladies aiguës quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité, doivent faire attention à ce chapitre ; parce que, dans le reſte de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du regime que quand la maladie en exigera un different de celui que je détaillerai actuellement ; & quand je dirai, *qu'il faut mettre un malade au régime*, cela ſignifiera qu'il faut le traiter de la façon preſcrite dans ce chapitre: & l'on fera tout ce que je vais

indiquer relativement à l'air, aux aliments, à la boiſſon, aux lavements, excepté quand je preſcrirai expreſſément autre choſe, comme d'autres tiſanes, ou d'autres lavements.

§. 32. La plûpart des maladies,(j'entends toujours aiguës ou fiévreuſes) s'annoncent ſouvent, quelques ſemaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangements de la ſanté; comme un léger engourdiſſement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de peſanteur d'eſtomac; plus de facilité à ſe fatiguer, quelques embarras de tête, un ſommeil plus peſant, mais moins tranquille, & qui ne répare pas les forces comme auparavant, moins de gaieté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une diſpoſition au froid, plus de facilité à ſuer, quelquefois la ceſſation des ſueurs ordinaires. L'on peut, à cette époque, prévenir ou au moins diminuer conſidérablement les maux les plus fâcheux, par des attentions aiſées, que je reduis à quatre.

1°. Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très-doux.

4°. Se reduire très-peu ou à point d'aliments ſolides, renoncer ſur-tout entiérement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin.

3°. Boire abondamment, c'eſt-à-dire, au moins un pot & demi ou deux pots par jours (*a*), par petits verres, de demi-heure en demi-heure, de la tiſane (*N°*. 1. ou 2.) & même d'eau tiede, ſur chaque pot de laquelle on mettroit un demi-verre de vinaigre. Il n'y a perſonne à qui ce dernier ſecours puiſſe manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre, on boiroit l'eau tiede pure, & l'on mettroit ſur chaque pot quinze ou vingt grains de ſel de cuiſine. Ceux qui auroient du miel, feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit auſſi employer avec ſuccès, une infuſion de fleurs de ſureau ou de tilleul. Le petit-lait, bien clair, peut également ſervir.

4°. Prendre des lavements d'eau tiede, ou celui qui eſt indiqué (N°. 5.) En ſuivant cette méthode, on a ſouvent coupé racine aux maladies les

(*a*) Le pot eſt une meſure de liquides, qui contient cinquante-une once & un quart d'eau.

plus graves ; & lorsqu'on ne peut pas les empêcher de paroître, au moins on les rend plus douces ; & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureusement l'on suit une méthode très-contraire. Dès qu'on sent ces dérangements, l'on se borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon ; l'on renonce aux jardinages & aux fruits, qui, pris modérément, seroient si utiles, & l'on boit, pour se fortifier l'estomac & chasser les vents, du vin ou quelques liqueurs, qui ne fortifient que la fievre, & ne chassent que les restes de la santé. L'on empêche par là toutes les évacuations, l'on ne détrempe point les matieres qui occasionnent la maladie, on ne les rend point propres à être évacuées ; au contraire, elles deviennent plus âcres & plus difficiles à être emmenées ; au lieu que la quantité d'une boisson délayante & rafraîchissante, détrempe & détache toutes les matieres étrangeres, delaye le sang, & au bout de quelques jours, tout ce qu'il y avoit de nuisible s'évacue par les selles, par les urines, ou par les sueurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade

eſt déja ſaiſi par ce froid, plus ou moins violent, qui précede preſque toutes les maladies, & qui eſt ordinairement accompagné d'un accablement total, & de douleurs dans tout l'extérieur du corps; il faut ou le mettre au lit, s'il ne peut pas reſter debout, ou qu'il ſe tienne tranquillement aſſis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts d'heures un petit verre chaud de la boiſſon (N°. 1. ou 2.) ou, ſi elle manque, de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid, mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir, dès qu'il diminue, afin que, quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que leurs couvertures ordinaires, il feroit même à ſouhaiter qu'ils euſſent moins. Les payſans couchent ſur une coite, & ſous un duvet qui eſt ordinairement d'un poids immenſe, & la chaleur que donne la plume eſt très-fâcheuſe pour les fiévreux: cependant, comme ils y ſont accoutumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année; mais pendant les chaleurs,

ou toutes les fois que la fiévre est extrêmement forte ; ils doivent coucher sur la paillasse, ils en seront infiniment mieux, & rejetter le duvet, pour ne se couvrir que de draps ; ou de quelque autre couverture moins dangereuse que la plume. L'on ne peut croire, quand l'on en a été témoin comme moi, combien l'on soulage le malade en lui ôtant son duvet. Le mal prend sur le champ une nouvelle face.

§. 36. Dès que la chaleur est venue, & que la fiévre est bien déclarée, l'on doit pourvoir au régime du malade.

1°. Il faut avoir soin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop, qu'il y aît le moins de monde, qu'on y fasse le moins de bruit possible, que personne ne parle au malade sans nécessité. Il n'y a rien qui augmente plus la fiévre & fasse plus rêver, que trop de personnes dans la chambre, & surtout auprès du lit; elles gâtent l'air, elles empêchent le renouvellement, & la variété des objets occupe le cerveau. Il faut, quand le malade a été à la selle, ou qu'il a uriné, emporter ces excrements le plutôt possible. Il

faut nécessairement ouvrir les fenêtres soir & matin, au moins un quart d'heure chaque fois, & ouvrir en même temps une porte, afin que l'air se renouvelle. Mais comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air sur le malade, on tirera, dans le même temps, les rideaux de son lit, & s'il n'en avoit point, on en fait dans le moment, en mettant autour de lui des chaises, avec quelques habits qui le garantissent. Si la saison est extrêmement rigoureuse, il suffit d'ouvrir quelques minutes chaque fois; en été il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit. Il est aussi très-utile de brûler un peu de vinaigre, sur une pelle rouge; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre est brûlant, & que le malade en est fort incommodé, on peut arroser, de temps en temps, le plancher, & mettre dans la chambre quelques grosses branches de saule ou de frêne, qui trempent dans des seaux d'eau.

§. 37. 2°. Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de solide; mais on peut lui préparer, par-tout & en tout temps, la nourriture suivante, qui est une des

plus ſaines, &, ſans contredit, la plus ſimple. Prenez une demi-livre de pain, la groſſeur d'une noiſette de beurre, ou même point, & un pot d'eau ; faites cuire le tout juſqu'à ce que le pain ſoit preſque entiérement défait ; on le paſſe, & l'on en donne une demi-quartete au malade de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement ſi la fiévre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus, de l'orge, des pois, de l'abermel, du ris, peuvent en prendre, cuits de la même façon, avec quelques grains de ſel.

§. 38. L'on peut auſſi leur permettre, au lieu de ces eſpeces de ſoupes, des fruits d'été cruds, &, en hiver, des pommes cuites, ou des prunes & des cériſes ſeches & cuites. Les gens inſtruits ne ſeront pas ſurpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës, ils en voient les ſuccès tous les jours ; ce conſeil ne révoltera que ceux qui ſont encore trop imbus des anciens préjugés ; mais, en refléchiſſant, ils ſentiront que ces fruits, qui déſalterent, rafraîchiſſent, abattent la fiévre, corrigent la bile corrompue & échauffée : entretiennent la liberté

du ventre & font couler les urines, sont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Aussi ils les desirent ardemment; & j'en ai vû plusieurs qui ne s'étoient guéris qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils desiroient avec passion, & qu'on leur refusoit. Ceux qui ne sentiront pas ces raisons, peuvent au moins hazarder un essai sur ma parole; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette espece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner, dans toutes les fiévres continues, des cerises, des griottes, des fraises, des raisins de mars, des framboises, des mûres; mais il faut que tous ces fruits soient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires extrêmement aqueuses, telles que le doyenné, les différentes especes de beurré, le saint-germain, la virgouleuse, le sucré, vert, la royale d'été, qu'on peut employer; on peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau. J'ai vû cette derniere boisson désaltérer un malade mieux qu'aucune

autre. L'attention qu'on doit avoir, c'eſt de n'en pas prendre de groſſes quantités à la fois, ſans quoi l'eſtomac ſeroit ſurchargé, & le malade ſouffriroit, mais ſi l'on en prend ſouvent & peu, il n'y a rien de plus ſalutaire. Ceux que leur ſituation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec ſuccès; il faut rejetter l'écorce, qui échauffe.

§. 39. 3°. L'on doit faire uſage d'une boiſſon qui déſaltere, abatte la fiévre, delaye, relâche & aide les évacuations par les ſelles, les urines & la tranſpiration. Toutes celles, dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, réuniſſent toutes ces qualités. L'on peut auſſi mettre un verre, ou un verre & demi, du jus des fruits dont je viens de parler, dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour; ſouvent & peu à la fois, c'eſt-à-dire un verre tous les quarts d'heures. Il faut que la boiſſon ait perdu le grand froid.

§. 41. 4°. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, ſi les urines ne ſont pas abondantes, ou ſi

elles ſont rouges, ſi le malade rêve, ſi la fiévre eſt forte, les maux de tête & de reins conſidérables, le ventre endoulori, les envies de vomir frequentes, il faut donner un lavement, (N°. 5.) au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remede; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fiévreuſes, ſur-tout dans les cas que je viens d'indiquer, & un lavement ſoulage ordinairement plus que ſi on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. L'uſage des lavements, dans les différentes maladies, ſera déterminé en parlant de chacune; mais il ne faut jamais les donner quand le malade a une ſueur qui le ſoulage.

§. 42. 5°. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il ſe tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut; mais au moins une demi-heure. Cela diminue la fiévre, le mal de tête & les rêveries. Il faut éviter de lever le malade pendant qu'il auroit une ſueur de nature à le ſoulager; mais ces ſueurs ne viennent jamais que ſur la fin des maladies, & aprés que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43.

§. 43. 6. On lui raccommodera ſon lit tous les jours, pendant qu'il ſera levé ; & l'on changera les linges, tant du lit, que du malade, tous les deux jours ſi on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui eſt très-dangereuſe. On craint de ſortir le malade du lit, on le laiſſe dans les linges pourris, chargés de corruption, & qui par là, non ſeulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractere de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fiévre & les rêveries, comme de ne point ſortir du lit, & de ne point changer de linge ; & j'ai fait ceſſer, par ce double moyen, ſans aucun autre ſecours, des rêveries qui duroient depuis douze jours ſans interruption. L'on dit que le malade eſt trop foible, mais c'eſt une mauvaiſe raiſon ; il faut qu'un malade ſoit preſque mourant, pour ne pas ſoutenir cette opération, qui lors même qu'elle l'affoiblit pour le moment, augmente ſes forces, & diminue ſes maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du ſéjour hors du lit, c'eſt que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit

quelquefois qui n'urinent point du tout, ſi on ne les ſort pas du lit.

Il y a un très-grand nombre de maladies aiguës, que ce ſeul regime guérit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remedes ſont le plus ſouvent inutiles. Il ſeroit à ſouhaiter, que le peuple ſçût, que l'on ne peut pas bruſquer les maladies, qu'elles doivent avoir un certain cours, & que l'uſage des remedes violents, qu'il aime à employer peut bien les abréger en le tuant, mais ne guerit jamais plus vîte, &, au contraire, rend la maladie plus fâcheuſe, plus longue, plus opiniâtre, & laiſſe ſouvent des ſuites qui le font languir toute ſa vie.

§. 44. Ce n'eſt pas aſſez de bien conduire la maladie, il faut encore ſoigner la convaleſcence, qui eſt toujours un état de foibleſſe, & par là même de langueur. Le même préjugé, qui tue les malades, en les forçant à manger, pendant que la maladie eſt dans ſa force, s'étend ſur la convaleſcence, & la rend fâcheuſe & longue, ou produit des rechûtes quelquefois mortelles, ſouvent des maux chroniques. A meſure que la fiévre diminue,

on peut insensiblement augmenter la quantité de la nourriture ; mais tant qu'il en reste, il convient de s'en tenir aux aliments que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie, on peut passer à des aliments différents, & prendre un peu de viande blanche, moyennant qu'elle soit tendre, du poisson, un peu de bouillon, quelques œufs, du vin trempé. Ces aliments qui sont utiles, & servent à réparer les forces, quand on en use modérement, retardent la guérison dès qu'on en prend un peu trop; parce que l'estomac, étant extrêmement affoibli par la maladie, & par les remedes, n'est capable que d'une très-petite digestion, &, si on lui donne au de-là de ses forces, tout ce qu'on prend ne se digere point, mais se corrompt. Il survient de fréquents retours de fiévre, un abattement continuel, des maux de tête, un assoupissement sans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquiétude, de la mauvaise humeur, des vomissements, des diarrhées, des obstructions, quelquefois une fiévre lente, & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux en se

contentant de très-peu d'aliments ; & ; si l'on veut fortifier un convalescent, il faut le tenir à une diete légere. Ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'est que ce que l'on digere. Le convalescent, qui avale peu, le digere, & se fortifie ; celui qui avale beaucoup, ne le digere pas, & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu-à-peu. Les convalescents ont ordinairement beaucoup d'appétit dans un temps où les forces de leur estomac, détruites par la maladie, le régime & les remedes, ne sont point encore rétablies ; s'ils se livrent à cet appétit, la quantité des aliments surpasse les forces digestives, l'équilibre se derange, & la santé, au lieu d'augmenter, va en diminuant.

§. 45. L'on peut réduire au petit nombre de regles suivantes, ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aiguës, & empêcher qu'elles ne laissent quelques vices dans la santé.

1. Que les convalescents, comme les malades, prennent très-peu à la fois, & fréquemment.

2. Qu'ils ne prennent jamais qu'une sorte d'aliment dans un repas, & qu'ils

n'en changent pas trop ſouvent.

3. Qu'ils mâchent, avec beaucoup de ſoin, tout ce qu'ils prennent de ſolide.

4. Qu'ils diminuent la quantité de la boiſſon. La meilleure, pour le général, eſt de l'eau, avec un quart ou un tiers de vin blanc.

Une trop grande quantité de boiſſon, à cette époque, empêche l'eſtomac de reprendre ſes forces, nuit à la digeſtion, entretient la foibleſſe, augmente le penchant à l'enflure des jambes, quelquefois même occaſionne une fievre lente & jette le malade dans une langueur.

5. Qu'ils ſe promenent le plus ſouvent qu'ils pourront à pied, en voiture, en char, à cheval. Ce dernier exercice eſt le plus ſalutaire de tous, & les trois quarts des laboureurs, qui ſont à même, dans ce pays, de ſe procurer cet avantage, ſans qu'il leur en coûte rien, ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire uſage, doivent monter avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jours, & jamais après. L'exercice pris avant le repas fortifie les

organes de la digestion, qui ensuite le fait mieux; si on le prend après, il la trouble.

6. Comme ordinairement ils sont moins bien le soir, il faut qu'à ces heures ils prennent très-peu d'aliments; leur sommeil en sera plus tranquille, & les réparera mieux.

7. Ils ne doivent rester au lit que sept ou huit heures.

8. L'enflure des jambes, qui survient presqu'à tous, n'est pas dangereuse, & se dissipe d'elle-même, quand ils sont sobres; & qu'ils prennent du mouvement.

9. Il n'est pas nécessaire qu'ils aillent tous les jours du ventre; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours; & si cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troisieme jour, & même plutôt, si l'on voyoit que la constipation leur occasionnât de la chaleur, des gonflements, de l'inquiétude, des maux de tête.

10. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dérangé, s'ils ont de temps en temps un peu de fiévre, ils prendront trois prises par jour du

remede N°. 14, qui rétablit les digestions, rappelle les forces, & chasse la fiévre.

11. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt leur travail. Cette mauvaise coutume empêche journellement plusieurs paysans de se remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces. Pour n'avoir pas sçû se reposer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais aussi robustes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant; & ce travail précoce, leur fera perdre dans la suite, chaque semaine de leur vie, plus de temps qu'ils n'en ont gagné une seule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vignerons, des manœuvres languissants; presque tous dattent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie aiguë; qui, par le manque de ménagement dans la convalescence, n'a pas été bien guérie. Un repos de sept ou huit jours de plus, leur auroit épargné toutes ces infirmités; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autre, ne sçait calculer que pour le jour, & n'étend point ses vues au lendemain; il ne sçait faire aucun sacri-

ſice à l'avenir; il en faut cependant pour ſe le rendre favorable.

CHAPITRE IV.

Inflammation de Poitrine.

§. 46. L'Inflammation de poitrine, ou péripneumonie, ou fluxion de poitrine, eſt une inflammation du poulmon, & plus ordinairement d'un ſeul de ſes côtés. Les ſignes, qui la font connoître, ſont, un friſſon plus ou moins long, pendant lequel le malade eſt quelquefois fort inquiet & angoiſſé, ſymptôme eſſentiel, & qui m'a ſervi plus d'une fois à diſtinguer cette maladie, à coup ſûr, dès ſon premier moment; la chaleur qui ſuit le friſſon, & qui pendant quelques heures, eſt ſouvent mêlée de retours de froid; le pouls eſt vîte, aſſez fort, médiocrement plein; dur & réglé, quand le mal n'eſt pas violent; petit, mol, irrégulier quand la maladie eſt très-grave; un ſentiment légerement douloureux dans l'un des côtés de la

poitrine ; quelquefois, une eſpece de ſerrement ſur le cœur ; d'autres fois, des douleurs dans tout le corps, ſur-tout le long des reins ; de l'oppreſſion, au moins le plus ſouvent, car quelquefois il y en a peu ; la néceſſité d'être preſque toujours couché ſur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement ſur les côtés ; une toux quelquefois ſéche, & alors elle eſt plus douloureuſe, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins plein de ſang, ſouvent le ſang pur ; une douleur ou au moins une peſanteur de tête ; ſouvent des rêveries, preſque toujours le viſage rouge ; d'autrefois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui eſt d'un fâcheux préſage ; les levres, la langue, le palais, la peau ſéche, l'haleine chaude, les urines peu abondantes, & rouges dans les commencements ; plus abondantes, moins rouges, & dépoſant beaucoup de ſédiment dans la ſuite ; fréquemment de l'altération ; quelquefois des envies de vomir dans le commencement, qui, en impoſant à gens peu inſtruits ; ont ſouvent porté à donner un émétique, qui eſt mortel, ſur-tout à cette époque ; une chaleur univer-

ſelle, un redoublement preſque tous les ſoirs pendant lequel la toux eſt plus aigre, & les crachats moins abondants. Les meilleurs crachats ſont ceux qui ne ſont ni trop liquides ni trop durs, mais d'une conſiſtance médiocre, reſſemblant à ce qu'on crache ſur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, & mêlés d'un peu de ſang, qui diminue peu-à-peu, & diſparoît ordinairement avant le ſeptieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artere, & occaſionne au malade une ſuffocation & un ſentiment douloureux quand il avale, qui lui perſuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal eſt très-violent, ou quand il le devient, le malade ne peut reſpirer qu'aſſis; le pouls devient très-petit & très-vîte; le viſage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarent, le malade a une angoiſſe inexprimable, il s'agite continuellement dans ſon lit; quelquefois un bras eſt dans une eſpece de paralyſie, les rêveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir; la peau de la poitrine & du col ſe couvrent quelquefois, ſur-tout quand l'air eſt étouffé & le mal extrême & violent,

de taches livides, plus ou moins considérables, qu'on doit appeller taches pétéchiales, & qu'on appelle mal à propos dans ce pays le pourpre; les forces s'épuisent, la difficulté de respirer augmente d'un moment à l'autre; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt d'une mort affreuse, & assez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffants, qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point, que le cœur se fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, si le froid dure plusieurs heures, & s'il est suivi d'une chaleur brûlante, si le cerveau s'embarrasse dès le commencement, si le malade a une petite diarrhée avec ténesme, s'il craint le lit, s'il sue trop, ou s'il a la peau extrêmement aride, si son caractere paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie est très-dangereuse.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime, & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N° 2, ou le

lait d'amandes Nº. 4, ou celle Nº. 7. Les jus d'herbes, qui entrent dans cette derniere, ſont un excellent remede dans ce cas, parce qu'ils fondent puiſſamment ce ſang épais, qui forme l'inflammation.

Pendant que la fiévre eſt extrêmement violente, que le malade ne crache pas ſuffiſamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la tête, ou qu'il crache le ſang pur, il faut donner le lavement Nº. 5. trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remede principal c'eſt la ſaignée. Dès-que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de ſang, & même ſi le malade eſt jeune & robuſte, quatorze ou ſeize. Cette forte ſaignée ſoulage plus, que ſi l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite (§. 46), cette ſaignée ſoulage conſidérablement le malade pendant quelques heures; mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réitérer la ſaignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de ſang. Souvent cela ſuffit. Mais ſi au bout de huit ou dix

heures, la maladie paroiſſoit ſe ranimer, il faudroit réitérer une troiſieme, & même une quatrieme fois. Mais en employant les autres ſecours néceſſaires, j'ai rarement eu beſoin de cette quatrieme ſaignée, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

S'il y a pluſieurs jours que la maladie dure, quand on commence à la traiter, & ſi la fiévre eſt encore forte, la reſpiration difficile, ſi le malade ne crache pas, ou s'il crache trop de ſang; il faut, ſans s'embarraſſer du jour, faire une ſaignée, fût-ce le dixieme.

§. 51. Le ſang, dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, eſt extrêmement épais; &, preſque d'abord qu'on l'a tiré, il ſe forme deſſus cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croûte pleuritique*. L'on regarde comme un bien, lorſque dans chaque ſaignée, elle devient moins dure & moins épaiſſe que dans la précédente; ce qui eſt généralement vrai, ſi en même temps le malade ſe trouve mieux; mais ſi l'on ne faiſoit attention qu'au ſang ſeul, on ſe tromperoit ſouvent. Il arrive même, que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette

croûte ne ſe forme point ; ce qu'on regarde comme un ſigne très-dangereux. Il y a d'ailleurs, à cet égard, pluſieurs biſarreries, qui dépendent des plus petites circonſtances ; ainſi il ne faut point ſe fonder uniquement ſur cette croûte, pour régler les ſaignées ; &, en général, il ne faut pas trop croire que l'état du ſang dans la palette, puiſſe nous faire juger avec certitude de ſon véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade eſt dans l'état décrit (§. 47.) non ſeulement la ſaignée ne le ſoulage point, mais quelquefois même elle nuit, par le prompt affoibliſſement dans lequel elle le jette. En général, dans ce cas, tous les remedes ſont inutiles ; & c'eſt toujours une très-mauvaiſe marque, dans cette maladie, quand la ſaignée ne ſoulage pas, ou quand il y a des circonſtances qui obligent à la menager.

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes, une demi-heure, dans un bain d'eau tiéde, en envelopant exactement le malade, afin que le froid n'arrête pas la tranſpiration que le bain favoriſe.

§. 54. De deux en deux heures, il prendra une tasse de la potion N°. 8, qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppression est considérable, & la toux seche, l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons; ou en mettant sous le visage du malade, qui doit être assis, un vase rempli de cette eau chaude, & en envelopant la tête du malade, & le vase avec un linge qui retient la vapeur; ou en lui tenant devant la bouche une éponge trempée dans la même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très-pressant, on emploie, au lieu d'eau, le vinaigre pur; & souvent cette vapeur a sauvé des malades, qui paroissoient au bord du tombeau; mais il faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.

§. 56. L'on applique aussi avec succès, sur la gorge & sur la poitrine, les remedes N°. 9.

§. 57. Quand la fiévre est extrêmement forte, il faut donner, toutes les

heures, une cueillerée de la potion N°. 10; mais sans que cela fasse rien diminuer de la quantité des autres boissons, qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours; mais si le troisieme (ce qui est rare), le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublements sont moins violents, la toux moins forte, les crachats moins sanglants, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins seche, les urines moins rouges & plus abondantes, il suffit alors de se tenir au régime, & de prendre un lavement tous les soirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour est le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats, & souvent par les urines, qui, le septieme, ou le neuvieme, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à déposer un sediment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Ensuite il survient

des ſueurs qui alors ſont favorables autant qu'elles étoient nuiſibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroiſſent, il ſurvient quelquefois différents accidents très-effrayants, comme de l'angoiſſe, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'opreſſion, des mouvements convulſifs, (c'eſt ce qu'on appelle l'état critique); mais ils ne ſont pas dangereux, moyennant qu'on ne ſe conduiſe point mal. Ces accidents dépendent de l'humeur purulente, qui ſe déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, juſques à ce que l'évacuation aît commencé; alors tous les accidents finiſſent, &, ordinairement le ſommeil revient. Mais je ne puis trop inſiſter ſur la néceſſité de la prudence dans ces circonſtances. Quelquefois c'eſt la foibleſſe, d'autrefois les convulſions, ou quelqu'autre accident, qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la ſottiſe d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidents, comme des cordiaux ſpiritueux, de la thériaque, des confections, du caſtor, de la rue, l'on trou-

ble la nature dans ses opérations, la crise ne se fait point, la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les selles, ou par les urines, ou par les sueurs, ne s'évacuë point, mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il se forme une nouvelle maladie plus fâcheuse, & moins guérissable que la premiere. Si c'est sur l'extérieur du corps, le malheur est moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre sur cette partie des cataplasmes émollients, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidents, il faut, quand les symptômes effrayans dont j'ai parlé surviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient N°. 5, & appliquer, de deux en deux heures, une flannelle trempée dans l'eau tiéde, qui couvre tout le ventre, & fasse presque tout le tour du corps derriere les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétiques, ni de purgatifs, parce qu'ils ſont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodyns, ou remedes propres à faire dormir, ſont auſſi généralement mauvais; il y a quelques cas cependant dans leſquels ils peuvent être utiles, mais ces cas ſont ſi difficiles à connoître, qu'on ne doit jamais ſe permettre ces remedes, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vû pluſieurs malades, qu'ils ont jettés, pris mal-à propos, dans une étiſie incurable. Lorſque tout eſt bien allé, ordinairement le malade eſt très-bien le quatorzieme jour, & alors, on peut, s'il a appétit le mettre au régime des convaleſcents. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaiſe, la tête peſante, on doit le purger avec la potion N°. 11.

§. 63. Il ſurvient quelquefois des ſaignements de nez, même après pluſieurs ſaignées, qui ſont très-favorables, & ſoulagent ordinairement beaucoup plus que les ſaignées. On doit s'attendre à ces ſaignements, lorſqu'après les ſaignées, le malade eſt mieux à pluſieurs égards, & qu'il lui reſte cependant encore un grand mal de tête,

avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui feroit très-dangereux; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autrefois, mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée légerement douloureuse, de matieres bilieuses.

§. 64 Si les crachats se suppriment tout à coup, sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord, & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été beaucoup saigné, s'il y avoit encore du sang dans les crachats, si le pouls est fort ou dur, il faut sur-le-champ saigner au bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tisane N°. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées, au lieu de la saignée, il faut appliquer deux vésicatoires aux jambes, & faire boire beaucoup de la tisane N°. 12.

Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats, sont 1°. un réfroidissement subit; 2°. l'air trop chaud; 3°. les remedes trop

chauds; 4°. les sueurs trop abondantes; 5°. un purgatif pris mal à propos; 6°. quelque passion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment, ou assez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vû, quand on a si fort affoibli le malade par trop de saignées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration ne se sont pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres causes, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive, dans le poulmon, ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se resout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poulmon; si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès, qu'on appelle *vomique*; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent long-temps enfermé dans son sac, sans que ce sac se creve & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poulmon, & qu'elle s'étendît jusques à sa

ſurface, c'eſt-à-dire, près des côtes; le ſac creve à l'extérieur du poulmon, & le pus ſe répand dans la cavité de la poitrine, entre le poulmon, les côtes & le diaphragme, (c'eſt cette membrane qui ſépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation eſt plus profonde, alors l'abcès ſe creve dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture eſt petite, de façon qu'il ne puiſſe ſortir que peu de pus à la fois, ſi la quantité totale du pus n'eſt pas conſidérable, ſi le malade eſt encore fort, il crache ce pus & ſe trouve ſoulagé. Mais ſi la vomique eſt conſidérable, ou ſi l'ouverture eſt grande & qu'il ſe répande une grande quantité de pus à la fois, ou ſi le malade eſt très-foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelquefois lorſqu'on s'y attend le moins. J'ai vû un malade mourir, en portant une cuillerée de ſoupe à ſa bouche; un autre en ſe mouchant. Il n'y avoit aucun ſymptôme, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus ſort ordinairement par la bouche, après la mort, & les cadavres ſont très-promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompue. Il est important de traiter exactement cette matiere, parceque ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent; & elles sont souvent produites parce qu'on a négligé la saignée dans le commencement des inflammations de poitrine. J'en ai eu un exemple; il n'y a que quelques jours, chez un Régent ou Maître d'école de village. Il avoit une vomique ouverte, très-considérable dans le poulmon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencements. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures; & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique créva; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.

§. 68. L'on ne peut ni voir, ni toucher, ce qu'il y a dans la poitrine; c'est ce qui fait que souvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivants font présumer qu'elles se forment. Les évacuations, qui sont né-

cessaires pour la guérison, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé ; mais, au contraire, la fiévre continue d'être assez forte, avec un pouls toujours vîte, ordinairement mol & foible, quelquefois cependant assez dur, souvent ondoyant ; la respiration est encore gênée, avec de petits frissons de temps en temps, un redoublement de fievre le soir, les joues rouges, les levres séches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes symptômes annonce que le pus est tout formé ; la toux, alors, devient plus continue, elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture ; il ne peut se coucher que du côté malade, souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelquefois même sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression ; il ne peut point dormir ; il a une fiévre continue, & souvent des intermittences dans le pouls.

Non seulement la fiévre augmente

tous

tous les soirs, mais la plus petite dose d'aliments, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légere agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vîtesse du pouls. Le malade est inquiet, il a des moments d'angoisses terribles, accompagnées & suivies de sueurs sur la poitrine, & sur-tout au visage. Il sue pendant la nuit; ses urines sont rougeâtres, quelquefois écumeuses, d'autrefois huileuses. Il lui monte tout à coup des feux au visage; presque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche, les uns, de vieux fromage, les autres, d'œufs pourris, de troisiemes, de viande corrompue; ils maigrissent considérablement. Il y en a que rien ne désaltere; ils ont la bouche & la langue seches, la voix foible & rauque, les yeux caves, souvent quelque chose d'un peu égaré dans la vue; ils ont un dégoût général, & s'ils desirent certains aliments, avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre; les forces se perdent.

Outre ces symptômes, l'on remarque quelquefois sur la poitrine, du

côté malade, une très-légere enflure, & un changement de couleur presqu'insensible. Si la vomique est placée tout à fait au bas du poulmon, dans la partie intérieure, c'est-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut sentir, dans quelques sujets, du gonflement, en pressant le creux de l'estomac, surtout lorsque le malade tousse. Enfin, suivant les observations d'un Médecin Allemand, si l'on frappe avec la main sur la poitrine, couverte d'une simple chemise, elle rend, dans l'endroit qui est sur la vomique, un son sourd, comme si l'on frappoit sur un morceau de chair; au lieu qu'en frappant sur l'autre côté, elle rend un son sonore, comme si l'on frappoit sur une caisse. Mais je doute encore que cette observation soit généralement vraie, & il seroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rend pas un son sourd.

§. 69. Quand une vomique est formée, tant qu'elle ne se vuide pas, tous les accidents que j'ai détaillés augmentent & la vomique s'étend; tout le côté du poulmon malade devient quelquefois un sac de pus; le côté sain est comprimé; le malade meurt suffo-

qué, après des angoisses terribles, avec le poulmon plein de pus, sans en avoir jamais craché.

Il est important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on est sûr qu'elle existe ; & comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poulmon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raisons que je détaillerai plus bas, il faut faire en sorte que cette rupture se fasse intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela, sont 1°. de faire respirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du sac de l'abcès où l'on souhaite que la rupture se fasse, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme tisane d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on tient l'estomac toujours plein, & la résistance au poulmon étant considérable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la trachée-artere, ou conduit de l'air, parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ail-

leurs cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux; ce qui est un bien. 3°. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfants en font par-tout avec de sureau, un peu d'eau ou du vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi bien que le suivant. 5°. On lui fait prendre, de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup de boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent quelquefois tout à coup cette rupture.

§. 71. J'ai vû, il y a quelques années, une servante de campagne, qui, après une inflammation de poitrine, restoit languissante, sans qu'on soupçonnât son mal; s'étant mise sur un char qui alloit chercher du foin, la roue, heurta violemment contre un arbre, elle s'évanouit, &, au même instant, rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'est alors que

je fus instruit de son mal, & de ce qui lui étoit arrivé; elle guérit très-bien.

Un Officier de ce pays, servant en Piémont, languissoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour essayer de se remettre, sans l'espérer beaucoup. En entrant au pays, par la route de St. Bernard, étant obligé de faire quelques pas à pied, il fit une chûte, resta évanoui pendant plus d'un quart d'heure, rendit une grande quantité de pus, & se trouva dans le moment même extrêmement soulagé. Je lui ordonnai un régime, & des remedes; il se rétablit parfaitement, & dût peut-être la vie à cet accident.

Plusieurs malades ont un évanouissement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu de vinaigre, ce léger secours suffit si cet ouverture n'a pas les caracteres qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, si le pus est blanc, bien conditionné, si la fiévre diminue, si l'angoisse, l'oppression, les sueurs finissent, si la toux est moins violente, si le malade a plus d'aisance dans sa situation, s'il recou-

vre le sommeil & l'appétit , si ses forces reviennent, si la quantité des crachats diminue journellement par dégrés, si les urines redeviennent meilleures; l'on doit espérer, qu'en employant les secours que je vais prescrire, le malade se guérira radicalement.

§. 73. Mais au contraire, quand les forces étoient épuisées avant la rupture, que la matiere est trop claire, brune, verte, jaune, sanglante, puante; que le pouls reste vîte & foible; que l'appétit, les forces, le sommeil, ne reviennent pas; l'on ne peut point espérer de guérison, & les meilleurs remedes sont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes sont les suivants: 1°. L'on prend de quatre en quatre heures, un peu de crême d'orge, ou de ris. 2°. Si la matiere paroît épaisse, gluante, qu'elle ait de la peine à se détacher, il faut donner, de deux en deux heures, une cuillerée à soupe de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une tasse de la boisson N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas besoin de ces remedes pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la mê-

me nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui est beaucoup plus efficace, on substitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui, dans ce cas, fait la seule nourriture du malade. 4°. On donne, quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une prise de la poudre N°. 14. délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol, avec un peu de sirop ou de miel. La boisson ordinaire est un lait d'amandes, ou une tisanne d'orge, ou de l'eau avec un quart de lait. 5°. Il faut se promener tous les jours à cheval, en voiture, en char, suivant que les forces & les circonstances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval est sans comparaison le plus utile, & le plus à la portée de tout le monde, moyennant que le mal ne soit pas trop avancé, car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu instruit, ne regarde comme remede, que ce qu'on avale; il a peu de foi au régime, & aux autres secours diététiques, & il regardera l'exercice du cheval comme

inutile. C'eſt une erreur dangereuſe, dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous ; celui ſans lequel on ne doit point eſpérer de guérir de ce mal quand il eſt grave ; celui qui peut preſque le guérir ſeul, moyennant qu'on ne prenne point d'aliments contraires ; enfin on l'a regardé, avec raiſon, comme le vrai ſpécifique de cette maladie.

§. 76. Les influences de l'air ſont plus conſidérables dans cette maladie que dans aucune autre ; ainſi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'aérer très ſouvent, la parfumer de temps en temps, mais très-légerement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la ſaiſon le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il ſera poſſible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal ſain, il y a peu d'eſpoir de guérir à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui ſe ſont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce ſoit, que du petit lait de beurre (de la battue) ; les autres, des melons & des concombres ; de troiſiemes, des fruits

d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle, de deux ou même de trois jours l'un; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavements; ils pourroient occasionner une diarrhée, qui seroit très à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu à peu. Si la suppuration continue à être abondante, si le pus paroît moins beau, si la fiévre revient tous les soirs, il est à craindre que la plaie, au lieu de se cicatriser, ne dégénere en ulcere; ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'étisie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede, dans ce cas, que la continuation des mêmes, & sur-tout le mouvement modéré du cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums d'eau chaude, avec les herbes vulneraires, & un peu d'huile de térebenthine N°. 15. Je les ai vû réussir; mais le plus sûr est de consulter un

Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication, qui mette obſtacle à la guériſon.

Si la toux empêche le malade de dormir on peut lui donner le ſoir deux ou trois cuillerées à ſoupe du remede N°. 16. dans un verre de lait d'amandes ou de tiſane d'orge.

§. 81. Les mêmes cauſes, qui ſuppriment tout à coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent auſſi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; & alors le malade tombe dans l'oppreſſion, l'angoiſſe, la fiévre, la foibleſſe. Il faut remédier ſur le champ à cet état, par les parfums d'eau chaude; une cueillerée de la potion N. 8. toutes les heures; une grande quantité de tiſane, N°. 12. & de l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fiévre & les autres accidents ceſſent. J'ai vû cette ſuppreſſion, chez des ſujets robuſtes, occaſionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une ſaignée, après laquelle le crachement reparoît d'abord.

§. 82. Il arrive ſouvent que la vomique ſe nettoie entiérement, les crachats tariſſent preſque tout-à-fait,

le malade est bien, il se croit guéri; mais bientôt le mal-aise, l'oppression, la toux, la fiévre recommencent, parce que la vomique se remplit de nouveau; elle se vuide, le malade crache pendant quelques jours, & se remet. Au bout de quelques tems, la même scene reparoît, & cette alternative de bien & de mal dure souvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu, quand la vomique se nettoie peu-à-peu, & que ses parois se rapprochent sans se cicatriser; alors il suinte insensiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en est point incommodé; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il est mal, jusqu'à ce que l'évacuation soit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une assez bonne santé. On peut le régarder comme une espece de cautere intérieur qui se nettoie de lui-même de temps en temps, chez les uns souvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre assez long-temps. Quand il a duré un certain temps, il est incurable. Dans les commencements, il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'usage du remede N°. 14.

§. 83. L'on sera surpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon & de l'étisie qui en est la suite, des remedes qu'on appelle *balsamiques*, qu'on emploie si fréquemment, sur-tout la térébenthine, le baume du Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le mastic, la myrrhe, le storax, le baume du soufre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il est autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accréditer les bons; c'est que je n'ai point employé ces remedes, parce que je suis convaincu que les effets en sont généralement fâcheux dans ce cas; que je vois tous les jours, qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guérison, & que souvent ils rendent mortelle une maladie très-guérissable. Ils ne se digerent point, ils obstruent les petits vaisseaux du poulmon, qu'il faudroit désobstruer, ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vû plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que les pilules, dans lesquelles entroient la myrrhe, la térébenthine, & le baume du Pérou,

occasionnoient au bout d'une heure, de l'agitation dans le pouls, de la rougeur, de l'altération & de l'oppression. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute personne non prévenue, que ces remedes sont réellement nuisibles dans ce cas; & je souhaite ardemment qu'on se désabuse sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée.

Je sçais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vû un malade qu'un Chirurgien étranger, qui demeuroit à Orbe, avoit voulu guérir d'une étisie, en lui faisant prendre du lard fondu, qui avoit empiré le mal. Ce conseil paroît absurde, & il l'est; cependant les balsamiques, qu'on ordonne, ne se digerent peut-être guere mieux que le lard. La poudre N°. 14. tient tout ce que les balsamiques promettent; elle n'a aucun de leurs inconvenients, & elle a toutes les qualités qu'on leur suppose; mais il ne

faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation, ou qu'elle survient de nouveau; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede, nommé *l'anti-hectique*, n'a point non plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui suppose. Je m'en sert très-souvent dans quelques toux opiniâtres des enfants, avec le lait, & alors il est très-utile. Mais j'en ai rarement vû des effets sensibles chez les grandes personnes; &, dans ces cas, je craindrois qu'il ne fît du mal.

§. 84. Si, au lieu de crever intérieurement, la vomique creve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela est arrivé par le sentiment du malade, qui apperçoit un mouvement singulier, accompagné assez ordinairement d'une défaillance; l'oppression & l'angoisse finissent sur-le champ, la fiévre diminue, la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & sans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas long-temps; parce que le pus augmentant tous les jours, & devenant plus âcre, le poulmon se trouve gêné, irrité, rongé. La diffi-

culté de respirer, la fiévre, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, reviennent avec plusieurs autres accidents, qu'il est inutile de détailler ici & sur-tout de fréquentes foiblesses. Le malade doit être au régime, qui retarde les progrès du mal aussi long-temps qu'il est possible; mais il n'y a point de remede que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen, ce pus, & arrêter les désordres qu'il occasionne. C'est ce qu'on appelle l'opération de l'empyeme. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'est pas pour eux que j'écris. J'avertis seulement, qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante, & que, si l'on attend trop long-temps à la faire; elle devient inutile, & le malade meurt misérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours, que les inflammations extérieures se gangrenent. La même chose arrive au poulmon, quand la fiévre est excessive, l'inflammation naturellement très-violente, ou qu'on l'augmente par des remedes chauds. Une angoisse insoutenable, une très-grande foiblesse, des défaillances fréquentes, le froid de

extrêmité ; une eau livide & puante ; qui ſort au lieu des crachats, quelques fois des plaques noirâtres ſur la poitrine, font connoître ce triſte état. J'ai vû, dans un cas de cette eſpece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie, après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire ſuer, l'haleine ſi horriblement puante, que ſa femme eut pluſieurs foibleſſes en le ſervant. Je ne trouvai plus quand je le vis, de pouls ni de raiſon, & je ne lui ordonnai rien ; il mourut une heure après, au commencement du troiſieme jour.

§. 86. L'inflammation peut auſſi ſe durcir, & il ſe forme alors ce qu'on appelle un ſquirrhe ; c'eſt une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive quand la maladie ſe termine d'aucune des façons dont j'ai parlé ; que cependant la fiévre & les autres accidents ſe diſſipent, mais que la reſpiration reſte toujours un peu gênée, que le malade conſerve un ſentiment incommode, dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps une toux ſeche, qui augmente après l'exercice,

& après le repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement ; mais on voit des gens qui en sont atteints & qui vivent longues années, sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffement, qui pourroient aisément procurer, autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les suites seroient très-dangereuses.

§. 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vû quelques bons effets, sont le petit-lait N°. 17, & les pilules N°. 18. L'on prend vingt pilules, & un demi-pot de petit-lait tous les matins pendant long-temps, & l'on respire, de temps en temps, la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poulmon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, mais ne lui est pas attaché. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se collent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal ; on l'ignore même ordinairement, parce que la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour

y remédier. J'ai vû cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

CHAPITRE V.

De la Pleurésie.

§. 89. LA pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caracteres, une forte fiévre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine, la pleurésie, dis je, n'est point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est, tout comme de cette premiere maladie, une inflammation du poulmon; mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence considérable dans les symptômes, c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très-vive, qu'on sent sous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indiffé-

remment ſur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement ſur les côtés ſous les mammelles, & peut-être plus ſouvent du côté droit. La douleur redouble quand on touſſe, & quand on inſpire; c'eſt-à-dire, quand on tire l'air; & la crainte de l'augmenter, fait que quelques malades s'empêchant, machinalement, autant qu'ils peuvent, de touſſer & de reſpirer, empirent leur état, en arrêtant le ſang dans le poulmon, qui, bientôt, en eſt rempli; l'inflammation de ce viſcere devient générale, le ſang ſe porte à la tête, le viſage devient livide; le malade ſuffoque, tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur eſt ſi violente, que ſi la toux eſt forte en même temps, & que les malades ne puiſſent pas l'arrêter, ils prennent des convulſions, comme je l'ai vû pluſieurs fois, mais preſque toujours chez des femmes, qui ſont d'ailleurs beaucoup moins ſujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici que ſi elles en ſont attaquées dans le temps de leurs régles, cela ne doit ni em-

pêcher les ſaignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on voit par-là que la pleuréſie n'eſt qu'une inflammation du poulmon, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je ſais que, quelquefois, l'inflammation du poulmon ſe communique à cette membrane, qui tapiſſe intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & de-là aux muſcles ou chairs qui ſont ſur les côtes; mais cela n'eſt pas ordinaire.

§. 92. Le printems eſt la ſaiſon qui produit le plus de pleuréſies; elles ſont ordinairement rares en été; mais, cette année 1762, il y en a eu pluſieurs pendant le temps des plus grandes chaleurs, qui ont été exceſſives. Le mal commence par un friſſon ordinairement très-fort, ſuivi de chaleur, de toux, d'oppreſſion, quelquefois d'un ſentiment de reſſerrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envie de vomir. Le point ne ſe fait pas toujours ſentir d'abord; ſouvent ce n'eſt qu'après pluſieurs heures, quelquefois le ſecond, & même le troiſieme jour. Le malade ſent quelquefois deux points; mais il eſt rare qu'ils ſoient également forts, &

le plus leger disparoît bientôt ; d'autres fois le point change de place, ce qui est un bien si le premier se dissipe parfaitement, un mal s'ils subsistent tous deux. Le pouls est ordinairement très-dur dans cette maladie ; mais dans le cas fâcheux des §. 47 & 90, il devient mou & petit. Il paroît souvent, dès les commencements, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autrefois il n'en vient point du tout ; c'est ce qu'on appelle pleurésie seche, qui n'est pas rare. Quelquefois le malade tousse peu ou point. Il se couche souvent plus aisément sur le côté malade que sur le sain. La marche de la maladie est la même que dans la maladie précédente ; comment seroit-elle différente ? Et les moyens de guérison les mêmes. Il survient souvent des saignements de nez très-considérables, & qui soulagent beaucoup; mais il en survient quelquefois d'une espece de sang corrompu, quand le malade est très-mal, qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie est fréquemment produite par la boisson froide quand on a chaud ; & alors elle est quelquefois si violente, qu'on l'a vue

tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit désaltéré. Il n'est pas rare que les pleurésies tuent en trois jours.

Le point disparoît quelquefois, & le malade se plaint moins, mais en même temps son visage change, & devient pâle & triste, ses yeux se troublent, le pouls s'affoiblit ; c'est un transport de l'humeur au cerveau ; ce cas est presque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptômes critiques soient plus violents & plus marqués que dans celle-ci. Il est bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer ; la guérison survient souvent, au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie est une des plus fréquentes, & des plus meurtrieres, tant par elle-même, que dans nos campagnes, par le mauvais traitement. Le préjugé, qui veut que toutes les maladies se guerissent par les sueurs, regle tout le traitement de la pleurésie, &, dès qu'un malade a un point, sur-le-champ on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funeste erreur tue plus de gens que la poudre

à canon ; & elle est d'autant plus fâcheuse, que la maladie est plus violente, & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre ; tout dépend des premieres heures.

§. 95. Le traitement est précisément le même, à tous égards, que celui de la péripneumonie ; parce que, je le répete, c'est la même maladie ; ainsi les saignées, les boissons émollientes & délayantes, les vapeurs, les lavements, la potion (N°. 8.) les cataplasmes émollients, sont les vrais remedes ; peut-être ces derniers sont-ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement sur le point pendant les premiers jours; mais si le point subsiste après que les saignées & les délayants ont désempli & amolli le pouls, il faut appliquer des vésicatoires, ou plutôt appliquer un grand vésicatoire sur le point même.

La premiere saignée, sur-tout si elle est considérable, diminue presque toujours le point, & souvent le dissipe entiérement ; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures, ou dans le même endroit, ou quelquefois ailleurs ; changement qui est assez favorable sur-tout si la douleur, qui se

faisoit d'abord sentir sous la mammelle, se jette aux épaules, au dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point, on ne diminue que peu, ou si après avoir diminué, elle revient aussi violente que la premiere, sur-tout si elle revient dans le même endroit, & si la violence des autres symptômes continue, il faut réitérer la saignée ; mais si la diminution du point se soutient, s'il ne revient que foiblement de temps en temps, ou dans les parties dont je viens de parler, si la fréquence, ou la dureté du pouls & tous les autres symptômes ont diminué, on peut quelquefois s'en passer. Il est cependant plus prudent, dans un sujet fort & robuste, de la faire : elle ne peut point faire de mal, & on court quelquefois de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitere fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge, ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement le pouls n'est que peu fréquent & peu dur, s'il n'est pas fort, si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas

pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppreſſion, & ſi le malade crache, on peut ſe paſſer de la ſaignée.

L'uſage des autres remedes eſt préciſément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut conſulter depuis §. 53. juſques à §. 66.

§. 96. Quand le mal n'eſt pas fort grave, j'ai guéri ſouvent en peu de jours, par une ſeule ſaignée, & une grande quantité de thé de fleurs de ſureau, auquel on ajoûtoit du miel. C'eſt dans des cas de cette eſpece, qu'on a vû réuſſir quelquefois le faltranc à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boiſſon que j'indique eſt fort à préférer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoûte beaucoup de thériaque, tue toutes les années pluſieurs payſans.

§. 97. Dans les pleuréſies ſeches, dans leſquelles le point, la fiévre, le mal de tête ſont très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une ſechereſſe prodigieuſe de la peau, & de la langue, il faut faire les ſaignées très-près les unes des autres. Elles emportent ſouvent la maladie ſans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleuréſie ſe termine tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abſcès, par la gangrene, ou par un endurciſſement, & elle laiſſe très-fréquemment des adhérences.

La gangrene ſe manifeſte quelquefois dès le troiſieme jour, ſans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit ſouvent beaucoup, ſur-tout dans le voiſinage du mal; & le peuple ſuperſtitieux, attribue la maladie à quelque cauſe ſurnaturelle, ou en tire quelque préſage fâcheux pour les reſtants. Ce cas eſt un effet tout naturel, tout ſimple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en eſt la cauſe la plus ordinaire: je l'ai vû chez un homme, à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de ceriſe, & du faltranc au vin.

§. 99. Il ſe forme des vomiques, mais leur ſituation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & de-là reſulte plus ſouvent l'empyeme, §. 84. Pour prévenir cet accident, » il eſt très-» bien de placer, dès le commence-» ment de la maladie, à l'endroit le » plus douloureux, un petit emplâtre,

» qui tienne exactement, parce que si la » pleurésie dégenere en abscès, l'amas » de pus se fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra qu'il » se forme un abscès, (voyez §. 68.) » on rongera, par un caustique léger, » l'endroit qu'on aura marqué ; & dès » qu'il sera ouvert, on aura soin d'y » entretenir la suppuration. On peut » alors avoir un espoir fondé, que l'a- » mas de pus prendra son cours, par » cet endroit, où il trouvera moins » de resistance, & qu'il sortira ; car » l'amas de matiere s'arrête souvent » entre la plevre & les parties qui y » sont adhérentes.

Ce conseil est d'un très-grand Médecin, mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans lesquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire, du durcissement & de l'adhérence, que ce que j'en ai dit §. 86. & 87.

§. 100. L'on remarque que quelques personnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont souvent des rechûtes, sur-tout les ivrognes. J'en ai vû un qui comptoit ses pleu-

résies par douzaines. Quelques saignées de temps en temps pourroient prévenir ces retours fréquents, qui joints à l'ivrognerie, les rendent languissants & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espece d'asthme, & de-là dans l'hydropisie ; triste fin digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins, peuvent aussi les prévenir sans saignées, par un régime rafraîchissant, en se privant de temps en temps de viande & de vin, en buvant du petit-lait, ou d'une des boissons N°. 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pied tiedes, sur-tout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a deux remedes très-usités dans cette maladie, parmi le paysan, & vantés même par quelques Médecins; le sang de bouquetin, & la suie dans un œuf. Je ne nie point que bien des gens n'aient été guéris après l'usage de ces remedes; mais il n'en est pas moins vrai que l'un & l'autre, aussi bien que l'œuf dans lequel on prend la suie, sont dangereux; ainsi il est prudent de ne jamais les employer, puisqu'il y a beaucoup de

probabilité, qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien.

Le *genipi*, ou l'absinthe des Alpes, s'est aussi acquis beaucoup de réputation, & a occasionné beaucoup de disputes entre les ministres très-zélés, & un Médecin très-éclairé. Il est aisé d'en déterminer l'usage. Le Genipi est puissamment amer, il échauffe & fait suer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleurésie, tant que les vaisseaux sont pleins, le pouls dur, la fiévre forte, le sang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal; mais, sur la fin de la maladie, quand les vaisseaux sont désemplis, le sang delayé, la fiévre diminuée, alors on peut s'en servir, en se souvenant toujours qu'il est chaud, & qu'il faut l'employer sobrement.



CHAPITRE VI.

Des maux de gorge.

§. 120. LA gorge eſt ſujette à pluſieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuſes, c'eſt l'inflammation, qu'on appelle ordinairement Eſquinancie, & qui eſt une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une partie différente, ce qui fait que les ſymptômes ſont fort différents. Ils varient même ſuivant les différentes parties de la gorge qui ſont enflammées.

§. 103. Les ſymptômes généraux de l'inflammation de la gorge ſont, le friſſon, la chaleur, la fiévre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté & quelquefois l'impoſſibilité d'avaler quoique ce ſoit. Mais ſi les parties les plus voiſines de la glotte, c'eſt-à-dire, de l'entrée du canal de la reſpiration, ſont attaquées, il eſt, de plus, très-difficile de reſpirer; le malade ſent de l'angoiſſe, des ſuffocations, le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée-

artere, le poulmon; & la maladie eſt promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties eſt moins dangereuſe, & elle l'eſt d'autant moins que le mal eſt plus extérieur. Quand l'inflammation eſt générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, &, de plus, les amygdales, la luette, la baſe de la langue, c'eſt une des maladies les plus dangereuſes, & les plus horribles. Le viſage eſt enflé & enflammé, tout l'intérieur de la gorge l'eſt également, le malade n'avale quoi que ce ſoit, il reſpire avec une peine & une angoiſſe, qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une eſpece de délire furieux; la langue enfle & ſort de la bouche, les urines ſont dilatées pour reſpirer; tout le col, juſques au-deſſus, de la poitrine, eſt exceſſivement gonflé; le pouls eſt très-fréquent; très-foible, & ſouvent intermittent; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le ſecond ou le troiſieme jour. Heureuſement cette eſpece, que j'ai vûe ſouvent en Languedoc, eſt très-rare dans ce pays où le mal eſt moins violent, & où je n'ai vu mourir de cette maladie, que par le mauvais traite-

ment, ou quelques circonſtances accidentelles, étrangeres à la maladie. Sur le grand nombre de malades que j'ai traités, je n'en ai perdu qu'un, dont je parlerai plus bas.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures, & ſe jette à l'extérieur : la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuſe, & le malade ſe trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'eſt pour ſe porter au cerveau ou ſur le poulmon. L'une & l'autre de ces deux derniers cas ſont mortels, quand on n'a pas ſur-le-champ de très-bons ſecours, qui ſont même très-ſouvent inutiles.

§. 105. L'eſpece la plus fréquente eſt celle qui n'attaque que les amygdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amygdales qui devient groſſe, rouge, douloureuſe, & ne permet d'avaler qu'avec une très grande peine. Quelquefois le mal ſe borne à un ſeul côté; mais plus ordinairement il paſſe à la luette, & de là à l'autre amygdale. Si le mal n'eſt pas grave, la premiere eſt ordinairement mieux, quand la ſeconde eſt attaquée. Lorſqu'elles le ſont toutes deux

ensemble, la douleur & le malaise sont très considérables; le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine; & la sensibilité est si grande, que j'ai vû des femmes avoir de convulsions, toutes les fois qu'elles faisoient effort pour avaler leur salive, ou quelqu'autre liquide. L'on est même quelquefois plusieurs heures sans pouvoir rien prendre; tout le dessus de la bouche, le fond du palais, un peu la base de la langue sont légerement rouges.

Plusieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le solide, parce que le liquide a besoin de plus d'action de la part des muscles pour être dirigé. La salive s'avale encore plus péniblement que les autres liquides, parce qu'elle est un peu visqueuse, & coule moins aisément. Cette difficulté à l'avaler, jointe à la quantité qui s'en forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'intérieur des joues, toute la langue, & les levres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir, mais ce n'est pas un mal; le sommeil est peu utile dans les maladies fiévreuses, & j'ai vû souvent que ceux qui avoient,

cru leur gorge presque entiérement guérie le soir, y avoient très-mal après quelques heures de sommeil.

La fiévre, dans cette espece, est quelquefois très-forte, & le frisson dure souvent plusieurs heures; il est suivi d'une chaleur considérable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fiévre le soir, mais quelquefois très-peu, & même point le matin.

Un léger commencement de mal de gorge précede souvent le frisson, mais plus ordinairement il ne se manifeste qu'après, en même temps que la chaleur.

Le col est quelquefois un peu enflé, & plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille, du côté le plus malade; j'ai rarement vû qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation se dissipe peu-à-peu, ou il se forme un abscès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'est jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette espece bien conduite se terminât par la gangrêne, ou par le durcissement; mais j'ai été témoin, que l'un & l'autre arrive,

quand on veut forcer les ſueurs, dans le commencement, par des remedes chauds.

Il eſt auſſi très-rare qu'il ſe faſſe ces tranſports fâcheux ſur le poulmon, comme dans l'eſpece des §. 103 & 104. Il eſt vrai qu'il n'arrive pas fréquemment non plus, que le mal ſe jette au dehors, comme dans la même eſpece.

§. 107. Le traitement de l'eſquinancie eſt, auſſi bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au régime; & dans l'eſpece décrite (§. 103.) il faut faire quatre ou cinq ſaignées dans peu d'heures, & quelquefois on eſt obligé d'y revenir. Quand elle eſt au degré le plus conſidérable, tous les remedes ſont le plus ſouvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner, autant qu'il eſt poſſible, des boiſſons (N°. 2. & 4.) Mais comme ſouvent la quantité qu'ils en peuvent avaler, eſt très-petite, il faut donner des lavements (N°. 5,) de trois en trois heures; & mettre trois fois par jour, pen-

dant une demi-heure, les jambes dans l'eau tiede.

§. 108. Les ventouſes ſcarifiées, appliquées autour du col, après deux ou trois ſaignées, ſont ſouvent extrêmement utiles.

Dans des cas preſque déſeſpérés, quand le col eſt extrêmement gonflé, une ou deux inciſions profondes, faites avec un raſoir ſur cette enflure extérieure, ont ſauvé le malade.

§. 109. Dans l'eſpece décrite (§. 105.) il faut très-ſouvent en venir à la ſaignée, & il ne faut jamais l'omettre quand on trouve le pouls dur & plein. Il eſt très-important de la faire d'abord; c'eſt le ſeul moyen de prévenir l'abſcès, qui ſe forme avec une grande facilité, ſi on la differe ſeulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il eſt rarement néceſſaire d'en faire trois.

Souvent le mal ſeroit aſſez léger pour pouvoir guérir ſans ſaignées, moyennant beaucoup de ménagement; mais ceux qui ne ſont ni maîtres de leurs temps, ni en ſituation d'être ſoignés, doivent, ſans héſiter, faire d'abord une ſaignée, qui emporte ſou-

vent le mal; ſur-tout ſi après l'avoir faite, le malade boit beaucoup de la tiſanne (Nº. 2.)

Il ſuffit, dans cette eſpece, de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour; on prend l'un le matin, & l'autre le ſoir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers ſur le mal, dans l'une & l'autre eſpece. Les meilleurs ſont, 1º. des cataplaſmes émollients (Nº. 9.) ſur tout le col. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles; je ne le blâme pas; mais il eſt certainement moins efficace que tous ceux que j'indique.

2º. Des gargariſmes (Nº. 19.) L'on peut en faire pluſieurs, qui ont à peu près les mêmes propriétés, & la même efficace. Ceux que j'indique, ſont ceux qui m'ont le mieux réuſſi; & ils ſont très-ſimples.

3º. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55. L'on doit réitérer la vapeur cinq ou ſix fois par jour, avoir toujours un cataplaſme, & ſe gargariſer très-ſouvent.

Il y a des perſonnes, ſans parler des enfants, qui ne ſçavent pas ſe gargariſer; la douleur rend même la choſe

difficile. Alors, au lieu de gargarismes, on peut injecter la même liqueur (N°. 19.) avec une petite seringue. L'injection va bien plus avant que le gargarisme, & elle fait souvent cracher une quantité considérable de matieres glaireuses, épaissies au fond de la gorge; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réitérer souvent. L'on peut commodément employer, à cet usage, une de ces petites seringues de sureau, que tous les enfants de village sçavent faire.

§. 110. Quand le mal peut se guérir sans suppuration, la fiévre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer dès le quatrieme jour, quelquefois déja le troisieme, souvent seulement le cinquieme; & dès lors cette diminution augmente à grands pas, & au bout de deux, trois ou quatre jours. c'est-à-dire le sixieme, le septieme, le huitieme, le malade est très-bien. Il y en a cependant quelques-uns qui conservent une très-légere douleur, seulement d'un côté, encore pendant quatre ou cinq jours, mais sans fiévre & sans malaise.

§. 111. Quelquefois la fiévre & ses

accidents diminuent après la ſaignée & les autres remedes, ſans qu'il ſurvienne d'amendement dans la gorge, ni de ſignes de ſuppuration. Dans ces cas il faut inſiſter principalement ſur les gargariſmes & les vapeurs; & ſi l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il faſſe une ſcarification ſur les amygdales malades. Il en ſort une certaine quantité de ſang, & ce remede ſoulage très-promptement, preſque tous ceux qui l'emploient.

§. 112. Si l'inflammation ne ſe reſout pas, mais qu'il ſe forme un abcès, ce qui arrive preſque toujours ſi l'on a négligé les commencements du mal, alors les accidents de la fiévre continuent quoiqu'un peu moins fortement, après le quatrieme jour; la gorge reſte rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conſerve une douleur, mais plus ſourde & accompagnée quelquefois de pulſations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il eſt bon d'être averti; le pouls devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquieme ou le ſixieme jour, quelquefois plûtôt, l'abcès eſt prêt à s'ouvrir, on le connoît par une petite tumeur blanche & molle, quand on ouvre la bouche,

qui paroît ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès se creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en assujettissant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe, de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche est inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur insoutenable. Il faut se gargariser avec le gargarisme déterſif (N°. 19.) L'on est quelquefois surpris de la quantité de pus qui sort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un; j'en ai cependant vû quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'est même pas rare, que le pus ne s'amasse pas précisément dans l'endroit où paroissoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée; de façon que la facilité d'avaler revient presqu'entiérement, la fiévre diminue, le malade dort; l'on se persuade que l'on est guéri, & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand on n'est pas Médecin ou Chi-

rugien, il est aisé de se tromper sur cet état. Voici les signes qui peuvent faire juger qu'il y a un abscès. Une inquiétude, & un malaise général, une douleur dans toute la bouche, quelques frissons de temps en temps, souvent des chaleurs vives & passageres, un pouls assez mol, sans être naturel, un sentiment d'épaisseur & de pesanteur dans la langue, de petits boutons blancs sur les gencives, sur l'intérieur des joues, sur l'intérieur & l'extérieur des levres, un goût & une odeur desagréables.

§. 114. Dans ces cas, il faut tenir souvent dans la bouche du lait ou de l'eau tiede chauds, recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre autour du col des cataplasmes émollients; tous ces secours disposent l'abscès à s'ouvrir. Il faut aussi chercher avec le doigt l'endroit où il est, & alors le Chirurgien peut aisément l'ouvrir. Il m'est arrivé une fois qu'il s'en perça un sous mon doigt; sans que je fisse aucun effort, pour cela. On peut injecter de l'eau tiede par la bouche, ou par les narines un peu fortement; ce qui occasionne quelquefois une espece de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en

ai vû s'ouvrir en riant. Au reſte l'on ne doit point être inquiet de l'évenement. Je ne ſçache point d'exemple, qu'on ſoit mort d'une eſquinancie de cette eſpece, dès que la ſuppuration eſt formée, ni peut-être même, dès qu'elle a commencé à ſe former.

§. 15. Les glaires, dont la gorge eſt remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui, en irritant, produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelqu'autre corps, au fond de la gorge, font que quelques malades ſe plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être ſur ſes gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embarras d'eſtomac, & exige un émétique. Ce ſeroit une grande faute ſouvent que d'en donner un; il peut, quand l'inflammation eſt forte, la rendre mortelle, ou l'on eſt obligé de faire une ſaignée pendant qu'il agit, pour diminuer ſa violence: cette imprudence, & ſes mauvais effets, laiſſent ſouvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de langueur pendant long-temps. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fiévre dans leſquels on peut faire vomir; mais c'eſt quand il n'y a point

d'inflammation, ou quand on l'a dissipée, & qu'il reste des matieres putrides dans les premieres voies. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit souvent, dans ce pays, une maladie différente des maux de gorge dont je viens de parler, mais qui, comme eux, fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & assez généralement les *ourles*. C'est un engorgement des glandes qui servent à fournir la salive, & sur-tout des deux grosses qui sont entre l'oreille & la machoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui sont dessous la machoire, qu'on appelle *maxillaires*; elles se gonflent considérablement, & empêchent non seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche; parce que les mouvements sont très-douloureux. Les enfants y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fiévre, il ne faut point de remedes; il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, d'appliquer dessus quelque cataplasme, de diminuer beaucoup la quantité de ses aliments, de se priver de viande & de vin, & de faire

un uſage abondant de quelque liqueur chaude, qui delaye les humeurs & rétabliſſe la tranſpiration. Je me guéris de ce mal, l'année 1754 en ne buvant, pendant quatre jours, que du thé de méliſſe, auquel je joignis un quart de lait, & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri ſouvent de légers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici, au printems de 1761, une quantité étonnante de maux de gorge de deux eſpeces. Les uns étoient des maux de gorge ordinaires; tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquents parmi les adultes, & ont très-bien guéri par la méthode que j'ai propoſée. Les autres, dont je dirai quelque choſe ici, parce que je ſçais qu'ils ont regné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient auſſi les adultes; mais ſur-tout les enfants depuis l'âge d'un an, même au deſſous, juſqu'à celui de douze ou treize.

Les premiers ſymptômes étoient, comme dans les maux ordinaires, le friſſon, la chaleur, l'abattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les diſtinguoit des eſquinancies in-

flammatoires ce sont les symptômes suivants.

1. Souvent les malades avoient de la toux, & un peu d'oppression.

2. Le pouls étoit plus vîte, mais moins dur & moins fort, qu'il ne l'est ordinairement dans les maux de gorge.

3. Ils avoient une chaleur âcre, seche, & une grande inquiétude.

4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très-séche.

5. Quoiqu'ils eussent de la peine à avaler, cependant ce n'est pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire suffisamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amygdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu considérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & sur-tout les premieres, étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur, dont ils se plaignoient le plus, étoit cette douleur extérieure.

7. Quand le mal étoit grave, tout le col gonfloit, & quelquefois même les vaisseaux qui rapportent le sang du cerveau étant gênés, les malades

avoient de l'assoupissement & du délire.

8. Les rédoublements de la fiévre étoient assez irréguliers.

9. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La saignée & les autres remedes ne les soulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à suppuration comme les autres especes, mais quelquefois les amydales s'ulcéroient.

12. Presque tous les enfants, & un très-grand nombre d'adultes poussoient ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivants, jusques au sixieme, une ébullition, qui, chez quelques uns, ressembloit assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive, & sans aucune élévation. Elle commençoit au visage, ensuite aux bras, & elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu-à-peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en poussant. D'autres, en très-petit nombre, (je n'en ai vû que cinq), éprouvoient tous des accidents plus graves

avant l'éruption, & pouſſoient le vrai pourpre, ou miliaire blanc.

13. Quand ces ébullitions avoient paru, ils ſe trouvoient ordinairement mieux. La derniere duroit quatre, cinq, ou ſix jours, & ſe terminoit ſouvent par des ſueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'eſt le cas de pluſieurs adultes, n'ont pû ſe guérir que par des ſueurs abondantes ſur la fin; car au commencement elles étoient inutiles, & même nuiſibles.

14. J'ai vû quelques perſonnes, chez leſquelles le mal de gorge s'eſt diſſipé entiérement ſans éruptions & ſans ſueurs; mais qui reſtoient dans une inquiétude & dans une angoiſſe très-fortes, avec un pouls vîte & petit. Je leur ordonnois une boiſſon ſudorifique, & alors l'éruption, ou les ſueurs venant, elles ſe trouvoient bien.

15. Soit que les malades aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la premiere peau ou épiderme, par grandes écailles, dans tout le corps; tant ce venin, qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'âcreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un changement ſingulier dans la voix, différent de celui de maux de gorge

ordinaires ; l'intérieur des narines étoit extrêmement ſec.

17. L'on a eu plus de peine à ſe remettre qu'après les maux de gorge ordinaires ; & ſi l'on ſe négligeoit dans la convaleſcence, ſur-tout ſi l'on s'expoſoit trop tôt au froid, il ſurvenoit une rechûte, ou différents accidents, tels que de l'oppreſſion, un gonflement de ventre, différentes enflûres, de la langueur, du dégoût, des écoulements derriere les oreilles, de la toux, de l'enrouûre.

18. J'ai été appellé pour des enfants, & même quelques jeunes gens, qui au bout de quelques ſemaines, étoient tombés dans une enflûre générale de tout le corps, avec une forte oppreſſion, & une diminution conſidérable dans les urines, qui étoient rouges & troubles; ils étoient auſſi dans un état ſingulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des véſicatoires, & la poudre N°. 25. Ce remede commençoit par les faire vomir ; il ſurvenoit enſuite des urines, & ſurtout des ſueurs abondantes, qui les guériſſoient, Deux ſeuls, d'un mauvais tempérament & un peu rachitiques ou noués, après avoir été ré-

tablis

tablis pendant quelques jours, sont retombés & ont péri.

§. 118. Chez les adultes j'ai employé la saignée & les rafraîchissants, tant qu'il paroissoit de l'inflammation; ensuite il falloit évacuer les premieres voies, & après cela faire suer doucement. Les mêmes poudres N°. 25. ont souvent produit, avec grand succès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas, j'ai employé l'ipécacuanha N°. 35.

Dans quelques sujets, il n'y avoit pas de symptômes inflammatoires, & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premieres voies; quelques malades même rendoient des vers: alors je n'ai point fait de saignées, mais le remede vomitif produisoit, dans le commencement, un excellent effet, & tous les symptômes diminuoient sensiblement; la sueur survenoient naturellement, & le malade guérissoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits dans lesquels il n'y avoit aucun caractere d'inflammation, & où il ne falloit point de saignées; celles qu'on faisoit réussissoient mal.

Je n'ai point fait saigner d'enfants. Les vesicatoires, après l'évacuation des premieres voies, & beaucoup de délayants étoient leurs remedes. Une simple infusion de sureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bû abondamment.

§. 120. Je sçais qu'il est mort dans quelques villages, un grand nombre de malades, avec une enflûre de col prodigieuse. Il en est aussi mort quelques-uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des sudorifiques chauds, & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrieme jour, avec des suffocations violentes, & perdant beaucoup de sang par le nez. Du grand nombre que j'ai vû, il n'en est mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout à coup: ce fut alors qu'on m'appella; mais il s'étoit fait un dépôt sur la poitrine, & rien ne pût la sauver. L'autre étoit un garçon robuste, de dix-sept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord assez violemment. Elle se calma cependant, & la fiévre étant presque entiérement finie, les sueurs, qui commençoient à venir, l'auroient gué-

ti ; mais il ne voulut jamais les ſoutenir, & ſe mettoit à chaque inſtant nud. Il ſe fit tout à coup un dépôt ſur le poulmon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vû mourir avec une peau auſſi ſéche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaiſe façon de ſe conduire paroît avoir été la cauſe de ſa mort. C'eſt un exemple.

§. 121. Je me ſuis étendu ſur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle ſe répandit dans d'autres endroits où il ſeroit utile qu'on fût prevenu de ſes caracteres, & du traitement qui a autant de rapport avec celui des fiévres putrides, dont je parlerai plus bas qu'avec celui des maladies inflammatoires, dont j'ai parlé ; puiſque, chez quelques perſonnes, le mal de gorge a été évidemment un ſymptôme de fiévre putride, plutôt que la maladie principale (*a*).

(*a*) Je réſerve d'autres détails intéreſſants ſur cette maladie, pour la ſeconde édition de mon traité des fiévres & l'Editeur de Paris a très-bien remarqué qu'elle a beaucoup de rapport avec *le mal de gorge gangréneux*, qui a été épidémique, depuis vingt ans, dans pluſieurs endroits de l'Europe ; on peut auſſi l'enviſager comme une fievre ſcarlatine d'un mauvais caractere.

§. 122. Les maux de gorge ſont ; pour bien des perſonnes, une maladie habituelle qui revient toutes les années, & même ſouvent dans une année, on les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués pour prévenir les pleuréſies habituelles, §. 100.

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. IL regne pluſieurs préjugés ſur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conſéquences fâcheuſes. Le premier, c'eſt qu'un rhume n'eſt jamais dangereux ; erreur qui coûte tous les jours la vie à pluſieurs perſonnes. Je m'en ſuis déja plaint il y a pluſieurs années, & j'ai vû dès-lors, une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop juſtifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'eſt que rhume ; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la*

peste, répondit un très habile Médecin, qui avoit beaucoup vû, à un de ses amis qui lui disoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un second préjugé, c'est que les rhumes n'exigent point de remedes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le dernier article peut être vrai, vû la mauvaise façon dont on les traite; mais le principe est faux. Les rhumes ont leurs remedes tout comme les autres maux, & se guérissent avec plus ou moins de facilité, suivant qu'ils sont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troisieme erreur, c'est que, non seulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même salutaires. Il vaut mieux, sans doute, avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuse; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raisonnablement dire, c'est que quand une transpiration arrêtée devient cause de maladie, il est heureux qu'elle produise un rhume, plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive souvent; mais il seroit à préférer, que ni la cause, ni l'effet, n'eussent existé. Un rhume prouve toujours un dérange-

ment dans les fonctions de notre corps, une cause de maladie ; il est une maladie réelle, qui, quand elle est violente, porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent considérablement la poitrine, & la santé en est tôt ou tard altérée. Les personnes souvent enrhumées ne sont jamais robustes, elles tombent souvent dans des maux de langueur, & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se dérange, & le poulmon s'engorge, ce qui est toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés en examinant la nature des rhumes, qui ne sont autre chose que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres, mais dans un dégré fort léger.

Un rhume est véritablement, presque toujours, une maladie inflammatoire, une légere inflammation du poulmon, ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui se trouvent dans les os de la joue, & du front ; cavités qui toutes communiquent avec le nez, de façon que quand l'inflammation a attaqué une

partie de cette membrane, elle ſe communique aiſément aux autres.

§. 126. Il eſt preſque inutile de décrire les ſymptômes du rhume ; il ſuffira de faire remarquer 1°. que la principale cauſe des rhumes, eſt la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé ; c'eſt-à-dire, la tranſpiration arrêtée, & un ſang un peu enflammé. 2°. Que quand ces maladies regnent, il y a en même temps beaucoup de rhumes. 3°. Que les ſymptômes, qui annoncent un rhume violent, reſſemblent beaucoup à ceux qui précedent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes ſans friſſon & ſans fiévre ; quelquefois même elle dure pluſieurs jours. L'on touſſe, la toux reſte ſéche pendant quelque temps, enſuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppreſſion, & c'eſt alors qu'on peut dire que le rhume eſt mûr. L'on a ſouvent de légers points, mais paſſagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines ſont le ſiege du mal ; ce qu'on appelle fort mal à propos rhume de cerveau, on a ſouvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membranne qui tapiſſe les cavités de

l'os du front, ou *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche, dans les commencements, qu'une eau fort claire & fort âcre; ensuite, à mesure que l'inflammation diminue, elle s'épaissit & l'on mouche une matiere semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours; ceux de poitrine sont plus longs, il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long temps, ils nuisent; 1°. parce que la toux violente dérange toute la machine, & sur-tout qu'elle porte le sang à la tête. 2°. En privant du sommeil, qui est presque toujours diminué par un rhume. 3°. En ôtant l'appétit, & en troublant la digestion, ce qui affoiblit nécessairement. 4°. En affoiblissant le poulmon même par les secousses continuelles qu'il reçoit; de façon que, peu à peu, toute les humeurs s'y jettant, comme sur la partie la plus foible, il reste une toux continuelle; il est toujours surchargé d'humeurs, qui, s'y épaississant, gênent la respiration, oppressent & donnent

une fiévre lente ; le corps ne se nourrit pas, le malade tombe dans la foiblesse, le dépérissement, l'insomnie, l'angoisse, & meurt souvent assez promptement. 5°. La fiévre, qui accompagne presque toujours les gros rhumes, use le corps.

§. 128. Puisque le rhume est une maladie de la même espece que les esquinancies, les péripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même espece. Si le rhume est fort, il faut faire une saignée au bras, ce qui l'abrége beaucoup; & elle est nécessaire toutes les fois que le malade est sanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N°. 1. 2. 4. Il est utile de prendre tous les soirs des bains de pied en se couchant; & malgré l'ancien préjugé qui les faisoit regarder comme très-dangereux dans cette maladie, ils font un très-grand bien aux malades en diminuant la fiévre, le mal de tête & la toux; les lavements sont aussi très-utiles si le malade est constipé, ou urine moins qu'à l'ordinaire. En un mot, si l'*on met le malade au régime*, on le guérit très-promptement.

§. 129. Mais souvent le mal est si léger, qu'on ne croit pas devoir faire un traitement, &, sans remedes, on guérit aisément, en se privant, pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillons, de vin, de tout ce qui est âcre, gras ou pesant; en vivant de pain, de légumes, de fruits, & d'eau; & sur-tout en soupant peu ou point, & en buvant si l'on est altéré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de sureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tiedes, & la poudre N°. 20. contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fiévre, de chaleur, ni d'inflammation, que le malade a été à la diete pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé, si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de styrax, ou une prise de thériaque, avec un peu de sureau, en sortant d'un bain de pied tiede; alors ces remedes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guérissent souvent dans une nuit; mais j'en ai vû de mauvais effets, quand on les

donnoit trop tôt ; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu soupé, & que le soupé soit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remedes vantés pour les rhumes, des tisanes de pommes, de régliśses, de figues, de raisins secs, de bourrache, de liere terrestre, de veronique, d'hysope, d'orties, &c. Je ne veux rien lui ôter de leur prix ; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureusement, ceux qui en ont vû réussir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes, & c'est-là une erreur dangereuse, parce que ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider ; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des différens remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je sçais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de sureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinai-

rement un ſoulagement très-prompt. Ils font auſſi du bien dans les rhumes de poitrine. (*voyez* §. 55.)

L'on étoit fort dans l'uſage, il n'y a pas long-temps, d'employer le blanc de baleine; mais c'eſt une huile très-indigeſte, & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes; d'ailleurs, le blanc de baleine eſt preſque toujours rance; ainſi il vaut mieux le bannir, j'en ai vû ſouvent de mauvais effets, rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des aliments, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur ſanté. Ils ne font plus de digeſtion, la toux devient ſtomacale, ſans ceſſer d'être pectorale, & ils courent riſque de tomber dans l'état décrit §. 127. N°. 4.

Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatiſés, font les plus grands maux dans les commencements, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; ſi l'on en a vû quelques bons effets, ce n'eſt que ſur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foibleſſe des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relâchants, prendre tous les

jours quelques prises de la poudre N°. 14. avec un peu de vin, & si les humeurs paroissoient se jetter trop sur le poulmon, appliquer des vésicatoires aux gras des jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu, que souvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finissoit. Il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer, & cela n'est point étonnant; elles occasionnent une très-légere inflammation de poitrine, qui est un rhume.

Il ne faut pas, dans cette maladie, s'exposer sans nécessité à un grand froid; mais il faut également se préserver de trop de chaleur; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guérissent point; & comment y guérir? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument, comme les liqueurs, en produisant une légere inflammation de poitrine.

§. 135. Les personnes sujettes aux fréquents rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, croient devoir se tenir fort au chaud, c'est une erreur qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition aux rhumes vient de deux cau-

ses ; ou de ce que la transpiration se dérange aisément, ou, quelquefois, de la foiblesse de l'estomac, ou de celle du poulmon, qui demandent des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la transpiration se dérange aisément, plus ils se tiennent au chaud, plus ils se font suer, & plus le mal augmente. Cet air, continuellement tiede, affoiblit tout le corps, & surtout le poulmon ; les humeurs y trouvant moins de résistance, s'y jettent toujours plus : la peau, sans cesse baignée par une petite sueur, se relâche, s'amollit, devient incapable de faire ses fonctions la plus petite cause arrête alors toute transpiration, & il naît une foule de maux de langueurs.

Ces malades redoublent leurs précautions pour se préserver de l'air froid, & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus foible ; & cela d'autant plus sûrement que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire, qui augmente tous leurs maux, auxquels les boissons chaudes, dont ils font usage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir ; c'est de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres

chaudes, de diminuer peu à peu leurs vêtements, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne ſoit froid, les boiſſons même à la glace leur ſont ſalutaires; de prendre beaucoup d'exercice, & enfin ſi le mal eſt invétéré, de faire uſage pendant longtemps de la poudre N°. 14. & des bains froids. Cette méthode réuſſit auſſi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foibleſſe d'eſtomac, ou du poulmon; &, au bout d'un certain temps, ces trois cauſes ſe réuniſſent toujours.

Quelques perſonnes, qui étoient ſujettes, depuis pluſieurs années, à être enrhumées tout l'hyver, & qui pendant cette ſaiſon ne ſortoient point, & buvoient toujours tiede, ont profité l'hyver dernier (de 1761. & 62.) des conſeils que je donne ici; elles ſe ſont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là ont évité entiérement les rhumes & ſe ſont très bien portées.

§. 136. L'on eſt plus en uſage, il eſt vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir ſouvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'uſage; mais il n'y a rien d'auſſi

efficace que le jus de régliſſe, & ; moyennant qu'on le prenne à doſe ſuffiſante, il procure un vrai ſoulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en reſſentis les bons effets, d'une façon marquée.

CHAPITRE VIII.

Des Maux de Dents.

§. 137. LEs maux de dents, qui ſont quelquefois ſi longs & ſi violents, qu'ils occaſionnent des inſomnies opiniâtres, beaucoup de fiévre, des rêveries, des inflammations, des abſcès, des ulceres, des caries, des convulſions, des ſyncopes, dependent de trois cauſes principales.

1°. De la carie des dents.

2°. De l'inflammation du nerf des dents, ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraîne celle de la gencive.

3°. D'une humeur catarrhale, froide, qui ſe jette ſur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie ayant mis le nerf à nud, l'air,

les aliments, les boissons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement, comme l'exercice, la chaleur, les aliments, peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gâtée, il n'y a point de remede que de l'arracher, sans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive se perd, les autres dents, & souvent même la machoire se carient; d'ailleurs elle empêche l'usage des dents voisines, qui se couvrent de tartre & périssent.

Quand le mal est moins considérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès, en brûlant la dent avec un fer chaud ou en la plombant si elle en est susceptible. L'on se sert très-souvent de différentes liqueurs & même d'eau forte & d'esprit de vitriol; mais ces remedes sont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations que je viens d'indiquer, on peut employer l'essence de girofles, dans laquelle on trempe du coton, qu'on applique sur la carie, ce qui soulage souvent pour assez long-

temps. L'on emploie aussi une teinture d'opium appliquée de la même façon, & l'on peut mêler ces deux remedes ensemble à doses égales. J'ai réussi plusieurs fois, avec la liqueur minérale anodyne d'HOFFMAN; elle paroît, pendant quelques instants augmenter la douleur, mais le soulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelquefois. Un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, soulage souvent les douleurs qui viennent de carie; & plusieurs personnes, dans ce cas, se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel; ce remede ne peut point nuire, il est même utile pour les gencives. D'autres se soulagent en frottant tout le visage avec du miel.

§. 139. La seconde cause, c'est l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent; on la connoît par le tempérament, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui sont jeunes, sanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les aliments & les boissons, ou par les veilles, ou par d'autres excès; ceux qui étoient accoutumés à quelques hémorrhagies, ou naturelles ou artificielles, & qui

ne les ont plus, y sont très-exposés.

La douleur vient ordinairement promptement, & souvent après quelque cause d'échauffement. Le pouls est fort & plein, le visage assez rouge, la bouche extrêmement chaude, l'on a souvent beaucoup de fiévre, & un violent mal de tête, la gencive s'enflamme, se gonfle, & quelquefois il s'y forme un abscès; d'autrefois il arrive que l'humeur se jette à l'extérieur, la joue enfle & la douleur diminue. Quand la joue enfle, mais sans que la douleur diminue, c'est alors une augmentation, & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette espece, il faut employer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la saignée, qui, ordinairement, soulage sur-le-champ si on la fait d'assez bonne heure. Après la saignée on se gargarise avec l'eau d'orge, l'eau & le lait; on applique sur la joue des cataplasmes émollients. S'il survient un abscès on le fait mûrir en tenant, presque continuellement dans la bouche, du lait chaud, ou des figues cuites dans du lait; & dès qu'il paroît mûr, on le fait ouvrir ce qui est aisé & point

douloureux. Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cause, n'est pas si violent, mais il dure fort long temps & revient dès qu'on s'est échauffé, dès qu'on est au lit, dès qu'on prend quelque mets échauffant, quelque liqueur, du vin, du caffé. Il faut dans ce cas, faire une saignée, sans laquelle les autres remedes sont inutiles, & prendre quelques soirs de suite des bains de pied tiedes, & une prise de poudre N°. 20. La privation totale de vin & celle de viande, sur-tout le soir, ont guéri plusieurs personnes qui avoient de maux de dents très opiniâtres.

Tous les remedes chauds, dans cette espece, sont pernicieux ; & souvent l'opium, la thériaque, les pilules de styrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catarrhale froide, qui se jette sur les mêmes parties, il est ordinairement, quoiqu'aussi douloureux, accompagné de symptômes moins violents. Le pouls n'est ni fort, ni plein, ni fréquent ; la bouche est moins chaude, l'on enfle moins. Dans ces cas, il faut purger avec la poudre N°. 21,

ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très-invéterés. Ensuite on peut faire usage de la tisane des bois No. 22. Elle a guéri des maux de dents qui avoient résisté à d'autres cures pendant plusieurs années ; mais elle seroit pernicieuse dans l'autre espece. Les vessicatoires à la nuque, derriere les oreilles ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait souvent un très-bon effet, en détournant l'humeur, & en rétablissant la transpiration. Enfin l'on peut employer, avec le plus grand succès dans cette espece, sur tout après la purgation, les pilules de styrax, l'opium, la thériaque. Les remedes âcres, comme le tabac ficelé, la racine de pyrethre, en faisant saliver, évacuent une partie de l'humeur qui cause la maladie, & diminuent la douleur. La fumée du tabac guérit aussi quelquefois dans cette espece, soit en faisant cracher, soit parce qu'elle a quelque chose d'anodyn, qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Comme cette cause est souvent l'effet d'une foiblesse d'estomac, il arrive tous les jours qu'on voit des personnes dont le mal augmente à mesure qu'elles prennent des rafraîchis-

ſants. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la doſe du remede, & les douleurs croiſſent à proportion. Il faut néceſſairement quitter cette méthode, & employer les remedes ſtomachiques, & propres à rétablir la tranſpiration. La poudre N°. 14. a produit ſouvent d'excellents effets, quand je l'ai ordonnée dans ces cas, & elle ne manque jamais d'emporter très-promptement les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques perſonnes en leur conſeillant l'uſage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois cauſes principales que j'ai indiquées, & qui ſont les plus fréquents, il y en a de très-longs & de très-cruels qui ſont occaſionnés par une âcreté générale de la maſſe du ſang, & qui ne ſe guériſſent que par les remedes propres à corriger cette âcreté. Quand elle eſt de nature ſcorbutique, le raifort ſauvage (la poivrée), le creſſon d'eau, le beccabunga (la fava), l'oſeille, l'alléluya, la detruiſent. Si elle eſt d'une nature différente, elle demande d'autres re-

medes. Mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal est long, il donne le temps d'aller consulter.

La goutte & le rhumatisme se jettent quelquefois sur les dents, & occasionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 144. L'on comprend, par ce qu'on vient de dire, ce que c'est que cette bisarrerie imaginaire, qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un remede qui a soulagé l'un ne soulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remedes sont toujours ordonnés sans connoissance de cause; qu'on ne fait point attention à la nature du mal, qu'on traite une douleur de carie, comme une douleur d'inflammation, celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette derniere, comme une douleur causée par l'âcreté scorbutique; ainsi il n'est point étonnant que l'on échoue. Les Médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours assez d'attention à la nature du mal; & lorsqu'ils la connoissent, ils se bornent trop à des remedes foibles & in-

capables de produire l'effet nécessaire. Si le mal est de nature inflammatoire, rien ne peut guérir que la saignée.

Il en est des maux de dents comme de tous les autres ; ils dépendent de plusieurs causes différentes, & si l'on ne combat par ces causes, par les remedes qui leur conviennent, bien loin de guérir, l'on augmente le mal.

J'ai guéri de violents maux de dents, de la machoire inférieure, en appliquant un emplâtre composé de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie, & de mastic, à l'angle de cette machoire, dans l'endroit où l'on sent battre l'artere. J'ai aussi soulagé des maux de tête extrêmement violents, en appliquant le même emplâtre sur l'artere des tempes.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

De l'Apoplexie.

§. 145. TOUT le monde connoît l'apoplexie, qui est une perte subite de tous les sens, & de tous les mouvements volontaires, pendant laquelle le pouls se conserve, & la respiration est gênée. Je m'étendrai peu sur cette maladie qui n'est pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à Monsieur de HALLER, qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en distingue ordinairement deux especes, l'apoplexie sanguine, & l'apoplexie séreuse. Elles dépendent, l'une & l'autre, de ce que les vaisseaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'est que la premiere a lieu chez les personnes qui sont fortes, robustes, qui ont un vrai sang pesant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup, c'est alors

une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les personnes moins robustes, dont le sang est plus aqueux, plutôt visqueux que dense ou épais, dont les vaisseaux sont lâches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la premiere est à son plus haut degré, c'est ce qu'on appelle coup de sang, ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute, & qui n'est pas susceptible de remedes. Quand le mal est moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le visage rouge, & enflé, le col gonflé, la respiration gênée & bruyante, ne sentant rien, n'ayant d'autre mouvement, que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut sur-le-champ :

1°. Découvrir entiérement la tête du malade, lui couvrir très-peu le reste du corps, lui procurer un air très-frais, & lui desserrer entiérement le col.

2°. Le mettre, autant qu'il est possible, la tête haute & les pieds pendants.

3°. Lui faire une saignée au bras de douze à seize onces, par une très-grosse ouverture; la force avec laquelle le sang jaillit doit décider le Chirurgien à en tirer quelques onces de plus ou de

moins. On la réitérera jusques à trois & quatre fois, dans l'espace de trois ou quatre heures, si les circonstances le demandent, ou au bras ou au pied.

4°. Donner un lavement avec la décoction des premieres herbes émollientes qui se présenteront, quatre cuillerées d'huile, & une cuillerée de sel. On le réiterera de trois en trois heures.

5°. S'il est possible on lui fera avaler beaucoup d'eau, sur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nitre.

6°. Dès que la violence du pouls a diminué, que la respiration est moins embarrassée, & le visage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N°. 23; ou, si l'on ne pouvoit pas l'avoir à temps, trois quarts d'once, ou une once de crême de tartre, & beaucoup de petit-lait; remede qui m'a très-bien réussi dans un cas où je n'avois rien autre.

7°. Eviter toute liqueur spiritueuse, vin, eaux distillées, soit en boisson, en application, ou même en senteur. L'habile traducteur Anglois de cet ouvrage a vû un homme qui mourut apo-

plectique, pour avoir transvasé une quantité considérable d'esprit-de-vin.

8°. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible; en un mot on doit éviter tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'expérience, & absolument nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité, & avec trop de force, au cerveau, qui, étant comprimé, empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvements, il faut donc débarrasser le cerveau en diminuant la force du sang; mais les liqueurs, les vins, les esprits, les sels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là-même, elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie; au lieu que tout ce qui calme la circulation, contribue à rappeller plutôt le sentiment & le mouvement volontaire.

9°. On doit lier fortement les cuisses sous le jarret; par là on empêche le sang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroît peu-à-peu, & à mesure qu'il prend des remedes, passer dans un état moins violent, l'on peut espérer. Si après les premieres évacuations générales son état empire, il est tout à fait mal.

§. 148. Quand il se guérit, l'usage des sens revient; mais il reste souvent un peu de délire pendant quelque temps, & presque toujours une paralysie sur la langue; un bras, une jambe, & les muscles du même côté du visage. Cette paralysie se guérit quelquefois peu-à-peu, par des purgations rafraîchissantes de temps en temps, & une diete très-peu nourrissante. Tous les remedes chauds sont extrêmement nuisibles, & peuvent occasionner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel, & l'a été plus d'une fois: l'on doit absolument l'éviter; il ne faut pas même aider, par de l'eau tiede, les efforts que le malade fait pour vomir; ils ne dépendent point des matieres qui sont dans l'estomac, mais de l'embarras du cerveau; & plus ils sont considérables, plus cet embarras augmente, parce que, pendant qu'ils ont lieu, le sang ne peut pas reve-

nir de la tête, & par-là-même le cerveau en eſt ſurchargé.

§. 149. L'autre eſpece a les mêmes ſymptômes; excepté que le pouls n'eſt ni ſi élevé, ni ſi fort, que le viſage eſt moins rouge, quelquefois même pâle, que la reſpiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomiſſements.

Comme elle attaque des perſonnes moins ſanguines, moins fortes, moins échauffées, la ſaignée n'eſt ſouvent point néceſſaire; il n'eſt au moins preſque jamais néceſſaire de la réitérer, & ſi le pouls eſt peu plein & point dur, elle pourroit être nuiſible.

1°. Il faut au reſte ſituer le malade comme dans l'autre eſpece, quoique cela ſoit un peu moins néceſſaire.

2°. Lui donner un lavement, mais ſans huile, avec le double de ſel, & la groſſeur d'un petit œuf de ſavon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole, ou herbe au pauvre homme, ou quelqu'autre purgatif, comme le ſenné, &c. on le réitere deux fois par jour, & même plus ſouvent; ce remede étant extrêmement utile.

3°. On purge avec la poudre N°. 21.

4°. L'on peut, pour boisson, donner une forte infusion de mélisse.

5°. On purge de nouveau le troisieme jour.

6°. L'on doit appliquer d'abord, au gras des jambes, des vessicatoires.

7°. Si la nature paroît vouloir se dégager par les sueurs, on doit l'aider; & j'ai vu souvent qu'un thé de chardon bénit produisoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut soutenir la sueur, sans bouger s'il est possible, pendant plusieurs jours; il est arrivé alors qu'au bout de neuf jours, le malade étoit délivré de toute paralysie, qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque est plus dangereuse que la précédente, ainsi il est extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espece par une diete sévere, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des aliments; & la précaution la plus essentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'est de renoncer au souper.

Ceux qui ont eu une attaque de la premiere espece doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, âcre, du vin, des liqueurs, du caffé. Ils doivent faire un grand usage des jardinages, des fruits, des acides; manger peu de viande, & point de celles qu'on appelle noires, prendre toutes les semaines deux ou trois prises de la poudre N°. 24, le matin à jeun, dans un verre d'eau; se purger deux ou trois fois par an avec la potion N°. 23; prendre journellement de l'exercice; éviter les chambres trop chaudes & l'ardeur du soleil; se coucher de bonne heure, se lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit; & si l'on remarque qu'il se reforme beaucoup de sang, & qu'il se porte à la tête; il faut sans hésiter faire une saignée, & se mettre, pendant quelques jours à une diete totale, sans aucun aliment solide. Les bains chauds sont pernicieux dans ces cas. Dans l'autre espece, au lieu de se purger avec le remede N°. 23, il faut se purger avec le N°. 21.

§. 151. Les mêmes secours propres à prévenir une rechûte peuvent em-

pêcher une premiere attaque si on les emploie à temps; car quoique l'attaque d'apoplexie soit très-prompte, cependant la maladie s'annonce plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois, même des années à l'avance, par des vertiges, des pesanteurs de tête, de légers ambarras de langue, des paralysies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cause dans l'estomac ou dans le voisinage; un changement, difficile à décrire, dans la physionomie; des douleurs vives & passageres près du cœur; une diminution dans les forces, sans cause sensible, & quelques autres signes qui marquent que les humeurs se portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau sont gênées.

Il y a des personnes qui sont sujettes à des accidents qui dépendent de la même cause que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très-légeres apoplexies dont on soutient plusieurs attaques, & qui ne dérangent que très-peu la santé. Tout à coup le

sang se porte à la tête, le malade est étourdi, il perd toutes ses forces, il a quelquefois des nausées, sans cependant que la connoissance, le sentiment & le mouvement se perdent tout à fait. La tranquillité, une saignée, des lavements, dissipent l'accès. On en previent les retours par le régime ordonné §. 150, & sur-tout par un usage abondant de la poudre N°. 24. A la fin, un de ces accès dégénere en apoplexie mortelle; mais on peut la retarder très-long-temps, par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur-tout la colere.



CHAPITRE X.

Des coups de Soleil.

§. 152. L'ON appelle *coups de Soleil* les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête. C'est la même chose que l'*insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent, même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessechent, le sang s'épaissit, il se forme une véritable inflammation, qui, quelquefois, tue en très-peu de temps. C'est un coup de soleil qui tua *Manassés mari de Judith; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête, & il tomba malade, & il se mit au lit, & il mourut.* Les signes, qui caractérisent un coup de soleil, sont, le séjour dans un endroit où il donnoit fortement,

un violent mal de tête, avec la peau chaude, & extrêmement seche, les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts, ni soutenir la lumiere; quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere; du soulagement par l'application de quelque liqueur fraîche, souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois un grand assoupissement, mais accompagné de reveils violents; une fiévre très-forte; un abattement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération, d'autres-fois point; la peau du visage est souvent brûlée.

§. 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, ou au printems, ou dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien différens dans leurs effets. Au printems, les gens de la campagne, les ouvriers y sont peu sujets; ce sont les gens de la ville, les personnes délicates qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, & qui ont acquis beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonstances elles vont au soleil, comme il a déja une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont méné, les humeurs

ſont déja fort diſpoſées à ſe porter à la tête, que la fraîcheur du terrein, ſur-tout quand il a plû, fait qu'on ne ſe rechauffe pas auſſi aiſément les pieds, il agit ſur la tête comme un véſicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs; ce qui procure de violents maux de tête, accompagnés ſouvent de lancées vives & fréquentes, & de douleurs dans les yeux; mais ce mal eſt rarement dangereux. Les gens de la campagne, les perſonnes de la ville qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hyver, ne craignent point ces ſoleils de printems. Les coups de ſoleil en été ſont bien plus fâcheux; & ils attaquent les ouvriers, ou les voyageurs qui ſont long-temps expoſés à l'ardeur. C'eſt alors que le mal eſt porté à ſon plus haut dégré, & que les malades meurent ſouvent ſur la place. Dans les pays chauds, cette cauſe tue pluſieurs perſonnes dans les rues & fait de grands ravages dans les armées en marche, & dans les ſiéges. L'on en voit de triſtes effets dans les pays tempérés. Après avoir marché tout le jour au ſoleil, un homme tomba en léthargie, &, au bout de quelques heures, mourut avec des ſymptômes de

rage. J'ai vû un couvreur, un jour très-chaud, se plaindre à son camarade, d'un violent mal de tête, qui augmentoit de minute en minute; au moment où il voulut se retirer, il tomba mort & fut précipité. Cette cause produit très-fréquemment, dans les campagnes, des phrénésies très-dangereuses, que le peuple appelle fiévres chaudes. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du soleil est encore plus dangereux, si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin, la tête nue; ayant été reveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots, qui n'avoient point de sens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du soleil se réunissent, ils tuent très promptement; & il n'y a pas d'années qu'on ne trouve morts, dans les chemins, des paysans, qui étant ivres, vont tomber dans quelques coins où ils perissent par une apoplexie solaire & vineuse. Ceux qui réchappent conservent, souvent toute leur vie, des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vû qu'après quelques jours

de violents maux de tête, le mal se jettoit sur les paupieres, qui restoient long-temps rouges & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vû des personnes chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un délire continuel sans fiévre, & sans qu'ils se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goute sereine en a été la suite, & il est fort commun de voir des personnes, chez lesquelles un long séjour au soleil laisse une impression dans l'œil qui leur fait appercevoir différents corps voltigeants en l'air, & qui troublent la vision. J'en ai vû des exemples cet été.

Un homme de quarante-deux ans ayant été exposé, pendant plusieurs heures, à un violent soleil, avec un bonnet très-mince, & passé la nuit suivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très-violent mal de tête, avec une fiévre ardente, des envies de vomir, une insomnie cruelle, des angoisses très-grandes; avec les yeux rouges & brillants. Malgré les secours les mieux indiqués de plusieurs Médecins, il fut phrénétique dès le cinquieme jour, & mourut le neuvieme. Il coula du pus de sa bouche &

de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant ſa mort ; & l'on trouva, dans le cadavre, un petit abſcès ſous le crâne, & tout le cerveau, auſſi bien que les membranes qui l'enveloppent, entiérement corrompus.

§. 155. Chez les enfants fort jeunes, qui ne ſont jamais expoſés ſi long-temps à une ſi violente ardeur, mais ſur leſquels une petite cauſe agit, le mal ſe manifeſte par un aſſoupiſſement profond qui dure pluſieurs jours, par des rêveries continuelles, mêlées de fureur & de frayeur, preſque comme quand ils ont eu quelque violente peur ; par des mouvements convulſifs, par des maux de tête qui redoublent par accès & leur font pouſſer de hauts cris ; par des vomiſſements continuels. J'ai vû des enfants qui, après un coup de ſoleil, ont conſervé long-temps une petite toux.

§. 156. Les vieillards, qui s'expoſent ſouvent imprudemment au ſoleil, ne ſavent pas tout le danger qu'ils courent. On a vû un homme, qui, le jour libre d'une fiévre tierce, ſe tint à deſſein fort long-temps au ſoleil, tomber dans une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même

que le mal n'eſt pas prompt, cependant cette habitude diſpoſe certainement à l'apoplexie & aux maux de tête. Un des plus légers effets du ſoleil ſur la tête, c'eſt de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, une enrouûre, un gonflement des glandes du col, une ſéchereſſe dans les yeux, qui ſe fait quelquefois ſentir longtemps.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu, eſt le même que celui du ſoleil. Un homme s'étant endormi la tête contre le feu, mourut apoplectique dans ce ſommeil.

§. 158. L'action du ſoleil trop fort ne nuit pas ſeulement lorſqu'elle tombe ſur la tête, mais elle nuit auſſi aux autres parties, & ceux qui y reſtent expoſés, en préſervant la tête, eſſuient de douleurs violentes, un ſentiment de chaleur, & une roideur conſidérable dans ces parties qui ont été deſſéchées, comme aux jambes, aux genoux, aux cuiſſes, aux reins, aux bras; quelquefois ils prennent de la fiévre.

§, 159. En examinant un malade d'un coup de ſoleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres cau-

ſes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, ſont ſouvent autant affectés par la fatigue de la route, ou du travail, que par le ſoleil.

§. 160. Il eſt très-important de traiter d'abord les coups de ſoleil : ſi on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aiſés à guérir, deviennent très-fâcheux. On les traite, comme toutes les maladies précédentes, par les saignées & les rafraîchiſſants de toute eſpece, en boiſſons, en bains, en lavements.

1°. Si le mal eſt preſſant, il faut commencer par une très-forte ſaignée, & la réitérer; elle fait quelquefois diſparoître ſur-le-champ tous les accidents; d'autrefois on doit la réitérer. Il fallut ſaigner neuf fois LOUIS XIV, pour le ſauver en 1658, après un coup de ſoleil, qu'il reçût à la chaſſe.

2°. Après la ſaignée, on met les jambes dans l'eau tiede; c'eſt un des remedes qui ſoulagent le plus promptement, & j'ai vû le mal de têts ſe diſſiper & revenir à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal eſt grave, en venir au demi-bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que

tiede, non plus que les bains de pieds; l'eau chaude ſeroit très-nuiſible.

3°. Les lavements, faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produiſent auſſi un très-bon effet.

4°. Il faut boire abondamment du lait d'amande N°. 4; de la limonade faite avec du jus de citron & de l'eau (c'eſt la meilleure boiſſon dans ce cas,) ou de l'eau & du vinaigre, qui ſuplée très-bien à la limonade; &, ce qui eſt encore plus efficace; du petit-lait très-clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boiſſons peuvent être bues fraîches. L'on applique ſur le front; ſur les tempes, ſur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraîche & un peu de vinaigre roſat; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce cas; ceux qu'on vante le plus, ſont les jus de pourpier, de laitue, d'artichaud ſauvage & de verveine. La boiſſon N°. 32. eſt utile, bue à jeun tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas preſque déſeſpérés.

Un homme de vingt ans, ayant été fort long-temps expoſé à un ſoleil brûlant, rêvoit violemment ſans fiévre, &

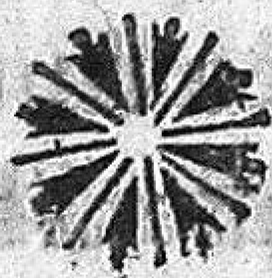
étoit véritablement maniaque. Aprês plusieurs saignées, on le jetta dans un bain froid, qu'on réitéra souvent, & en même temps on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guérirent peu-à-peu.

Un Officier, qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement, qui resista à tous les remedes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas, qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain que, si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil qu'en se donnant du mouvement, & l'usage des chapeaux blancs, ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil médiocre, mais il est inutile contre un très-fort.

La constitution naturelle, ou la constitution changée par l'habitude, mettent une très-grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les autres

corps qui agissent continuellement sur nous, & l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur ; comme l'on parvient à soutenir, sans être incommodé, la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait ; il ne connoît presque jamais ses forces, chez les nations civilisées, parce que l'éducation qu'il y reçoit tend toute à les détruire, & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier, c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher, c'est là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être : nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle, & il n'est pas trop démontré, que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale.



CHAPITRE XI.

Du Rhumatisme.

§. 163. LE rhumatisme est, ou avec fiévre, ou sans fiévre. Le premier est une maladie de la même espece que celles dont j'ai parlé ; une inflammation, qui est annoncée par une fiévre violente, avec frisson, chaleur, pouls dur, mal de tête. L'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-aise général, plusieurs jours avant que la fiévre se déclare. Le second jour, le troisieme, quelquefois même le premier, le malade est saisi, par une douleur violente, dans quelque partie du corps, sur-tout aux articulations, qui en empêche absolument le mouvement, & qui est bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou est souvent la premiere partie attaquée; quelquefois tous deux le sont ensemble. Il arrive souvent que la fiévre diminue quand la douleur est

fixée ; d'autrefois elle persiste plusieurs jours, & redouble tous les soirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se dégage tout à fait, quand l'autre est attaquée; d'autrefois plusieurs, & même, comme je l'ai vû, toutes les articulations sont attaquées en même temps, & alors l'état du malade est affreux, il n'est capable d'aucun mouvement, & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids des couvertures, qu'on est obligé d'appuyer sur des cerceaux ; & le mouvement qu'on imprime au plancher, en marchant dans la chambre, redouble ses douleurs. Les endroits, où elles sont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, sont les reins, les hanches, & la nuque.

§. 164. Le mal se jette aussi souvent sur la peau de la tête, & les douleurs sont excessives. Je l'ai vû atta-

quer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal est extérieur, quelque douloureux qu'il soit, si le malade est bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais si, par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cause cachée, le mal se jette sur quelque partie intérieure, il est extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occasionne un délire phrénétique; en se jettant sur le poulmon, il suffoque; & s'il attaque l'estomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouies, occasionnées par l'inflammation de ces parties, qui, si elle est forte, tue promptement. Je vis, il y a deux ans, un homme robuste, qui, quand on m'appella, avoit déja la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit commencé par un rhumatisme aux bras & à un genou qu'on avoit voulu dissiper en le faisant suer avec des choses chaudes; il avoit effectivement beaucoup sué, mais l'humeur inflammatoire se jetta sur les intestins, l'inflammation dégénera en gangrene après trente-six heures de douleurs les plus aiguës, & il mourut deux heures après que je l'eûs vû.

§. 165.

§. 165. Souvent le mal est moins violent, la fiévre est peu forte, elle cesse entiérement dès que les douleurs commencent; & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reste long-temps fixé sur une articulation, le mouvement en est gêné, pour toute la vie. J'ai vû une personne à qui un rhumatisme à la nuque a laissé un torticolis qu'elle garde depuis vingt-ans; & un pauvre jeune homme, dans un chalet du *Jurat*, qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux; il ne pouvoit être ni debout ni assis, & il n'avoit que peu d'attitudes possibles dans le lit.

§. 167. La cause la plus ordinaire du rhumatisme, c'est la transpiration arrêtée, & un épaississement inflammatoire du sang; c'est cette derniere cause qu'il faut d'abord combattre, parce que tant qu'elle subsiste on travailleroit inutilement à rétablir la transpiration, qui se rétablit d'elle-même quand l'inflammation est guérie; ainsi il faut traiter cette maladie, comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déja parlé.

§. 168. Dès que le mal est déclaré

l'on donne un lavement, N°. 5. & une heure après on fait une saignée de douze onces au bras. L'on se met au régime, & l'on boit abondamment de la tisane N°. 2. & du lait d'amandes N°. 4. Dans les campagnes où les laits d'amandes sont trop coûteux pour le peuple, on peut leur donner du petit-lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel. J'ai vû un rhumatisme très-grave, guéri après deux saignées, sans aucun autre remede, ni aliment, pendant treize jours. Le petit-lait peut aussi servir avec succès pour les lavements.

§. 169. Si le mal ne diminue pas considérablement après la premiere saignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques jours après une cinquieme. Mais ordinairement la dureté du pouls diminue après la seconde, & lors même que les douleurs continuent également fortes, le malade est cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois si chaque lavement n'évacue que peu, & si le malade souffre de grands maux de tête. Dans les cas excessivement dou-

loureux, le malade ne peut pas se mettre dans l'attitude nécessaire pour les recevoir; alors il faut rendre les boissons aussi relâchantes qu'il est possible, & lui donner soir & matin une prise de crême de tartre N°. 24. Ce remede, joint au petit-lait, & pris pendant long-temps, a guéri deux personnes, à qui je l'avois conseillé, de douleurs de rhumatisme, qui, depuis plusieurs années, revenoient très-fréquemment avec un peu de fiévre.

Les pommes & les pruneaux cuits, les fruits d'été bien mûrs, sont les meilleurs aliments.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un essuie-main sous leur dos, & un autre sous leurs cuisses, qui servent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, un troisieme essuie-main, pendant d'une corde, qui traverse le haut du lit, leur est extrêmement utile pour s'aider eux-mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fiévre, & que le pouls n'a plus de dureté, je purge avec succès avec la potion N°. 23; & si elle procure au malade cinq ou six selles, il se trouve ordinairement très-soulagé; on la réi-

tére avec ſuccès le ſur-lendemain, & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs ſont exceſſives, elles ne ſouffrent aucune application, mais on peut employer les bains de vapeur, qui, moyennant qu'on les faſſe ſouvent & long-temps, ſoulagent très-efficacement.

Ces bains de vapeurs conſiſtent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante ſur les parties malades, ce qui eſt toujours aſſez aiſé, au moyen de pluſieurs artifices très-ſimples; dont les circonſtances déterminent le choix.

Quand il eſt poſſible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N°. 9. Un demi bain, ou un bain entier tiede, dans lequel le malade reſte une heure, après les ſaignées ſuffiſantes & pluſieurs lavements, ſoulage infiniment. J'ai vû un malade y entrer avec les douleurs les plus aiguës des reins, des hanches & d'un genou; il ſouffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant; mais une heure après être entré au lit, il ſua pendant trente-ſix heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Le bain ne doit jamais précéder les ſaignées, ou au moins quelqu'autre

évacuation ; il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remedes pour faire dormir ; mais fort mal à propos ; puiſqu'ils augmentent très-réellement la cauſe du mal, & détruiſent l'effet des autres remedes ; ſouvent même, bien loin de calmer les douleurs, ils les augmentent. Ils conviennent ſi peu, que le ſommeil même, qui vient naturellement, dans les commencements de cette maladie, eſt à charge aux malades. Ils ont, au moment où ils s'endorment, de violents reſſautements qui les reveillent douloureuſement ; ou, s'ils dorment quelques moments, les douleurs ſont plus fortes au reveil.

§. 173. Le rhumatiſme ſe termine, ou par les ſelles, ou par des urines troubles, épaiſſes & qui dépoſent abondamment un ſédiment jaunâtre, ou par des ſueurs ; & il eſt rare que cette derniere évacuation n'ait pas lieu ſur la fin de la maladie. On l'aide en buvant du ſureau. Mais dans les commencements, les ſueurs ſont pernicieuſes.

§. 174. Il arrive auſſi, mais plus rarement, que les rhumatiſmes ſe ter-

minent par le dépôt d'une matiere âcre ſur les jambes où elle ſe forme d'abord des veſſies, qui s'ouvrent & dégénerent en ulceres, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; ſi on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils ſe ſechent naturellement, par une diete très-ſobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autre fois il ſe forme un abcès dans la partie malade ou dans le voiſinage. J'ai vû un vigneron chez qui après de violents maux de reins, il ſe forma un abcès au haut de la cuiſſe, qu'il négligea long-temps; quand je le vis il étoit monſtrueux. Je le fis ouvrir, il en ſortit tout à la fois plus de deux pots de pus; mais le malade, épuiſé, mourut au bout de quelque temps.

Une autre criſe du rhumatiſme, c'eſt une eſpece de galle qui ſurvient dans le voiſinage des parties ſouffrantes. Dès que l'éruption eſt faite, les douleurs ſe diſſipent; mais les boutons durent quelquefois pluſieurs ſemaines.

§. 176. Je n'ai jamais vû que les douleurs duraſſent, avec quelque violence, plus de quatorze jours, dans cette eſpece de rhumatiſme; mais il reſte dans les parties, de la foibleſſe,

de l'engourdissement, de l'enflure; & il faut plusieurs semaines, quelquefois des mois, sur-tout si la maladie a attaqué en automne, avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vû qui, après un rhumatisme très-douloureux, conservoient un sentiment de lassitude très-incommode, qui ne cessa qu'après une éruption abondante sur toute la peau, de petites vessies pleines d'eau, dont plusieurs s'ouvrirent; quelques-unes se sécherent sans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces, dans les parties affoiblies, par des frictions, qu'on fait soir & matin, avec un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés à l'article de la convalescence.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués en parlant des pleurésies & des esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fiévre, attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont dans les humeurs, plus d'âcreté que d'épaississement. La

ſaignée eſt moins néceſſaire pour eux ; quoique la fiévre ſoit très-forte ; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils ſont évacués, des veſſicatoires, qui ſoulagent ſouvent dès qu'ils commencent à agir ; mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie eſt accompagnée d'un pouls dur. La poudre N°. 25. réuſſit auſſi très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre eſpece de rhumatiſme qu'on appelle chronique. Il a quelques caractères qui le diſtinguent. 1°. Il eſt ordinairement ſans fiévre. 2°. Il dure très long-temps. 3°. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4°. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'eſt ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enflée; quelquefois, cependant, l'un ou l'autre de ces accidents a lieu. 5°. Le premier rhumatiſme attaque des perſonnes fortes, robuſtes, vigoureuſes ; cette eſpece attaque plutôt les perſonnes d'un certain âge, ou les perſonnes languiſſantes.

§. 180. La douleur du rhumatiſme chronique abandonnée à elle-même, ou mal conduite, dure quelquefois plu-

ſieurs mois, & même des années. Elle eſt ſur-tout extrêmement opiniâtre, quand elle ſe jette à la tête, aux reins, (les payſans, dans ce cas, l'appellent *Maclet*), ou à la hanche, & le long de la cuiſſe, c'eſt ce qu'on appelle *Sciatique*. Il n'y a point de parties que cette douleur n'attaque, quelquefois elle ſe fixe ſur une très-petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la machoire, ſur l'extrêmité d'un doigt, à un genou, ſur une côte, ſur un ſein, où elle occaſionne aſſez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle ſe jette auſſi ſur les parties intérieures. Sur le poulmon, elle occaſionne des toux très-opiniâtres, qui enfin dégénerent en maux de poitrine très-graves ; ſur l'eſtomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles ; ſur la veſie, des maux ſi ſemblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoiſſances, ni d'expérience, y ont été trompés plus d'une fois.

§. 181. Le traitement eſt un peu différent du précédent. Cependant 1°. Si la douleur eſt très-violente, & que le malade ſoit robuſte, une ſaignée,

dès le commencement, fait un très-bon effet, 2°. On délaye les humeurs, & l'on en diminue l'âcreté, en faisant boire abondamment, une tisane très-forte de racine de bardane N°. 26. 3°. On purge, après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayants, & pour cela on se sert avec succès de la poudre. N°. 21. C'est dans cette espece qu'on a employé, quelquefois utilement, un remede qui a acquis quelque réputation, sur-tout dans les campagnes; on le tire de Genêve, je ne sçais pourquoi, sous le nom d'opiate pour le rhumatisme; ce n'est autre chose que *l'électuaire caryocostin*, tel qu'on le trouve chez les Apothicaires. Mais j'avertis qu'il a fait du mal, quand on s'en est servi dans la premiere espece; & même dans celle-ci, quand on l'a employé par des personnes foibles, maigres, échauffées, & sans avoir fait précéder les délayants; ou quand on l'a employé trop long-temps. Il laisse dans une foiblesse dont on ne peut pas se délivrer. Il est composé d'aromates très-chauds, & de purgatifs âcres.

§. 182. Quand on a essayé les remedes généraux, si le mal subsiste, il

faut faire usage, pendant long-temps, des remedes propres à rétablir la transpiration. Les pilules N°. 18, & une forte infusion de sureau ont souvent réussi; & quand on a long-temps délayé, qu'il n'y a point de fiévre, que l'estomac fonctionne bien, que le malade n'est point resserré, qu'il n'est pas d'un tempérament sec, que la partie malade n'est pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N°. 25. le soir en se couchant, avec une tasse ou deux de thé de chardon-bénit, & la grosseur d'une noisette de thériaque; ce remede jette dans des sueurs abondantes, qui emportent souvent le mal. On peut le rendre plus efficace, en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N°. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la sciatique est une des plus opiniâtres. J'ai vû les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante, & j'ai guéri, par ce seul secours, en peu d'heures, des sciatiques qui avoient résisté à plusieurs années de remedes. Les vessicatoires, ou les emplâtres quelconques, qui occasionnent une suppuration dans cette

partie, contribuent aussi souvent à la guérison; mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les réitérer plusieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verts, appliquées sur la partie malade, la font transpirer abondamment, & évacuent par-là l'humeur âcre qui occasionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais sur-tout le taffetas, qui s'applique plus exactement, & dont le cirage est différent, font lever des vessies comme des vessicatoires. Un emplâtre de chaux vive & de miel pêtris ensemble, a guéri des sciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf a réussi dans les mêmes cas. L'on fait avec succès un séton au bas de la cuisse. Enfin, des douleurs, qui n'avoient cedé à aucun de ces remedes, ont été guéries par une brûlure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive, à moins que quelque raison particuliere, tirée de la connoissance anatomique des parties, ne détermine le Chirurgien à ne pas la hazarder. Il ne faut point la faire sur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombieres, d'Aix, & plu-

ſieurs autres, ſont ſouvent d'une très-grande efficace. Je ſuis pourtant perſuadé qu'il n'y a point de douleur de rhumatiſme, qu'on ne puiſſe guérir ſans leurs ſecours, mais par des traitements plus longs & auxquels peu de malades s'aſtreindroient avec la régularité néceſſaire. Le peuple leur ſubſtitue le bain de marc, qui guérit quelques perſonnes en les faiſant beaucoup ſuer. Les bains froids ſont le meilleur remede pour en préſerver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Pluſieurs circonſtances en rendent l'uſage abſolument impoſſible pour quelques perſonnes. Celles qui ſont ſujettes à cette eſpece de rhumatiſme, feront très-bien de ſe frotter tous les matins tout le corps s'ils peuvent, mais ſurtout les parties ſouffrantes, avec une flanelle. Ce ſecours entretient la tranſpiration mieux qu'aucun autre; quelquefois même il l'augmente trop. Il eſt auſſi très-utile d'avoir toute la peau couverte, pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatiſme violent, on doit éviter, pendant long-temps, l'air froid & humide, qui occaſionneroit une rechûte.

§. 185. L'on emploie ſouvent, pour le rhumatiſme, des remedes très-nuiſibles, & qui font tous les jours de très-grands maux; tels ſont les remedes ſpiritueux, l'eau de vie, l'eau d'arquebuſade. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durciſſant la peau, ou ils obligent l'humeur à ſe jetter ſur quelqu'autre partie; & l'on a des exemples de gens morts promptement; pour avoir appliqué de l'eſprit de vin ſur des douleurs de rhumatiſme. D'autrefois l'humeur n'ayant point d'iſſue par la peau, ſe jette ſur l'os, & l'altere. Il eſt arrivé ici un fait ſingulier, dont on pourroit profiter; une femme frottoit le ſoir ſon mari, qui avoit un rhumatiſme très-douloureux au bras, avec de l'eſprit de vin; un heureux accident détruiſit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à l'eſprit de vin, la partie malade fut brûlée, on la panſa & les douleurs de rhumatiſme finirent entiérement par cette ſuppuration.

Les onguents âcres & gras produiſent auſſi de très-mauvais effets, & ſont également dangereux. L'on a vû des caries, après l'uſage d'un remede

connu ſous le nom de *baume de ſouſre térébenthiné*. En 1750, je fus conſulté, trois jours avant ſa mort, pour une femme qui ſouffroit depuis long-temps des douleurs aiguës; on lui avoit fait différents remedes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tiſane, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & ſpiritueux. La fiévre, les douleurs, le deſſéchement avoient augmenté; les os des cuiſſes & des bras étoient cariés, & dans les mouvements néceſſaires pour la ſecourir, elle s'étoit caſſée, ſans ſortir de ſon lit, les deux cuiſſes & un bras. Un exemple auſſi effrayant doit faire ſentir le danger des remedes adminiſtrés inconſidérément, même dans les maux qui paroiſſent les moins graves pour eux-mêmes. Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatiſme qui ne veulent aucune application, & que preſque tous les remedes irritent; l'on doit alors ſe contenter de garantir la partie des impreſſions de l'air, par une flanelle, ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut auſſi mieux, quelquefois, laiſſer une douleur médiocre & opi-

niâtre, sur-tout chez les vieillards ou les gens foibles, que d'employer trop de remedes, ou des remedes violents qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. » Si la durée de la dou-» leur, fixée dans le même endroit, » occasionne un commencement de » roideur à l'article qui en est affecté, » il faut deux fois le jour exposer la » partie à la vapeur d'eau chaude ; la » bien essuyer après, avec des linges » chauffés ; la frotter légerement, & » l'enduire ensuite d'onguent d'al-» thea. » La douche, jointe à cette vapeur, augmente beaucoup son efficace. J'ai fait faire, pour un cas de cette espece, une machine de fer blanc très-simple & qui réunit la vapeur & la douche.

§. 287. Les enfants sont sujets à des douleurs si violentes & si générales, qu'on ne peut les toucher dans aucun endroit, sans leur faire jetter des cris violents. Il ne faut pas s'y méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatisme, il dépend quelquefois des vers, & se dissipe quand ils en ont rendu.

CHAPITRE XII.

De la Rage.

§. 188. LES hommes peuvent devenir enragés ſans aucune morſure, mais ce cas eſt extrêmement rare. La rage eſt proprement une maladie du genre canin, c'eſt-à-dire chiens, loups, & renards ; ce n'eſt preſque que chez eux qu'elle ſe produit naturellement. Quand elle s'eſt déclarée chez un, il en mord d'autres, pluſieurs deviennent enragés ; les autres animaux, & les hommes eux-mêmes ſont mordus, & cette morſure produit quelquefois la rage ; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien, qui étoit gai auparavant, devient en même temps triſte & hargneux, s'il a du dégoût, quelque choſe d'extraordinaire dans les yeux, une inquiétude qui ſe manifeſte par ſes démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé, & l'on doit, dès cet inſtant, l'attacher afin de

pouvoir le tuer dès que le mal ſera tout à fait déclaré. Il ſeroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les ſymptômes augmentent. Son averſion pour les aliments, ſurtout liquides, devient plus forte, il ne connoît plus ſon maître, ſa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire; il s'éloigne de ſa demeure; marche la tête & la queue baiſſées, la langue à demi pendante & chargée d'écume, (ce qui arrive au reſte aſſez ordinairement à tous les chiens.) Les autres le ſentent ſouvent d'aſſez loin, & le fuient avec un air d'effroi, qui eſt une marque bien ſûre de ſa rage. Quelquefois il ſe contente de mordre ce qui ſe trouve près de lui; d'autrefois, plus furieux, il ſe jette à droite & à gauche ſur tous les hommes & les animaux, qu'il apperçoit; il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre, enfin il tombe par épuiſement; quelquefois il ſe releve, ſe traîne encore quelques inſtants, & périt ordinairement le troiſieme, ou au plus tard, le quatrieme jour de ſon évaſion, ſouvent plutôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été

mordu, la plaie ſe referme ordinairement auſſi aiſément que ſi elle n'étoit point venimeuſe; mais au bout de quelque temps; plus ou moins, depuis trois ſemaines juſqu'à trois mois, le plus ſouvent ſix ſemaines, on commence à ſentir, dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur ſourde; la cicatrice ſe gonfle, rougit, ſe r'ouvre, & laiſſe couler une humeur âcre, puante, rougeâtre. Dans le même temps le malade ſent de la triſteſſe, de la nonchalance, un engourdiſſement général, un froid preſque continuel, de la peine à reſpirer, une angoiſſe qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls eſt foible & irrégulier; le ſommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des ſurſauts, des frayeurs; les ſelles ſont ſouvent dérangées; il ſurvient, d'un moment à l'autre, de petites ſueurs froides, l'on éprouve quelquefois une légere douleur dans la gorge. C'eſt-là le premier degré de la rage, ce que quelques Médecins appellent *rage muë*.

§. 191. Le ſecond degré, la rage confimée, ou *rage blanche*, eſt accompagné de ſymptômes ſuivants. Le malade eſt preſſé par une ſoif ardente, &

il souffre en buvant ; bientôt il hait la boisson, particuliérement l'eau, & quelques heures après il l'abhorre ; & cette horreur est si forte, que l'approche de l'eau près de ses levres, sa vue, son nom même, ou celui de toute autre boisson ; la vue des choses, qui, par leur transparence, ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumiere, lui occasionnent une angoisse extrême, & quelquefois des convulsions. Ils avalent cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain quelquefois de la soupe ; plusieurs même, les boissons qu'on leur offre comme remede, moyennant que ce ne soit pas de l'eau, ou qu'en même temps on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaissit & s'enflamme, quelquefois elle se supprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent presqu'entiérement ; mais ce qu'on dit de leurs aboiements, semblables à ceux des chiens, sont des contes ridicules, superstitieux, & dénués de tout fondement ; aussi bien que plusieurs autres fables dont on a chargé l'histoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des moments de délire, mêlés quelquefois de fureur. C'est dans ces

moments qu'ils crachent autour d'eux, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'ils ont mordu quelquefois. Le regard est fixe & un peu furieux ; le visage souvent rouge. Ordinairement ces infortunés sentent venir l'accès, & conjurent les assistants d'être sur leur garde. Plusieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoisses & les douleurs qu'ils ressentent sont inexprimables ; ils desirent ardemment la mort, & quelques-uns se sont tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'est à la salive, & à la salive seule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1°. que si les plaies sont faites au travers des habits ; elles sont moins dangereuses que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2°. Que les animaux, qui ont beaucoup de laine, ou de poil épais, sont souvent préservés de l'impression du venin, parce que, dans ces deux cas, les habits ; le poil, la laine ont essuyé les dents. 3°. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déja mordu beaucoup d'autres, sont moins dangereuses que les premieres, parce que sa salive est épuisée. 4°. S'il mord

le visage ou le col, le danger est plus grand, & le mal se développe plus promptement, parce que la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espece, on a vû la rage se déclarer le troisieme jour. 5°. Plus la rage est avancée, plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend, par ce que je viens de dire, pourquoi de plusieurs personnes, qui ont été mordues par la même personne, les unes tombent dans la rage & non pas les autres.

§. 194. L'on vante une foule de remedes pour la rage; & sur-tout dans ce pays, la racine d'églantier ou rosier sauvage, cueillie dans certains temps, sous des aspects de la lune favorables, & sechée avec plusieurs précautions. Ailleurs c'est la poudre de *Paulmier*, celle de coquilles d'œufs calcinées, celle d'hépatique terrestre mêlée avec un tiers de poivre, remede long-temps vanté en Angleterre; celle d'écailles d'huître, celle de verveine, le bain de mer, la clef de S. Hubert, &c. La mort d'une foule d'enragés, qui les avoient presque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce soit, quand la rage étoit manifestée, en ont démontré l'inutilité à toute

l'Europe. Il eſt certain qu'avant l'an 1730, il n'étoit réchappé aucun malade de ceux chez qui la maladie avoit commencé à ſe déclarer, & que tous les remedes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remedes avant le mal, les uns devenoient enragé & non pas les autres; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remedes; ainſi les remedes ne ſervoient à rien. Depuis cette époque, on a eu le bonheur d'en découvrir un ſûr, qui eſt le mercure & quelques autres.

§. 194. Il faut détruire le venin, & le mercure produit cet effet, il en eſt le contrepoiſon. Le venin occaſionne une irritation générale des nerfs; on la calme par des antiſpaſmodique: ainſi le mercure & les antiſpaſmodiques font tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement pluſieurs exemples de gens véritablement enragés, guéris par ces heureux ſecours; & ceux qui ont le malheur d'être mordus, doivent être perſuadés qu'en prenant les précautions néceſſaires, ils ſont entiérement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'eſt déja manifeſtée, doivent employer ces mêmes remedes avec une

entiere confiance, fondée ſur le grand nombre de guériſons opérées par leurs ſecours. Il y a eu cependant des cas dans leſquels ils ont été inutiles : mais quelle eſt la maladie qui n'ait pas ſes cas incurables?

§. 195. D'abord après la morſure ſi elle eſt dans les chairs, & ſi on peut le faire ſans danger, il faut couper tout ce qui a été touché; anciennement on le brûloit avec un fer rouge, car les ſcarifications ſont aſſez inutiles, & cette méthode ſeroit peut-être la plus efficace; mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver long-temps la plaie avec de l'eau tiede légerement ſalée; enſuite on en frotte les bords & les environs à deux pouces de diſtance, avec un demi-quart d'once de l'onguent N°. 28, & on la panſe deux fois par jour avec un onguent fort doux, comme N°. 29, pour former une ſuppuration, mais on ne ſe ſert de l'onguent N°. 28. qu'une fois par jour.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des aliments, & ſurtout de la viande, ſe priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les choſes

choſes chaudes ; ne boire qu'une tiſane d'orge & de fleurs de tilleul ; ſe tenir le ventre libre par des aliments rélâchants, ou des lavements ; mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiede. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une priſe du remede N°. 30, qui eſt tout à la fois compoſé de Mercure, qui détruit le venin, & de Muſc, qui empêche les ſpaſmes ; mais j'avoue cependant que je compte peu ſur le Mercure donné ſous cette forme : les frictions ſont bien plus efficaces ; elles ſuffiront toujours, j'eſpere, pour prévenir le mal. Leur utilité, ſur-tout quand elles ſont faites de bonne heure, eſt démontrée par beaucoup d'obſervations faites à Lyon, en Provence, à Montpellier, dans pluſieurs autres endroits & ſur-tout à Pondichéri ; elles n'ont été démenties par aucune obſervation contraire. Ainſi on ne doit point balancer à ſe ſoumettre d'abord à leur uſage, & il faut en donner aſſez pour que le malade ſalive légerement pendant quinze jours ou trois ſemaines.

§. 196. S'il étoit déja déclaré, & que le malade fût robuſte & ſanguin, il faudroit ordonner 1°. une très-am-

ple ſaignée, qu'on réitére juſqu'à deux, trois, quatre fois, ſi les circonſtances paroiſſent le demander.

2°. Un bain tiede, s'il eſt poſſible d'y faire entrer le malade; & le réitérer une, & même deux fois par jour.

3°. Lui donner tous les jours deux ou même trois lavements émollients, N°. 5.

4°. Frotter la plaie r'ouverte & ſes environs avec la pommade N°. 28. deux fois par jour.

5°. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laiſſer enveloppé d'une flanelle huilée.

6°. Prendre, de trois en trois heures une priſe du remede N°. 30. avec quelques taſſes d'infuſion de tilleul & de ſureau.

7°. Prendre tous les ſoirs le remede N°. 31. & même le réitérer le matin, ſi le malade n'eſt pas tranquille, & boire par deſſus de la même infuſion.

8°. S'il y a de grands ſoulevements de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut donner la poudre. N°. 35. qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9°. Il eſt fort peu queſtion de nourriture pour le malade; s'il en deſire, on

peut lui donner des panades, du bouillon, du pain, des ſoupes farineuſes, du lait.

§. 197. En faiſant uſage de ces remedes, on verra tous les ſymptômes diſparoître peu à peu, & enfin la ſanté ſe rétablir tout à fait. Mais ſi le malade reſte long-temps foible & craintif, on lui donnera une priſe de la poudre N°. 14. trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon chez lequel la rage avoit commencé à ſe manifeſter, être très-bien guéri, en frottant le voiſinage de la plaie avec de l'huile d'olives, dans laquelle on avoit diſſous du camphre & de l'opium; en lui faiſant faire quelques frictions avec la pommade N°. 28. & en lui faiſant avaler de *l'eau de Luce* (c'eſt une liqueur ſpiritueuſe & antiſpaſmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peut prendre une cuillerée à caffé de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occaſionna une ſueur abondante, & fit diſparoître tous les ſymptômes.

§. 199. On guérit les chiens en les frottant avec des doſes de pommade, triples de celles qu'on emploie pour les hommes, & en leur don-

nant le bol N°. 33. mais il faut employer ces remedes dès qu'ils ſont mordus. Quand la rage eſt déclarée, il y auroit trop de danger à les adminiſtrer, & il faut inceſſamment les tuer. L'on peut tenter cependant, ſi, en leur jettant le bol, ils l'avaleront.

Dès qu'ils ſont mordus il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a, ſur la morſure des chiens, un préjugé dangereux & faux, c'eſt que, ſi un chien qui a mordu quelqu'un, ſans être enragé, le devient un jour, la perſonne mordue le deviendra en même temps. Une telle idée eſt auſſi ridicule que ſi l'on diſoit, que quand deux perſonnes ont couché dans le même lit, ſi l'une prend la gale, ou la petite vérole, ou quelqu'autre maladie contagieuſe, au bout de dix ou douze ans, l'autre en ſera attaquée en même temps.

De deux choſes l'une; ou le chien qui mord eſt dans un commencement de rage; dans ce cas, elle ſera manifeſte au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé: ou il n'en a abſolument aucun principe; dans ce ſecond

cas, je demande à tout homme sensé s'il peut la donner? Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fausse & baroque fait faire une action dangereuse à ceux qui en sont imbus; ils se servent du droit que malheureusement la loi leur accorde, de faire tuer le chien, & par-là ils restent dans l'incertitude sur son état & sur leur sort; incertitude effrayante, & qui peut avoir des suites fâcheuses indépendantes de tout venin.

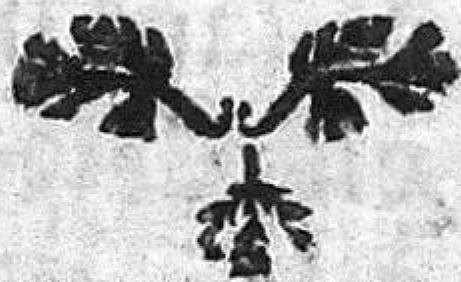
Le parti qu'on doit prendre, c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux, afin de s'assurer s'il est enragé, ou s'il ne l'est pas.

§. 201. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie, & le crime de cette méthode, qui étouffoit, il n'y a pas si long-temps, les malades entre des couvertures, ou des matelas; elle est prohibée dans plusieurs pays, & sans doute elle seroit punie, au moins elle devroit l'être, dans ceux même où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie, dont il faut espérer aussi qu'on ne verra plus d'exemple, c'est l'abandon de ces misérables sans aucun secours; abandon odieux, lors-même qu'on n'avoit pas d'espérance de les sauver, & qui seroit cri-

minel aujourd'hui, qu'on peut leur donner des ſecours efficaces. Je le réitere, les malades n'ont très-ſouvent aucune envie de mordre; lors même qu'ils y ſont portés, ils craignent de le faire, & avertiſſent qu'on s'éloigne d'eux: ainſi il n'y a aucun danger à courir; ou lorſqu'il y en a, il eſt très-aiſé de le prévenir par quelques précautions.

On a vanté depuis quelques années, comme des ſpécifiques ſûrs, le mouron à fleurs rouges (*anagallis flore purpureo*) & le vinaigre: mais ces remedes n'ont point ſoutenu leur réputation, & il reſte encore vrai aujourd'hui que les deux ſeuls remedes ſûrs ſont l'uſage du Mercure & l'Amputation faite d'abord.



CHAPITRE XIII.

De la petite vérole.

§. 202. LA petite vérole eſt la plus générale de toutes les maladies, puiſque de cent perſonnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en ſoient exemptes; il eſt vrai que, ſi elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois, & que quand on l'a eue, on en eſt à l'abri pour toujours. Les ſecondes petites véroles, car on en cite de bien avérées, ſont ſi rares qu'elles ne font presque pas un exception à la regle. C'eſt en même temps une des plus meurtrieres, & ſi elle eſt ſouvent très-douce, elle eſt d'autrefois preſque auſſi ravageante que la peſte. Il eſt démontré, qu'en combinant les ravages des épidémies mauvaiſes & des bénignes, cette maladie tue la ſeptieme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite vérole dans l'enfance; il eſt rare qu'elle n'attaque qu'une perſonne dans

un endroit ; le plus ſouvent elle eſt épidémique, & ſaiſit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle ceſſe ordinairement au bout de quelques ſemaines, ou de quelques mois, & ne reparoît, dans le même endroit, qu'au bout de quatre, cinq, ou ſix ans.

§. 204. Le mal s'annonce ſouvent trois ou quatre jours avant que la fievre paroiſſe, par un léger abattement, moins de vivacité, moins de gaieté, une grande facilité à ſuer, moins d'appétit, le viſage un peu changé, les yeux battus. Cependant, chez les enfants d'un tempérament lent & phlégmatique, j'ai vû qu'une légere agitation dans le ſang, avant que le friſſon eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient jamais eus.

Il ſurvient enſuite des altérnatives de froid & de chaud, & enfin un friſſon bien marqué, qui dure, une, deux, trois, quatre heures, & qui eſt ſuivi d'une chaleur très-forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins, & de vomiſſements, ou au moins d'envies de vomir.

Cet état dure pendant quelques heures, au bout deſquelles la fiévre dimi-

nue un peu, par une ſueur qui eſt quelquefois très-abondante ; alors le malade ſe trouve mieux, mais il reſte cependant accablé, engourdi, très-dégoûté, avec mal de tête & de reins, & un penchant au ſommeil ; ce dernier ſymptôme n'eſt commun que chez les enfants au deſſous de ſept ou huit ans.

Cette diminution dans la fiévre n'eſt pas longue, & au bout de quelques heures, ordinairement ſur le ſoir, elle reparoît avec tous ſes accidents, & ſe termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours : au bout de ce temps, rarement plus tard, les premiers boutons paroiſſent parmi la ſueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vû les premiers au viſage, enſuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption eſt commencée, ſi la maladie doit être bénigne, la fiévre finit preſqu'entiérement ; l'on continue à tranſpirer, le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuiſſes, aux jambes, & aux pieds ; quelquefois même il en pouſſe abondamment ſous la plante des pieds,

où, en grossissant, ils occasionnent fréquemment de très-grandes douleurs, à cause de la dureté de la surpeau dans cette partie.

Souvent le premier & le second jour de l'éruption (je parle toujours de la maladie bénigne), il y a encore un très-léger mouvement de fiévre, sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons : mais quand la fiévre finit entiérement après la premiere éruption ; l'on ne doit attendre qu'une petite vérole très peu abondante ; car si l'éruption est, ou doit être très-abondante, la fiévre comme je l'ai dit, ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissans sont une très-petite tache rouge, assez ressemblante à la morsure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui grossit peu à peu, & la rougeur s'étend autour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent, & ordinairement le sixieme jour après leur sortie, ils sont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui sont aussi gros qu'un pois & même plus ; mais ce n'est pas

le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, ſechent, & tombent en écailles brunes, dix ou onze jours après leur ſortie. Comme ils ſont venus en différents temps, ils mûriſſent, ſechent & tombent inégalement. Le viſage eſt quelquefois net pendant qu'il y a encore des boutons qui ne ſont pas mûrs, aux jambes: ceux de la plante des pieds durent très-long-temps.

§. 205. La peau eſt néceſſairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles ſont rouges, luiſants, & la peau très enflée. Le viſage eſt la premiere partie qui enfle, parce que c'eſt celle où les boutons ſont parvenus le plutôt à leur groſſeur; & l'enflure eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il eſt monſtrueux, auſſi bien que le col, & que les yeux ſont abſolument fermés. Le viſage déſenfle à meſure que le deſſechement ſe fait, & alors les mains enflent prodigieuſement; enſuite les jambes, parce que le gonflement eſt la ſuite du plus haut degré de la groſſeur des boutons, & que ce degré a lieu ſucceſſivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fiévre se releve dans le temps de la suppuration, & cela n'est point étonnant, un seul furoncle (clou en terme du pays) donne la fievre; comment des centaines, ou des milliers de ces petits abscès ne la donneroient-ils pas? Cette fiévre est le période le plus dangereux de la maladie, qui tombe entre le neuvieme & le treizieme jour; car plusieurs circonstances varient de deux ou trois jours le temps de la maturité. Le malade, à cette époque, a de la chaleur, de la soif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal est considérable, il ne dort point, il a des rêveries, de l'oppression, de l'assoupissement, &, quand il meurt, il meurt suffoqué ou léthargique; souvent tous les deux à la fois.

Le pouls, dans cette fiévre de suppuration, est quelquefois d'une vîtesse étonnante; & l'enflûre des poignets, fait qu'il paroît, dans quelques sujets, très-petit. Le temps du plus grand danger, c'est quand le visage, la tête, le col, sont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à désenfler, que les croûtes du visage commencent à

ſécher, & que la peau ſe flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent, & le danger diminue. Quand il n'y a que très-peu de boutons, cette ſeconde fiévre eſt ſi légere, qu'il faut être attentif pour l'appercevoir, & elle n'eſt pas dangereuſe.

§. 207. Outre tous ces ſymptômes, il y en a quelques autres qui demandent auſſi beaucoup d'attention. L'un, c'eſt le mal de gorge, dont pluſieurs malades ſont atteints dès que la fiévre eſt un peu forte. Il dure deux ou trois jours, gêne quand on veut avaler, & même quand la maladie eſt extrêmement grave, il en empêche abſolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui pouſſent dans la gorge: mais c'eſt une erreur, & ces boutons ſont preſque toujours une chimere. Il naît le plus ſouvent avant le temps de l'éruption; ſi le mal eſt léger, il finit quand elle eſt faite; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il eſt toujours proportionné au dégré de la fiévre; ainſi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation; & s'il eſt de durée; il eſt preſque toujours ſuivi du ſecond ſymptôme, qui eſt la ſalivation, c'eſt-à-dire, le cra-

chement d'une grande quantité de salive. Elle a rarement lieu, quand la maladie est très-légere, ou le malade très-jeune ; elle manque rarement quand la maladie est considérable, & que le malade a plus de sept ou huit ans ; elle est prodigieuse quand la petite vérole est très-abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle est continuelle, elle ne laisse aucun repos au malade, & souvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres symptômes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours, les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais sont entiérement écorcés. Quelque incommode que soit cette évacuation elle est très-salutaire. Les petits enfants y étant moins sujets, quelques-uns, en échange, ont la diarrhée ; mais j'ai vû que cette derniere évacuation est beaucoup plus rare chez eux, que la salivation chez les adultes.

§. 208. Les enfants, jusques à l'âge de cinq ou six ans, sont sujets aux convulsions avant la sortie des boutons ; elles ne sont point dangéreuses, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'autres symptômes violents & fâcheux;

Celles qui ſurviennent, ou quand l'éruption, déja faite, rentre tout à coup, ou dans le temps de la fiévre de ſuppuration, ſont beaucoup plus à craindre.

Il ſurvient ſouvent des ſaignements de nez, les premiers jours de la maladie, qui ſont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les très-petits enfants y ſont moins ſujets; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vû des aſſoupiſſements conſidérables finir d'abord après le ſaignement.

§. 209. L'on diſtingue ordinairement la petite vérole en deux eſpeces, la confluente & la diſcrete; & cette diviſion eſt dans la nature: mais comme le traitement de l'une eſt le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la doſe des remedes au danger, pour ne pas entrer dans des détails trop longs & trop difficiles à ſaiſir pour la plûpart des lecteurs, auſſi bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes, je me bornerai à la deſcription que j'ai donnée, qui contient les ſymptômes eſſentiels, communs à l'une & à l'autre eſpece. Je me contenterai d'ajoûter,

que l'on doit s'attendre à une petite vérole très-abondante, si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptômes violents; sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs, les vomissements continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même temps beaucoup d'angoisse & d'inquiétude, si les enfants ont beaucoup d'assoupissement, si l'éruption se fait dès le troisieme jour, quelquefois même dès le second; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie, plus la maladie est dangereuse; au contraire, plus l'éruption est tardive & mieux c'est; à moins que ce retard ne fût causé par une très-grande foiblesse, ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie est quelquefois si légere, que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant étoit malade, & la suite répond au commencement. Les boutons sortent, grossissent, suppurent & mûrissent sans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit.

Il est très-commun, dans les campagnes, de voir des enfants, & ce n'est presque que les enfants qui l'ont si lé-

gere, passer en plein air tout le temps de leur maladie, courant & mangeant comme en santé. Ceux même qui l'ont eue un peu plus grave, sortent ordinairement dès que l'éruption est entiérement finie, & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Nonobstant ce peu de soin, plusieurs se guérissent parfaitement : mais ce n'est cependant point un exemple qu'on doive suivre, parce qu'un grand nombre éprouve des suites très-fâcheuses; & l'on m'a amené une foule de ces enfants, sur-tout du *Jurat*, qui, après avoir eu de ces petites véroles heureuses, mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes especes, qu'il est très-difficile de détruire.

§. 211. C'est encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire suer, a augmenté le danger pendant longtemps, & l'augmente encore parmi le peuple, sur-tout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade sue, & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au soulagement du ma-

lade, & l'on imagine, qu'en augmentant la quantité de la ſueur & des boutons, le ſang ſe dépure mieux de tout le venin. Ce ſont des erreurs funeſtes, dont de triſtes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a paſſé dans le ſang, il faut un certain temps pour qu'il produiſe ſon effet; alors le ſang étant gâté par le venin qui y eſt entré, & par celui qui s'eſt formé, la nature fait effort pour s'en débarraſſer, & le jetter à la peau, préciſement dans le moment où tout eſt diſpoſé pour cela. Ordinairement cet effort eſt ſuffiſant, & très-ſouvent même trop violent, très-rarement trop foible. L'on voit par là, que, quand l'effort eſt ſuffiſant, il ne faut point l'augmenter par des remedes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il eſt déjà trop violent, l'augmenter, c'eſt le rendre mortel. Les cas où il eſt trop foible ſont très-rares, ſur-tout dans les campagnes, & très-difficiles à juger; auſſi faut-il être très-reſervé ſur l'uſage des remedes chauds, qui ſont meurtriers dans cette maladie.

Le vin, la thériaque, la confection, l'air chaud, les couvertures peſantes,

ſauchent annuellement des milliers d'enfants, qui auroient été guéris ſi on ne leur avoit donné que de l'eau tiede; & toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la conſervation de ceux qui ſont atteints de cette maladie, doivent ſoigneuſement empêcher qu'ils ne faſſent aucun uſage de ces drogues, qui, lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des ſuites les plus funeſtes.

Le préjugé eſt enraciné, il ſe détruira difficilement; mais je ne ſouhaite que de faire ouvrir les yeux ſur le ſuccès de la méthode chaude, & ſur celui de celle que je vais propoſer; le jugement alors ne reſtera pas long-temps ſuſpendu. Je dois même dire que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville, plus de docilité, à cet égard, ſur-tout dans la derniere épidémie, que je n'aurois oſé l'eſpérer. Non ſeulement ceux qui me conſultoient dès le commencement, obſervoient avec aſſez d'exactitude le régime rafraîchiſſant que je leur conſeillois, mais leurs voiſins même l'employoient quand leurs enfants étoient attaqués; & ayant été ſouvent appellé après pluſieurs jours de maladie, j'ai vû avec plaiſir, dans pluſieurs maiſons,

qu'on n'avoit donné aucun remede chaud, & qu'on avoit eu grand ſoin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'eſpérer que cette méthode ſera bientôt générale ici; & ce qui l'accréditera, c'eſt que cette derniere épidemie, quoiqu'auſſi nombreuſe, a été moins meurtriere que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on ſoupçonne ſi l'on trouve les ſignes que j'ai décrits plus haut; ſi le malade ne l'a pas eue, & ſi elle eſt actuellement dans le lieu, on le met très-exactement au régime, & on lui donne ſoir & matin un bain de jambes tiéde; c'eſt le remede le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faliciter l'éruption dans le reſte du corps. Les lavements contribuent auſſi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomiſſements, qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très-mal à propos à arrêter par la confection ou la thériaque, & dont il eſt plus dangereux encore de vouloir emporter la cauſe avec un émétique ou un purgatif, qui ſont des remedes pernicieux dans les commencements de cette maladie;

excepté dans un petit nombre de cas, dont un Médecin seul peut juger avec certitude, dans lesquels l'estomac & les intestins se trouvent embarrassé par des matieres putrides, qui, si on ne les évacue pas dès le commencement, produisent une fiévre indépendante de la maladie principale, dont elle derange la marche, aggrave les symptômes, & qu'elle peut rendre mortelle, de bénigne qu'elle auroit été sans cette complication, plus rare à la campagne qu'à la ville.

Si la fievre est légere, les bains de jambes du premier jour, & le premier lavement suffisent; alors on se contente du régime, & l'on peut même au lieu de tisannes N°. 1. 2. 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers ou la moitié de thé de sureau ou de tilleul, ou même, s'il n'a point du tout de fievre, de mélisse; enfin, s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain; mais il ne leur faut ni viande ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin; parce qu'une observation réitérée, a prouvé que les enfants, qui avoient pris

de ces nourritures, étoient plus mal & se remettoient plus lentement que les autres. L'on peut aussi, à cette époque, leur donner pour toute boisson du petit-lait, dont j'ai vû souvent de très bons effets, ou de la battue (lait de beurre.) Quand la maladie n'est pas forte, elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remede; mais il faut toujours avoir soin de purger dès que les boutons du visage sont en partie secs; avec le remede N°. 11, & de réiterer la même purgation six jours après. Il ne faut accorder de la viande qu'après cette derniere purgation; mais après la premiere on peut donner des légumes ou jardinages, & du pain, assez pour que les convalescents ne souffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fiévre est forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1°. sur le champ faire une saignée au bras, donner, deux heures après, un lavement, & si la fiévre continue, réitérer la saignée. J'en ai fait faire jusques à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans; elle est sur-tout nécessaire quand, avec un pouls dur &

plein, il y a assoupissement ou revêries.

2°. L'on donne, tant que la fiévre est trop forte, deux, trois, & même quatre lavements par jour, & deux bains de jambes.

3°. On sort le malade du lit, & on le tient sur une chaise aussi long-temps que l'on peut.

4°. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre, & s'il est trop chaud, comme cela arrive souvent en été, on emploie, pour le rafraîchir, les moyens décrits (§. 36.)

5°. Le malade ne boit que des tisannes N°. 2. ou 4; & si cela ne modere pas suffisamment la fievre, on lui donne toutes les heures, ou toutes les deux heures, suivant le besoin, une cuillerée de la potion N°. 10. Après l'éruption, la fievre étant moins forte, on diminue la quantité des secours, & même si elle cessoit entiérement, on se conduiroit de la maniere indiquée dans le §. 212.

§. 214. Quand, après quelques jours de calme, la suppuration renouvelle la fiévre, l'on doit 1°. & sur-tout, avoir soin d'entretenir le ventre très-libre; pour cela, on doit, *a.* mettre dans les lavements une once de catholicon, ou

ſimplement les faire de petit-lait, avec du miel, de l'huile & du ſel; *b.* donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, trois verres de la tiſanne N°. 32; *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N°. 23. mais ce jour-là on ne prendra pas celle N°. 32. 2°. Il faut, ſi le mal eſt violent, donner, même à double doſe, le remede N°. 10. 3°. L'on doit ſortir le malade du lit, & le tenir levé dans une chambre bien aérée jour & nuit, juſqu'à ce que la fiévre ait baiſſé. Pluſieurs perſonnes s'étonneront de ce conſeil; cependant c'eſt celui qui m'a paru ſouvent le plus efficace, & ſans lequel les autres ſont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t-on. Il n'eſt pas néceſſaire qu'il dorme à cette époque, au contraire, le ſommeil lui nuiroit; d'ailleurs il ne peut pas dormir; la ſalivation, qui eſt continuelle, l'en empêche, & il eſt très-important de l'entretenir; on la facilite en injectant ſouvent dans la gorge de l'eau miellée. Il eſt auſſi très-utile d'en injecter dans les narrines, & de les nettoyer ſouvent des croûtes qui s'y amaſſent. Ces attentions diminuent, non ſeulement le

mal-aiſe

mal-aiſe du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à la guériſon.

4°. Si le viſage & le col ſont fort enflés, on met des cataplaſmes émollients à la plante des pieds; ſi cela ne ſuffit pas, l'on y applique des ſinapiſmes; ce ſont des emplâtres faits avec du levain, de la moutarde, & du vinaigre. Ils y occaſionnent quelquefois des douleurs exceſſives & brûlantes, mais à meſure que ces douleurs augmentent, la tête & le col ſe degagent d'une façon marquée.

§. 215. Les paupieres s'enflent, quand la maladie eſt grave, au point de couvrir les yeux; qui reſtent fermé pendant pluſieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroſer ſouvent avec un peu de lait & de l'eau tiede. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du ſafran, un ducat, de l'eau roſe, ſont auſſi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur des yeux après la maladie, & en général toutes les autres ſuites, c'eſt de ſe contenter, pendant long-temps, de très-peu d'aliments, & ſur-tout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les petites véroles mauvaiſes, & chez les

petits enfants, les yeux se ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un secours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé pendant long-temps que comme un moyen de conserver le visage, mais qui a les plus grandes influences sur la conservation de la vie, c'est d'ouvrir les boutons, non seulement au visage, mais par-tout le corps. En les ouvrant, premiérement on prévient le séjour du pus, & par-là on empêche qu'il ne ronge, & ne laisse des cicatrices, des creux profonds, ou d'autres défigurations de cette espece. En second lieu, en donnant ainsi issue au venin, on empêche qu'il ne repasse dans le sang, & par-là on enleve une des grandes causes du danger. Troisiémement, on détend la peau; l'enflûre du visage, & celle du col, diminuent à mesure qu'on ouvre; & l'on facilite ainsi le retour du sang du cerveau: ce qui est un très-grand avantage. Il faut ouvrir successivement par-tout, à mesure que les boutons sont mûrs. Le moment de le faire, c'est quand ils sont tout à fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant soit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a entiérement pâli. On les

ouvre, avec des ciſeaux très-pointus ; ce qui n'eſt abſolument point douloureux pour le malade : & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique pluſieurs fois une éponge ; trempée dans l'eau tiede, pour enlever ce pus qui ſe forme aiſément en croûtes. Mais comme les boutons vuides ſe rempliſſent aſſez vîte, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelquefois cinq ou ſix fois de ſuite. Ces ſoins paroîtront minutieux, & ne deviendront ſans doute jamais une pratique générale ; mais je répete qu'ils ſont beaucoup plus importants qu'on ne l'imagine, & que, dans une fiévre de ſuppuration fort grave, une ouverture générale, exacte & réitérée des boutons mûrs, & le remede le plus efficace, parce qu'elle ôte les deux cauſes du danger, qui ſont le pus & la tenſion de la peau.

§. 217. Je n'ai point parlé, dans le traitement, des remedes anodyns ou propres à faire dormir qu'on emploie généralement, mais que je n'emploie preſque jamais dans cette eſpece, & dont j'ai prouvé tout le danger, dans cette même lettre à Mr. HALLER,

dont j'ai déja parlé. Ainsi, par-tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter, avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le sirop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax, ou de cynoglosse, en un mot, tout ce qui peut faire dormir. On doit sur-tout les bannir absolument dans le temps de la seconde fiévre, pendant laquelle le sommeil, même naturel, est dangereux. Un cas dans lequel il est quelquefois permis de les employer, c'est pour les enfants foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine; mais je le répete, il faut être circonspect dans l'usage de ces remedes, qui sont mortels quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fiévre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les urines coulent abondamment; & qu'on salive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout à coup, il faudroit bien se garder de donner des remedes sudorifiques, chauds, spiritueux, volatils;

mais il faut donner beaucoup de remede N°. 12. qu'on boira chaudement, & appliquer des vessicatoires aux gras des jambes. Ce cas est fâcheux, & les différentes circonstances qui l'accompagnent peuvent exiger quelques secours, dans le détail desquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une saignée fait reparoître l'éruption sur le champ.

§. 219. Le seul moyen sûr d'éloigner le danger de cette maladie, c'est l'inoculation dont je parlerai dans le chap. 33. Mais ce moyen salutaire, qu'on doit regarder comme une grace particuliere de la Providence, ne peut être à l'usage du peuple que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux destinés à cet usage. Dans ceux où il n'y en a point encore, la seule ressource qu'on ait, pour les enfants qu'on ne fait pas inoculer chez eux, c'est de les disposer a avoir cette maladie heureusement par une préparation aisée.

§. 220. Cette préparation consiste en général, à corriger les vices de la santé du sujet, s'il en a, & à le rendre bien portant sans être excessivement vigoureux, parce que chez les sujets

très-vigoureux, la maladie est quelquefois trop violente.

L'on sent que les dérangements de la santé étant très-différents, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant sujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui est sujet à une maladie toute différente; & les détails nécessaires, sur cet important objet, seroient déplacés ici, soit par leur longueur, soit parce qu'il n'est pas possible de donner, à des personnes qui ne sont pas Médecins, des connoissances suffisantes pour se décider sur le choix des secours dans plusieurs cas; mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront assez généralement aux enfants bien portants & robustes.

Le premier, c'est une diminution dans la quantité des aliments. Les enfants mangent généralement un peu trop; il faudroit les reduire à leur juste mesure, si l'on pouvoit l'assigner exactement; mais l'on peut presque pour tous, reduire le souper à très-peu de chose.

Le second secours consiste dans le choix des aliments; il est moins à la

portée du peuple, qui est borné à un petit nombre, qu'à celle du riche, qui a beaucoup de retranchements à faire; mais aussi il lui est moins nécessaire. Ses aliments, plus simples, & presque tous tirés des végétaux & des laitages, sont ceux qui conviennent le mieux; il n'est presque question pour lui que de les choisir bien conditionnés, du pain bien cuit, des légumes préparés sans lard & sans graisses rances, des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartes, peu de fromage; voilà à-peu-près à quoi l'on peut reduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions, à ces deux égards, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils seront plus gais & plus agiles, qu'avec un peu moins de couleur, & quelquefois d'embonpoint, ils auront un meilleur visage.

Le troisieme secours, c'est de leur donner quelques bains de jambes tiedes le soir en les couchant; ce remede favorise la transpiration, rafraîchit, délaie le sang & en diminue l'âcreté, toutes les fois qu'il est ordonné à propos.

Le quatrieme, c'est l'usage du petit-

lait bien clair. Ce remede qui est un suc d'herbes filtré & addouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui se présentent (je parle toujours des enfants sains & robustes): il donne de la souplesse aux vaisseaux, il diminue la densité du sang, qui, augmentée par l'action du venin, degénéreroit en un épaississement inflammatoire trop dangereux; il détruit tous les engorgements qui peuvent se trouver dans les visceres du bas ventre, il ouvre les couloirs de la bile, il en émousse l'âcreté, il lui donne de la fluidité, il prévient la putridité, adoucit ce que la masse des humeurs pourroit avoir de trop âcre, il facilite les selles, les urines, la transpiration; en un mot, il donne au corps la disposition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfants dont je parle, ceux qui sont sanguins, ceux qui sont bilieux, il est sans contredit le remede préparatoire le plus efficace & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déja dit qu'on pouvoit aussi l'employer avec beaucoup de succès pendant le cours de la maladie; mais j'a-

vertis que quelque salutaire qu'il soit, dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans lesquels il nuiroit. L'on auroit très-grand tort de l'ordonner à des enfants foibles, languissants, noués, pâles, sujets aux vomissements, à la diarrhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui prouvent qu'ils ont les vaisseaux foibles & les humeurs aigres: ainsi il faut bien se garder de le regarder comme un secours universel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres, ou en donner, pendant tout le jour, au lieu d'autre boisson; ou le donner en soupe, avec du pain, à déjeuner, à souper, & même plus souvent.

Si le paysan vouloit suivre ces directions, qui sont très aisées & très à sa portée, toutes les fois que la petite vérole regne, je suis persuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront; il y en a qui sont extrêmement sensés, & remplis d'un véritable amour paternel; il y en a d'autres qui sont trop bruts pour en sentir l'utilité, & trop féroces pour donner quelques soins à leurs familles.

CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

§. 221. LA rougeole, à laquelle les hommes ſont auſſi généralement aſſujétis qu'à la petite vérole, eſt une maladie à peu-près de la même eſpece, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle faſſe d'aſſez grands ravages. Dans celui-ci, l'on meurt plus rarement de la maladie, que de ſes ſuites.

Quelquefois il y a, en même temps, épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit; plus ſouvent cependant j'ai vû qu'elles regnoient dans des années différentes. Il arrive auſſi que les deux maladies ſe mêlent, & que l'une ſurvient à l'autre avant qu'elle ſoit finie, ce qui eſt dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce pluſieurs jours à l'avance, par une petite toux fréquente & ſéche, ſans aucun autre mal; plus ordinairement par un mal-aiſe géné-

ral, des alternatives de frissons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un assoupissement chez les enfants, un mal de gorge très-fort; & ce qui caractérise la maladie, une rougeur & une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une si grande sensibilité des yeux, qu'ils ne peuvent pas soutenir la lumiere; par des éternuements très-fréquents, & un écoulement par le nez, de la même matiere qui coule des yeux.

La chaleur & la fiévre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomissements sont moins considérables; d'autrefois des sueurs, mais moins abondantes que dans la petite vérole; la langue est blanche, la soif est souvent ardente, les accidents sont généralement plus violents qu'avant les petites véroles bénignes.

Enfin, le quatrieme ou le cinquieme jour, quelquefois sur la fin du troisieme, l'éruption se fait très-promp-

tement & très-abondamment ſur tout le viſage, qui, dans peu d'heures, eſt couvert de taches, dont chacune reſſemble à une morſure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont pluſieurs ſe reuniſſant forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui, enflammant la peau, produiſent une enflûre ſenſible au viſage; quelquefois même les yeux ſont fermés. Chaque petite tache eſt un peu élevée, ſur-tout au viſage où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt; dans le reſte du corps, cette élevation n'eſt preſque ſenſible que par la rudeſſe qu'elle donne à la peau.

Après avoir commencé par le viſage l'éruption ſe continue ſur la poitrine, le dos, les bras, les cuiſſes, les jambes. Elle eſt ordinairement très-abondante ſur la poitrine & ſur le dos; il arrive même quelquefois, qu'on trouve des plaques rouges ſur la poitrine, avant qu'il ſe ſoit fait aucune éruption ſur le viſage.

Le malade a ſouvent, comme dans les petites véroles, des ſaignements de nez abondants, qui emportent le mal de tête, d'yeux & de gorge.

Quand la maladie eſt fort douce,

presque tous les accidents diminuent après l'éruption comme dans la petite vérole; mais ordinairement le changement en bien n'est pas aussi sensible que dans cette premiere maladie. Les vomissements cessent, il est vrai, presqu'entiérement, mais la fiévre, la toux, le mal de tête continuent, & j'ai vû, quelquefois, qu'un vomissement de matieres bilieuses, un ou deux jours après l'éruption, soulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troisieme, ou le quatrieme jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons se dessechent & tombent en petites écailles, la peau même intermédiaire, tombe de la même maniere, & se trouve remplacée par une nouvelle qui s'est formée dessous. Le neuvieme jour, quand la maladie est allée vîte, le onzieme, quand elle a été fort lente, il ne reste aucun vestige des rougeurs, & la peau est d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'est pas guéri, à moins que, pendant le temps de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelqu'évacuation considérable, comme les vomissements dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée

bilieuſes, ou des urines, ou des ſueurs abondantes; car, quand il ſurvient quelqu'une de ces évacuations, la fiévre diſparoît, le malade reprend des forces & ſe guérit entiérement. Quelquefois auſſi, ſans aucune de ces évacuations, la tranſpiration inſenſible diſſipe les reſtes du venin, & le malade ſe porte très-bien. Mais, d'autrefois ce venin, s'il ne s'évacue pas entiérement, ſe jette ſur le poulmon, & y produit une légere inflammation, l'oppreſſion, la toux, l'angoiſſe, la fiévre reviennent, & le malade eſt dans un grand danger. Souvent l'orage eſt moins violent, mais il eſt long, & il reſte des toux très-opiniâtres qui ont pluſieurs caracteres de coqueluches. En 1758, il y eut ici une épidémie des rougeoles extrêmement nombreuſe; preſque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien ſoignés, prirent cette toux qui étoit très-forte & très-rebelle.

§. 224. Quoique ce ſoit-là la marche de la maladie abandonnée à elle-même, ou mal ſoignée, ſur-tout traitée par un régime chaud; quand on a ſoin de modérer la fiévre dans les commencements, de délayer & d'en-

tretenir les évacuations ; ces mauvaiſes ſuites ſont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie eſt la même que pour la petite vérole.

1°. Si la fiévre eſt forte, le pouls dur, l'oppreſſion violente, tous les ſymptômes graves, on fait une ou deux ſaignées.

2°. L'on donne des lavements & des bains de jambes ; la violence du mal en regle la quantité.

3°. L'on ordonne de tiſannes N°. 2. ou 4, ou un thé de ſureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquieme partie de lait.

4°. On emploie les parfums d'eau chaude, qui ſont très-utiles pour ſoulager le mal de gorge, la toux & l'oppreſſion.

5°. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N°. 23.

6°. On tient le malade au régime encore une couple de jours après cette purgation, & enſuite on le met à celui des convaleſcents.

7°. S'il ſurvient, dans le temps que l'éruption doit ſe faire, des accidents ſemblables à ceux qui ſurviennent dans

la petite vérole, on y remédie de la même maniere.

§. 226. Quand on n'a pas suivi cette méthode, & que les accidents décrits. § 223. surviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent, l'on peut se passer de la saignée. S'il y a long-temps qu'il dure dans les enfants gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes secours, sans saignées, la potion No. 8, & les vessicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive souvent que l'éloignement des secours, fait qu'on néglige trop les restes de la maladie, sur-tout la toux, & alors il se forme une véritable suppuration dans le poulmon, avec une fiévre lente. J'ai vû plusieurs enfants dans des villages périr de cette façon; cet état est de la même nature que celui décrit §. 68. & 82. & finit de même, souvent, par une diarrhée très peu douloureuse, & quelquefois puante, qui emmene le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les secours prescrits §. 74. art. 3, 4, 5, la poudre No. 14, le lait & l'e-

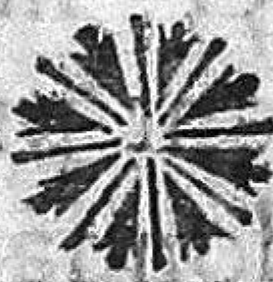
xercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfants, qu'il faut quelquefois se borner au lait, & j'ai vû souvent que, dans ce cas, il opéroit seul des guérisons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opére aussi efficacement, que quand on le prend seul sans aucun autre aliment, & qu'il est très-important de ne lui en associer aucun qui ait le plus petit dégré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même temps, avec succès, pour leur boisson, les eaux de Pfeffer, de Seltzer, de Petersthal, de Bristol, ou quelques autres très-légeres, & qui n'ont que très-peu de minéral ; on les emploie également avec succès dans tous ces cas, dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort séche avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue & la peau extrêmement séches. J'ai guéri cet état en faisant respirer la vapeur d'eau chaude, en faisant prendre des bains tiedes, & en ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait. Mais, si malgré ces secours la toux

continue, il faut, ſans héſiter, faire une ſaignée au bras.

Je réitére encore, avant que de quitter cette matiere, que le venin de la rougeole eſt extrêmement âcre; il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuſe qui produit des éréſipelles, & par-là même cette maladie demande des ſoins, ſans quoi il eſt à craindre qu'elle n'ait des ſuites fâcheuſes. J'ai vû depuis peu une jeune fille qui avoit languie depuis une rougeole eſſuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au col, que le lait coupé avec la ſalſepareille a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle eſt très-mauvaiſe, & cette méthode auroit auſſi de grands avantages, dans celui-ci; mais il en eſt comme de l'inoculation de la petite vérole, elle ne peut être utile au peuple, qu'au moyen d'un hôpital.



CHAPITRE XV.

De la fiévre ardente ou chaude.

§. 230. PRESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement, sans qu'il y ait aucune partie plus particuliérement attaquée, il produit cette fiévre qu'on appelle fiévre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoître sont, la dureté du pouls & sa plénitude, plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très-forte, une grande soif, une sécheresse extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le temps du redoublement qui est considérable tous les soirs; la respiration un peu gênée, sur-tout dans le temps du redoublement, avec une toux de temps en

temps, ſans douleur dans la poitrine & ſans crachats; le ventre reſſerré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques reſſautements, ſurtout quand le malade s'endort; peu ou point de bon ſommeil, mais preſque toujours une eſpece d'aſſoupiſſement, qui rend les malades aſſez peu ſenſibles à ce qui ſe paſſe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de ſueur; à l'ordinaire, la peau très ſéche, de la foibleſſe, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie eſt produite comme toutes les maladies inflammatoires, par les cauſes qui épaiſſiſſent le ſang, & en augmentent le mouvement comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin ou des liqueurs; un air trop longtemps ſec, des excès en tout genre, des aliments échauffants.

§. 233. 1°. L'on doit mettre d'abord le malade au régime, ne donner des aliments que de huit en huit heures quelquefois ſeulement deux fois par jour; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en paſſer tout-à-fait.

2°. L'on réitére les ſaignées juſqu'à ce que le pouls s'amolliſſe. La premiere

doit être considérable ; & l'on en fait une seconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on peut suspendre, & n'y revenir que quand il reprendroit assez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger ; mais s'il continue à être fort & dur, on fait, dans le même jour, la troisieme saignée, qui souvent est la derniere.

3°. On donne deux & même trois lavements par jour. N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiede ; on lave en même temps les mains avec la même eau, on met des linges, ou des flanelles, trempés dedans, sur la poitrine & sur le ventre ; & l'on fait boire, très-réguliérement, le lait d'amandes N°. 4. & la tisane N°. 7. Les pauvres peuvent se tenir à cette derniere, mais il faut en boire prodigieusement. Après les saignées, l'air frais & la quantité de boisson font le salut du malade.

5°. Si après les saignées, la fiévre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion. N°. 10. jusqu'à ce qu'elle ait diminué, & ensuite de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'elle soit très-modérée.

§. 234. Il ſurvient ſouvent, dans cette maladie, des ſaignements de nez, qui ſont très-ſalutaires.

Les premiers ſignes d'amendement ſont l'amolliſſement du pouls, qui ne perd cependant tout à fait ſa dureté que quand la maladie eſt entiérement terminée; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité ſur la langue. Tous ces ſignes favorables vont en augmentant; & entre le neuvieme & le quatorzieme, il ſurvient ordinairement, ſouvent après quelques heures d'orage, des ſelles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépoſe un ſédiment d'un blanc roux, au deſſus duquel l'urine reſte très-claire & d'une couleur naturelle, & des ſueurs plus ou moins abondantes. En même temps les narines & la bouche s'humectent; cette croûte ſeche & brune, qui couvroit la langue, & que rien ne pouvoit enlever, ſe diſſipe d'elle-même; le goût revient, la ſoif diminue, la clarté des idées renaît, l'aſſoupiſſement ſe diſſipe, le ſommeil & les forces reviennent. Après cette époque, il faut donner la potion N°. 23.

& mettre le malade au régime des convalescents. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion. Chez quelques malades les urines ne déposent jamais, mais ils guérissent très-bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire si le pouls reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le nez, les levres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptômes, se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque desespéré; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains, & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.



CHAPITRE XVI.

Des fiévres putrides.

§. 236. APRÈS avoir parlé des maladies fiévreuses, qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompues, qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les visceres du bas ventre, ou qui ont déja passé dans le sang. On les appelle fiévres putrides, ou quelquefois fiévres bilieuses, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce souvent plusieurs jours à l'avance, par un grand abattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appétit, un sommeil inquiet, quelquefois au mal de tête excessif pendant plusieurs jours, sans aucun autre symptôme. Ensuite il survient un frisson, suivi d'une chaleur âcre & séche; le pouls, qui est petit & vîte pendant le frisson, s'éleve pendant la chaleur,

chaleurs, & est souvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fiévre putride ne soit compliquée avec une fiévre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce temps-là, le mal de tête est ordinairement très-violent ; le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissements, de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amere, il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls, toujours fiévreux, l'est alors un peu moins, le malade souffre moins, mais il est très-abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la quantité, & la consistance des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés, d'autres ont fréquemment de petites selles qui ne les soulagent point. La peau est quelquefois séche, d'autrefois il y a de la transpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fiévre redouble tous les jours, & souvent à des heures irrégulieres. Outre le grand redoublement qu'on observe chez tous les malades, il y en a souvent de petits chez quelques-uns.

§. 238. Quand le mal est abandonné à lui-même, ou mal soigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'est pas rare, la fiévre augmente, les redoublements deviennent plus longs, plus fréquents, irréguliers; il n'y a point de bons moments; le ventre se tend comme un ballon, ce qu'on appelle météorisme; les rêveries surviennent; le malade ne sent plus ses besoins, & se salit dans son lit; il refuse les secours, parle continuellement, avec un pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches, d'un brun livide, sur la peau, surtout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres, qui sortent du corps du malade, ont une odeur très-puante; il survient des mouvements convulsifs, sur-tout au visage; il ne se couche que sur le dos, & tombe insensiblement vers les pieds du lit; *il chasse au mouches*; le pouls devient si petit & si vîte, qu'on ne peut qu'à peine le sentir, & point le compter. L'angoisse paroît inexprimable il coule une sueur de détresse, la poitrine s'emplit & l'on meurt misérablement.

§. 239. Quand la maladie est moins violente, ou qu'elle est bien traitée, & que les remedes réussissent, le mal reste quelques jours dans l'état décrit (§. 237.)

ſans empirer & ſans diminuer ; il ne ſurvient aucun des ſymptômes (§. 238.) ; mais, au contraire, tous les ſymptômes diminuent, les redoublements ſont moins longs & moins violents, le mal de tête plus ſupportable, les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes, & ſoulagent ; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier, on recouvre un peu de ſommeil, & il eſt plus tranquille ; la langue ſe nettoie, & chaque jour la ſanté fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle eſt très-violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour ; ſouvent l'on en meurt du dix-huitieme au vingtieme ; quelquefois ſeulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle eſt légere, elle eſt quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle eſt grave, il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines & même plus tard ; mais il eſt vrai que ces maladies ſi longues, dépendent ſouvent, en grande partie, du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le

quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fiévres de cette espece, consiste dans les remedes suivants.

1°. On *met le malade au régime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boisson ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de sucre & de l'eau, ou la tisanne N°. 3. L'on peut, au lieu du jus de citron, employer le vinaigre, qui fait, avec le sucre & l'eau, une boisson agréable & très-saine.

2°. S'il y a inflammation ce qu'on connoît par la force & la dureté du pouls & par le tempérament du malade; s'il est fort & robuste, ou s'il est échauffé par quelqu'une des causes marquées (§. 232.), il faut faire une saignée, & même, s'il est nécessaire, une seconde quelques heures après. Mais j'avertis que très-souvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la saignée seroit nuisible.

3°. Quand le malade a fait pendant deux jours, un usage abondant de ces boissons, s'il a encore la bouche très-mauvaise, & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34. délayée

dans un demi-pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi-quarts d'heure. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on est sûr qu'il n'y a aucune circonstance qui doive en empêcher l'usage; ces circonstances seront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faisoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus, & l'on se contenteroit de faire boire une très-grande quantité d'eau tiede; s'ils ne produisent pas cet effet, on continue jusqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui est ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui N°. 35. en buvant aussi beaucoup d'eau tiéde, quand il opéreroit; mais le premier est à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reste jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation; ce seroit alors donner un vrai poison; & même, si la fiévre est très-forte, quoique sans inflammation, l'on ne doit pas s'en servir.

Le moment de les donner, c'est après le redoublement, quand la fiévre a beaucoup baissé. Ordinairement après avoir fait vomir, le remede N°. 34. purge; le N°. 35. opére plus rarement cet effet.

Dès que les vomissements ont fini, on recommence la tisanne, & il faut bien se garder de donner du bouillon à la viande au malade, sous prétexte qu'il est purgé. Les jours suivants on continue comme les premiers; mais comme il est important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours, dans la matinée, la tisanne N°. 32. Ceux pour qui elle seroit trop dispendieuse, y supléeront en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34. dans cinq ou six tasses d'eau, dont ils prendront une tasse toutes les deux heures, en commençant de grand matin. Mais si la fiévre étoit très-forte, le N°. 32. doit être préféré.

4°. Après l'effet de l'émétique, si la fiévre continue, si les selles restent puantes, si le ventre est un peu tendu, si les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner, de deux en deux heures, une cuillerée de la potion N°. 10, qui arrête la putridité & abat la fiévre. Quand le mal est très-pressant; on peut en donner toutes les heures.

5°. Quand, malgré ces secours, la fiévre continue, & que le cerveau n'est pas net, que le malade a de violents maux de tête, ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres

vésicatoires. N°. 36. & les laisser suppurer le plus long-temps qu'il sera possible.

6°. Quand la fiévre est très-forte, il faut absolument retrancher toute nourriture.

7°. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de suite, trois prises de la poudre N°. 24. à une heure de distance l'une de l'autre ; ce remede procure quelques selles bilieuses, qui abattent beaucoup la fiévre, & diminue considérablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'emploie avec succès dans les cas où la fiévre trop forte, empêche l'émétique, & l'on doit se borner à ce remede, toutes les fois qu'on est certain si les circonstances du mal permettent le vomissement, dont on peut d'ailleuts se passer dans un très-grand nombre de cas.

8°. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublements sont foibles, & que le malade est quelques heures sans fiévre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives, mais l'on continue celui des tisannes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner, de deux en deux jours, deux prises de la poudre N°. 24. qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9°. Si la fiévre a fini pendant la plus

grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fiévre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14. quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede, pourroient y suppléer par la boisson amere N°. 37, dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

18. Comme les organes qui servent à la digestion, ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE XVII.

Des Fiévres malignes.

§. 242. L'ON appelle fiévres malignes celles dans lesquelles le danger est plus

grand, que les symptômes ne sont effrayants. Elles font du mal sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mort sans abboyer.

§. 243. Le caractere distinctif des fiévres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse, contre la cause de la maladie.

Si au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur, qui, sans s'appercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit, seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux, il l'eût été beaucoup moins, & le bruit plus grand, si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont, un long usage de viandes, sans légumes, sans fruits, sans acides; des aliments, mal conditionnés, comme le

pain fait avec de mauvaises graines ; des viandes corrompues. Huit personnes mangerent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fiévre maligne, & il en périt cinq, malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fiévres sont aussi très souvent l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air sur-tout qui réunit ces deux qualités ; aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais ; d'un air enfermé ; sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes ; d'un principe singulier de corruption dans l'air ; des chagrins.

§. 245. Les symptômes des fiévres malignes sont, je l'ai déja dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précédente sensible qui ait pû les détruire ; en même temps un abattement de l'ame, qui devient presqu'insensible à tout, & même à la maladie ; un changement prompt dans le visage, & sur-tout dans les yeux, de petits frissons qui alternent pendant vingt quatre heures, avec de petits accès de chaleur ; quelquefois un grand mal de tête & de reins ; d'autrefois il n'y a point de douleur ; des especes de défaillance dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux ; point

de bon sommeil, souvent un demi-assoupissement; une rêverie légere & sourde, qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien; quelques malades ont cependant des rêveries violentes; presque tous un sentiment de pesanteur, d'autrefois de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvements convulsifs dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; ses sens paroissent s'engourdir; j'ai vû plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns se guérir. Il n'est point rare de voir des malades, qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altere, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entiérement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas ventre; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene; aussi ce symptôme est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée; d'autrefois chargée d'un sédiment d'un jaune brun; plus rarement séche que dans les autres especes de fiévre; quelquefois cependant elle ressem-

ble exactement à une langue long-temps fumée.

Le ventre reste quelquefois très-mol, d'autrefois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vîte que dans l'état naturel, quelquefois même très-vîte, & je l'ai toujours trouvé tel quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude, ni séche, ni humide; elle se couvre souvent de tâches pétéchiales, (ce sont de petites tâches d'un rouge livide) sur-tout au col, autour des épaules, au dos; d'autrefois ce sont de plus grandes tâches brunes, comme après des coups de bâton.

Lesurines sont presque toujours crues, c'est-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vû qu'on ne pouvoit point, à l'œil, distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques maladês, des ulceres livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autrefois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la machoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entiérement, le cerveau s'em-

barrasse tout à fait, le malade, étendu sur son dos, meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorrhagies qui tuent; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fiévre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fiévres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le septieme ou le huitieme jour, plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme; souvent au bout de cinq ou six semaines; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements sont tout à fait lents, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foiblesse & un air très-changé, se croit à peine malade.

Il en est du terme de la guérison comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, même plutôt, d'autres seulement au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guérison sont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une sueur chaude, médiocrement abondante; sans an-

goiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie, quoique ce ne ſoit point un mal, quand le malade devient ſourd, ſi en même temps les autres ſymptômes s'amandent.

Cette maladie laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſe, & il faut un long temps avant que les malades aient repris entiérement leurs forces.

§. 247. 1°. Il eſt plus important, dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtants, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut ſouvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diete doit être légere & aigre, on peut donner du jus d'oſeille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groſeilles, meriſes, & pour ceux qui ſont en état, citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La ſaignée eſt rarement néceſſaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées ſûrement, qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements ſont ſouvent très-peu néceſſaires; quelquefois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10, dont on met un quart d'once sur un pot de tisanne; ou la limonade.

7°. Il est important d'évacuer les premieres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35; &, ordinairement après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remede dans les commencements; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour.

8°. Après avoir enlevé, par ce remede, une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crême de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers, qui sont très-fréquents dans ces maladies & que le malade rend quelquefois par-dessus & par dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents

bizarres qu'on obſerve ; enfin il fortifie les inteſtins, & ſans arrêter les évacuations néceſſaires, il modere la diarrhée quand elle eſt nuiſible.

9°. Si avec la diarrhée la peau eſt ſéche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la tranſpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'ipécacuanha, N°. 39, qui, donné à petites doſes & fréquemment, arrête la diarrhée & favoriſe la tranſpiration. Ce remede & le précédent ſe prennent le matin; deux heures après, il faut commencer la potion N°. 40, & la continuer réguliérement de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N°. 38. ou 39, & on la recommence enſuite juſqu'à ce que le malade ſoit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abattues & le malade fort angoiſſé, il faudroit donner, avec chaque priſe de potion un bol N°. 41. & il y a même des cas dans leſquels on donne de petites doſes de vin blanc avec un ſuccès marqué; il agit comme cordial & antiputride.

Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, c'eſt-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la groſſeur

d'une très-petite féve de *diascordium*, ou si l'on n'en avoit point, de *thériaque*.

11°. Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes, ou à la nuque; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment, & s'ils se séchent au bout de quelques jours; on en remet d'autres, il faut entretenir long-temps l'écoulement.

12°. Dès que le mal est assez amendé pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fiévre, il faut profiter de cette intervalle pour donner six, ou au moins cinq prises du remede N°. 14, & réitérer la même dose le lendemain; ce qui arrête les accès; on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fiévre, on met le patient au régime des convalescents; &, si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès, pour les rétablir plus vîte, trois prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans

toutes les apothicaireries comme un excellent ſtomachique, fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui eſt une compoſition ridicule, chere & ſouvent dangereuſe. Il eſt vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir, mais quand on veut procurer du ſommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépenſe; au lieu du remede N°. 42. continueront à prendre tous les jours, pendant quelques ſemaines, trois priſes du remede N°. 14.

§. 248. L'on a, dans les campagnes ſur le traitement de ces fiévres, un préjugé qu'il faut détruire, non ſeulement parce qu'il eſt faux & ridicule, mais encore parce qu'il eſt dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait, aux pieds ou ſur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, corrompus & répandants une odeur horrible; & l'on ſe perſuade que c'eſt le venin dont ils ſe ſont chargés, qui eſt la cauſe de cette infection, mais c'eſt une erreur; ils puent, non point parce qu'ils ont tiré le venin, mais parce qu'ils ſe ſont pourris par l'humidité & par la cha-

ſeur ; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient ſi on les avoit mis dans tout autre endroit, que le corps d'un malade, également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer pluſieurs de ces animaux ſur un corps ſain, dans le lit, & le laiſſer long-temps dans cet air, pour lui donner une fiévre maligne.

Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant pluſieurs heures, ce qui n'eſt pas auſſi dangereux, quoique ce ſoit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre plutôt l'air eſt corrompu, mais ce qui eſt tout auſſi peu ſenſé. Il eſt bien certain que les animaux, qui environnent le malade, reſpirent le venin qui ſort de ſon corps, & peuvent en être incommodés tout comme les perſonnes qui le ſoignent, mais ils n'en font pas ſortir; au contraire, en contribuant auſſi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fauſſe conſéquence; l'on dit, que, ſi le mouton meurt, le malade guérira; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit; d'autrefois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cauſe qui produit les fiévres malignes, s'allie avec d'au-

tres maladies, & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole, & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractérisent la malignité avec les symptômes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement qui dépend en général de la combinaison du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des Fiévres d'accès.

§. 250. LEs fiévres d'accès, que le peuple appelle fiévres tremblantes, » sont » celles qui, après un accès de quelques » heures, diminuent sensiblement, ainsi » que tous les symptômes, & cessent » enfin absolument, de façon cependant » que l'accès revienne en suite. »

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années, on peut dire qu'elles y étoient épidémiques; elles

ſont beaucoup plus rares depuis cinq ou ſix ans, dans la généralitédu pays; mais il y en a toujours un aſſez grand nombre dans tous les lieux où l'on reſpire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits ſitués dans un air à peu près ſemblable.

§. 251. Il y en a de pluſieurs eſpéces, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent.

Si l'accès revient tous les jours, c'eſt ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les diſtinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidienne, les accès ſont longs & ſe reſſemblent tous; elle n'eſt pas fréquente. Dans la double tierce ils ſont moins longs, & il yen a alternativement un plus léger & un plus fort.

Dans la fiévre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent ſeulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres eſpeces ſont très-rares. J'ai vû une véritable quinte, & une véritable ſeptimane qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fiévre intermittente attaque ſouvent dans le temps qu'on ſe croit le mieux portant.

D'autrefois il est précédé par un sentiment de froid & d'engourdissement, qui dure quelques jours avant que l'accès se déclare. Il commence par des bâillements, des lassitudes, une foiblesse, des froids, des frissons, des tremblements; par la pâleur des extrêmités, par des nausées, & quelquefois par un vomissement. Le pouls est vîte, foible & petit, & la soif assez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il survient une chaleur qui augmente insensiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxieté diminue, le pouls est plus fort & plus grand, la soif est excessive; le malade se plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres; mais d'une douleur différente de celle qu'il souffroit pendant le froid, enfin après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq, six heures, il tombe dans une sueur générale de quelques heures. Tous les symptômes dont on vient de parler diminuent, & souvent le sommeil survient.

Après ce sommeil, le malade se reveille souvent sans fiévre; il ne lui reste alors qu'une lassitude & de la foiblesse. Quelquefois le pouls, entre les accès est dans son état naturel; souvent il

reste un peu plus vîte qu'en santé, & ne reprend sa premiere lenteur que quelques jours après le dernier accès.

Un des symptômes qui caractérisent le plus particuliérement ces fiévres, c'est la nature des urines que le malade rend sur la fin de l'accès. Elles sont rougeâtres, & elles déposent un sédiment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses, & il se forme au dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espece de la fiévre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois précisement à la même heure, d'autrefois ils avancent d'une, deux, trois heures; quelquefois ils retardent d'autant; l'on a cru remarquer que les fiévres, dont les accès anticipoient, se terminoient plutôt que les autres; mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. L'on distingue les fiévres d'accès en fiévre de printems ou d'automne. L'on appelle fiévres de printems, celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin; fiévres d'automne celles qui regnent depuis le mois de Juillet, jusqu'au mois de Janvier. Leurs

caracteres essentiels sont les mêmes; ce ne sont point proprement des maladies différentes, mais les circonstances variées, qui les accompagnent, méritent quelqu'attention. Ces circonstances dépendent de la saison, & de la constitution des corps dans ces saisons. Les fiévres de printems sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire, parce que c'est la disposition des corps dans ce temps-là; & comme tous les jours la saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Celles de l'automne sont souvent mêlées d'un principe de putridité, & comme la saison devient fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fiévres d'automne commencent très-rarement en Juillet, beaucoup plus souvent en Août; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fiévres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août, c'est une misérable erreur: il vaut mieux qu'elles commencent en Août, que dans les mois suivants, parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres, qu'elles paroissent plus tard. Ces fiévres s'annoncent quelquefois comme des fiévres putrides, & ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles

qu'elles ſe réglent en fiévres d'accès; mais, heureuſement il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fiévres putrides. Le ſédiment couleur de brique, & ſurtout la pellicule au deſſus des urines, ſont ordinairement dans les fievres d'automne, & manquent ſouvent dans celles de printemps. » Dans celles-ci, les urines ſont » d'ordinaire moins rouges, & tirent » plutôt ſur le jaune; il ſe forme, dans » le milieu, une eſpece de nuage. Elles » dépoſent un ſédiment blanc, qui eſt » d'un bon augure ».

§. 256. Ordinairement les fiévres d'accès ne ſont pas mortelles; celles de printems ſe diſſipent même ſouvent ſans aucun remede, après quelques accès. Il n'en eſt pas de même de celles d'automne qui durent très-long-temps, & même quelquefois juſqu'au printems, ſi on les laiſſe ſans remedes, ou ſi on ne les traite pas bien.

Les fiévres quartes ſont toujours plus rebelles que les tierces; ce ſont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fiévre, non ſeulement elle eſt très-longue, mais elle a de fréquentes recidives.

§. 257. Quelques accès de fiévre ne

ſont pas extrêmement nuiſible; il arrive même quelquefois qu'ils produiſent quelque changement favorable dans la ſanté, & détruiſent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on ſe trompe en les regardant généralement comme ſalutaires. S'ils durent long-temps, s'ils ſont longs & violents, ils affoibliſſent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & ſur-tout les digeſtions, ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans pluſieurs maladies chroniques, entr'autres la jauniſſe, l'hydropiſie, l'aſthme, & les fiévres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès, & c'eſt toujours dans le temps du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guériſon de ces fiévres ; c'eſt le *Kina* ou *Kinkina*; ainſi l'on eſt toujours ſûr de les diſſiper, & il n'y a de difficulté que celle de ſçavoir s'il n'y a point d'autre cauſe de maladie compliquée avec la fiévre à laquelle le *Kina* pût nuire : s'il y en a; il faut les détruire par leurs remedes particuliers (*a*).

(*a*) Cet admirable remede n'eſt connu en Europe que depuis cent & vingt ans; nous en avons l'obligation aux Eſpagnols, qui le trouverent au Pérou dans la province de *Quito*. La Comteſſe de Chinchon fut la premiere Européenne qui en fit

§. 259. Dans les fiévres de printemps, si les accès ne sont pas violents, si le

usage en Amérique, il arriva d'abord en Espagne sous le nom *de poudre de la Comtesse*. Les maisons des *Jésuites* en ayant fait distribuer beaucoup, il se répandit sous le nom de poudre des *Jésuites*; il a été connu encore sous d'autres noms; on ne l'appelle aujourd'hui que *Kina*, *Kinkina* ou *écorce du Pérou*. Il essuya d'abord de très-grandes oppositions; les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poison, & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siécle avant que tous les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin il paroît que depuis près de vingt ans l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'insuffisance des autres dans plusieurs cas, son efficace, les cures admirables & sans nombre, qu'il a opérés & qu'il opere tous les jours, le nombre de maladies, très-différentes des fiévres, dans lesquels il est le souverain remede, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien-être, la force, la gaieté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin désillé tous les yeux, & on lui donne presqu'unanimement le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croît plus qu'il *gâte l'estomac*, qu'il *fixe la fiévre sans la guérir*, qu'il *enferme le loup dans la bergerie*, qu'il jette dans *le scorbut*, *l'asthme*, *l'hydropisie*, *la jaunisse*; l'on est au contraire persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que, s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les bons remedes, que quand il est falsifié ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempérament quelques singularités inconnues (c'est ce qu'on appelle, *idiosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.

malade eſt bien entre les accès, que ſon appétit, ſes forces, ſon ſommeil ne ſe perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade *au régime des convaleſcents.* C'eſt celui qui convient aſſez généralement à tous ceux qui ont ces fiévres; parce que ſi on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement, & ſi l'on ne retranchoit rien de leurs aliments, comme il ne ſe fait point de digeſtion pendant tout le temps de l'accès, & que l'eſtomac eſt toujours un peu affoibli par la maladie, il ſe formeroit des crudités qui entretiendroient la fiévre. L'on ne doit point prendre d'aliments ſolides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fiévre revient, après le ſixieme ou le ſeptieme accès, & que le malade ne paroiſſe avoir aucun beſoin de purger, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution, & ce qui eſt rare, on lui donne le *kina*, qui eſt la poudre N°. 14. Quand le malade a beſoin d'être évacué, l'ypecacuanha, N°. 35, eſt ſouvent préférable aux purgatifs.

Si la fiévre eſt quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou ſix priſes entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout

au plus quatorze ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une heure & demi d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons, dans tout ce temps-là, entre deux prises.

Quand la fiévre est tierce, il faut en donner une once, ou huit prises entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle est quarte, j'en donne une once & demi de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses ;c'est en les donnant trop petites qu'on échoue si souvent : on crie contre le remede, on le croit inutile, mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient. Il faut que la derniere prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doses de kina, l'accès manque ; mais soit qu'il manque ou qu'il revienne, il faut, après que son temps est passé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite pendant six jours de donner la moitié de cette dose, entre le temps qu'auroit rempli les accès s'ils étoient venus ; &, pendant tout ce temps-là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très-forts, le

mal de tête très-violent, le visage rouge, le pouls plein & dur, s'il y a de la toux, si, lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort seche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisane d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24. & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou, des inquiétudes, des mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N°. 21. ou la potion N. 23.

§. 262. Dans les fiévres d'automne, si elles s'annoncent continues, à peu près comme les fiévres putrides, on fait boire abondamment de la tisanne d'orge N°. 3. &, au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dedans l'estomac continuent, on donne le remede N°. 34. ou celui N°. 35. (*a*). Si après ce remede les

(*a*) Voyez §. 241. les cas dans lesquels on doit employer ce second remede, préférablement au premier.

signes de putridité continuent encore, on purge avec plusieurs prises de la poudre N°. 24, ou, les gens robustes, avec celle N°. 21, & quand la fiévre est tout à fait réglée, on donne le kinkina comme §. 260.

Mais comme les fiévres d'automne sont plus opiniâtres, après l'avoir discontinué huit jours, quoiqu'il ne soit revenu aucun accès, il faut en redonner, encore pendant huit autres jours, trois prises par jour, sur-tout si la fiévre étoit quarte; & même, dans cette espece, je l'ai souvent fait prendre six fois de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure, qui est coûteuse par le prix du *kina*; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer comme la seule qui soit certaine, car rien ne peut remplacer ce remede, c'est le seul sûr, & le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires; l'on croyoit qu'il gâtoit l'estomac, & pour prévenir cela on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'estomac, c'est le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux; & c'est une coutume nuisible, quand on est obligé de le donner souvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstruc-

tions, & qu'il conduisoit à l'hydropisie, l'on sçait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fiévre. Non seulement le *kina* empêche ce malheur, mais lors qu'il est arrivé parce qu'on ne s'en est pas servi, son usage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fiévre, quelquefois cela empêche l'effet du *kina* sans le rendre nuisible; mais quand la fiévre est seule, il a toujours fait & fera toujours tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *kina*, il faut bien se garder de se purger; la purgation redonneroit la fiévre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais, nécessaire dans la fiévre quarte qui attaque en automne plutôt qu'au printemps, & avec des symptômes de putridité plutôt que d'inflammation.

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts d'heure, un petit verre tiede de thé de sureau adouci avec du miel, & se promener doucement; cela lui procure une légere sueur, qui rend le froid, & par-là-même tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le temps du froid;

& quand la chaleur eſt venue, il peut ou la continuer, ou lui ſubſtituer celle N°. 2. qui eſt plus rafraîchiſſante ; mais il n'eſt plus néceſſaire de boire tiéde, il ſuffit de ne pas boire trop froid. Quand la ſueur eſt finie, on eſſuie bien le malade, & il peut ſe lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la ſueur, un peu de grus, ou quelque autre aliment ſemblable.

§. 265. Quelquefois la premiere doſe, & même les premieres doſes de kina purgent. Ce n'eſt pas un mal, mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fiévre, ainſi il faut regarder ces doſes comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres qui ceſſent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit on le ſuſpendroit un jour, pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe ; enſuite on le recommenceroit : &, ſi la diarrhée perſiſtoit, on mêleroit à chaque priſe, quinzegrains de thériaque ; mais ce n'eſt que dans ce cas qu'on doit le mêler, toutes les autreschoſes, auxquelles on l'aſſocie, affoibliſſent ſa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'uſage du *kina*, l'on ſe ſervoit des autres amers, qui ont auſſi beaucoup de qualités, mais qui lui ſont cependant bien inférieurs,

L'on trouvera N°. 43, trois remedes de cette eſpece, qui ſont très-bons, & dont j'ai ſouvent éprouvé l'efficace ; mais d'autrefois j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *kina*. La la limaille de fer, qui entre dans la compoſition du troiſieme, eſt très-fébrifuge dans certain cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'hiver 1753, d'une fiévre quarte, un malade que je n'avois pas pû déterminer à prendre du *Kina*. Il eſt vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime, & qu'au plus fort de l'hyver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, juſqu'à ce qu'il commençât à tranſpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aiſé dont je me ſuis ſervi ſouvent, avec un entier ſuccès contre les fiévres tierces, mais qui ne m'a réuſſi que deux fois dans les quartes, c'eſt de faire ſuer abondamment le malade dans le temps que l'accès doit venir. Pour cela, il boit trois ou quatre heures à l'avance, l'infuſion de ſureau miélée comme je l'ai déja dit §. 264, & une heure avant le moment du friſſon il ſe met au lit, & on lui donne, auſſi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 44.

J'en ai auſſi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752,

en donnant de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs fois & qu'elle ne guérissoit point aussi promptement, elle affoiblissoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'estomac; & deux fois, quoiqu'elle eut guéri la fiévre, je fus obligé de recourir au kina pour rétablir entiérement la santé. Mais comme ces moyens sont peu coûteux, & réussissent souvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes pour les fiévres; aucun n'est aussi efficace que ceux que je viens d'indiquer; plusieurs sont dangereux: ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. L'on débite, depuis quelques années, des poudres sous le nom de poudre de Berlin qui ne sont qu'un kina masqué, quelquefois entiérement éventé, & toujours vendu très-cherement. Un kina choisi, & fraîchement préparé, est fort à préférer.

§. 269. J'ai vû souvent des paysans qui avoient une fiévre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très-bien trouvé de leur donner les remedes N°. 34. ou 35; & ensuite, pen-

dant quelques jours, celui N°. 38; après cela on leur donne le kina, à chaque prise duquel on allie avec succès, dans ce cas, sept ou huit grains de limaille de fer (voyez §. 260), ou les autres febrifuges, (voyez §. 266, 267); après quoi on les met, pendant quelque temps, à l'usage de la thériaque des pauvres, (voyez §. 247 *art.* 13.), afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fiévres d'accès qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violents symptômes; le pouls est petit & irrégulier, le malade excessivement abattu, évanouissant fréquemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la selle ou d'uriner, continues & inutiles. Le mal est très-pressant, le malade peut mourir dès le troisieme accès, & passe rarement le sixieme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le kina, comme §. 260, afin de supprimer les accès suivants. Souvent ces fiévres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies; quand cette complication est bien

démontrée, on peut, immédiatement après la fin d'un accès, donner une prise d'ypécacuana N°. 35. & dès que son effet est fini, on donne le kina Mais je m'étends peu sur ces fiévres, parce qu'elles ne sont pas fréquentes, & que le traitement en est trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans Médecin. J'ai seulement voulu les faire connoître, afin que, quand elles se présenteroient, on fût instruit du danger.

§. 271. La même cause, qui produit ces fiévres d'accès, occasionne souvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vîtesse dans le pouls : ces maux suivent presque toujours l'ordre des fiévres quotidiennes ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vû des vomissements & des envies de vomir très-violentes avec une angoisse inexprimable, des oppressions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très-fréquemment des douleurs inouies sur un œil, la paupiere, le sourcil, & la tempe du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoiement continuel. J'ai même vû, deux fois, un gonflement si prodigieux, que l'œil sortoit de plus d'un

pouce de la tête, couvert par la paupiere, qui, elle-même, étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très-réguliérement à une certaine heure, durent à peu près le temps d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir précisement à pareille heure le lendemain ou le sur-lendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puisse arrêter ces accès, c'est le kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès; & tous les autres remedes ne suspendent pas même le mal; mais j'ai guéri, avec le kina, de ces maux, & sur-tout de ceux d'yeux qui sont très-fréquents, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement, saignées, purgatifs, bains, eaux, vésicatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très-leger; le second manque; & je n'ai point vû de rechûte comme après les accès ordinaires de fiévre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fiévres fréquentes, l'on doit brûler souvent, dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer pour

boisson une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très-grande efficace pour raccommoder les estomacs les plus foibles, pour prévenir les obstructions, & pour faciliter la transpiration; & comme ce sont-là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrement ces fiévres, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles. Le vin N°. 43, ou un vin de kina préparé, en faisant infuser une once de cette écorce grossiérement pilée dans vingt onces de vin vieux blanc, pendant vingt-quatre heures, sont aussi très-convenables.

CHAPITRE XIX.

Des Erésipelles & des piqûures d'animaux.

§. 273. L'Erésipelle, que le peuple appelle *le violet*, est quelquefois une maladie très-légere qui paroît sur la peau, sans que le malade ait eu aucune indisposition; elle attaque ordinairement le visage, ou les jambes. La peau se tend, devient rude & rouge; mais la rougeur disparoît, si l'on presse avec le doigt,

& reparoît dès qu'on le retire. Le malade sent, dans la partie, une chaleur brûlante qui l'inquiéte, & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reste dans son plus haut période un jour ou deux, & diminue; alors la peau malade tombe en grosses écailles, & tout est fini.

§. 274. D'autrefois c'est une maladie plus grave, qui commence par un frisson très-fort, suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envie de dormir qui ne cessent que quand l'érésipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second ou même le troisieme jour. Alors la fiévre diminue, les maux de cœur finissent; mais souvent il reste un peu de fiévre, & du dégoût pendant tout le temps que l'érésipelle augmente. Quand il attaque le visage, le mal de tête continue, jusqu'à ce qu'il soit sur son déclin; la paupiere se gonfle, l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus long-temps qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte la fiévre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très-dange-

reux, &, quelquefois, s'il n'est pas très-bien secouru, il succombe sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Un érésipelle très-fort sur le col occasionne une esquinancie qui peut être fâcheuse.

Quand il attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'érésipelle est un peu fort, il est couvert de petites pustules pleines d'une eau claire comme celles qui surviennent à une brûlure, qui ensuite se sechent & s'écaillent. J'ai vû quelquefois sur-tout quand l'érésipelle attaquoit le visage, que l'humeur, qui sortoit de ces pustules, étoit extrêmement visqueuse, & formoit des croûtes épaisses qui ressembloient presqu'aux croûtes de lait des petits enfants, & restoient plusieurs jours avant que de tomber. Quand l'érésipelle est violent, il dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état; & enfin il se dissipe par une sueur abondante, qui est quelquefois annoncée par un mal-aise, accompagné de frisson, & d'un peu d'angoisse qui durent quelques heures. Pendant tout le temps de la maladie, toute la peau est très-seche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il est rare que l'érésipelle suppure, & quand cela arrive, c'est toujours

une mauvaiſe ſuppuration qui dégénere aiſément en ulcère. Il y a quelquefois des épidémies d'éréſipelles malignes, qui ſe gangrenent aiſément.

§. 276. L'éréſipelle change ſouvent de place ; elle ſe retire tout-à coup ; le malade eſt mal à ſon aiſe ; il a des envies de vomir, de l'angoiſſe, de la chaleur, l'éréſipelle reparoît ailleurs, & il eſt guéri. Mais, ſi au lieu de reparoître ſur une autre partie de la peau, l'humeur ſe jette ſur le cerveau, ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures ; & ces changements funeſtes arrivent quelquefois ſans qu'il ſoit poſſible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin.

Quand le tranſport ſe fait ſur le cerveau, le malade tombe d'abord dans des rêveries, avec un viſage allumé, & des yeux très-vifs ; il devient bientôt phrénétique, & meurt léthargique.

Si le poulmon eſt attaqué, l'oppreſſion, l'angoiſſe, la chaleur ſont inexprimables.

L'humeur ſe jette auſſi ſur la gorge, & produit une eſquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des perſonnes pour qui l'éréſipelle eſt une maladie habituelle. Si elle attaque ſouvent le viſage, c'eſt ordinairement le côté, & l'œil en eſt à

la fin considérablement affoibli.

§. 278. L'érésipelle dépend de deux causes: d'une humeur âcre & ordinairement bilieuse répandue dans le sang; & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la transpiration.

§. 279. Quand le mal est léger, tel qu'il est décrit §. 273, il suffit d'entretenir une transpiration abondante, sans échauffer, & il n'y a rien de tel, dans ces cas là, que le régime, & un usage abondant de nitre & de thé de sureau. Ainsi l'on se prive de viande, d'œufs, & de vin; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits; l'on boit abondamment d'infusion de sureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi-dragme de nitre; ou, ce qui revient au même, on en mêle trois dragmes à la quantité de sureau, qu'on peut boire dans un jour. L'on peut aussi mettre le nitre en bol, avec de la conserve de sureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la transpiration.

§. 280. Quand le mal est plus grave, si la fiévre est très-forte, & le pouls en même temps fort, ou dur, il faut faire une saignée; mais, dans cette maladie; il ne faut jamais la faire abondante, il vaut mieux, supposé qu'on

n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde, & même une troisieme, si la fiévre est forte comme cela arrive très-souvent; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse, & dans des cas de cette espece, la nature a quelquefois sauvé les malades en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres: & un Médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter; mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des Médecins pour laquelle j'écris; & il est plus sûr, pour eux, de multiplier les saignées, dans ce cas, que d'en faire une trop forte. Ces fiévres érésipellateuses sont souvent l'effet d'un long échauffement.

Après la saignée, *on met au régime*; on donne des lavemens jusqu'à ce que la fiévre ait diminué sensiblement, & l'on fait boire abondamment de la tisanne d'orge, N°. 3.

Quand la fiévre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 23, ou en donnant tous les matins, quelques prises de crême de tartre N°. 24. La purgation est absolument nécessaire, pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause premiere de ces érésipelles violents. L'on est même quelque-

fois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale, s'il n'y a que peu de fiévre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes émétiques N°. 34 ou 35, qui, par les secousses qu'ils occasionnent dissipent ces embarras, mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amende, mais il faut cependant, quelquefois y revenir le lendemain, ou le surlendemain, sur-tout si le mal est à la tête. Les purgatifs sont le vrai remede de cette maladie quand elle occupe cette partie; en emportant la cause du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les suites fâcheuses.

Quand, après les évacuations, la fiévre continue à être très-forte, il faut donner, toutes les deux heures, & même plus souvent, une cuillerée du remede N°. 10.

Il est très-utile, quand le mal est à la tête, de baigner souvent les jambes dans l'eau tiéde; l'on doit même, s'il est violent, appliquer des sinapismes à la plante des pieds. J'ai vû ce remede attirer sur les jambes, au bout de quatre heures, une érésipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à se dissiper par la sueur, il faut

l'aider par le thé de ſureau & le nitre ; (voyez §. 279.) Il eſt utile d'entretenir la tranſpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puiſſe employer ſont 1°. l'herbe à Robert, (*geranium Robertianum*), ou le cerfeuil, ou le perſil, ou la fleur du ſureau ; ſouvent même ſi le mal eſt léger, il ſuffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques perſonnes poudrent de farine ſéchée.

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puiſſe avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de ſureau, & appliqués tiedes, ſont ce qui ſoulage le plus promptement. J'ai appaiſé, par ce remede, les douleurs horribles du *feu ſaint Antoine*, qui eſt une eſpece d'éréſipelle ; mais cruel, & qui a des caracteres ſinguliers.

3°. L'on emploie auſſi, avec grand ſuccès l'emplâtre d'émail N°. 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent ſur-tout, quand il ſuinte, des petites veſſies, une eau, qu'il eſt bon d'abſorber par l'application de ces poudres, ſans quoi elle pourroit écorcher & même ulcérer la partie: inconvé-

nient qu'on peut prévenir encore plus ſûrement, en perçant ces petites veſſies, dans leur partie la plus inférieure, avec une aiguille, & en les comprimant avec des linges propres, qui expriment, & enlevent en même temps cette ſéroſité âcre.

Tous les autres emplâtres, dans leſquels il entre des graiſſes, ou des réſines, ſont très-dangereux; ils ont ſouvent produit la rentrée de l'éréſipelle, ſon ulcération, la gangrene. Si les perſonnes ſujettes à cette maladie, appliquent quelque emplâtre de cette eſpece, ſur la peau, lors même qu'elle eſt la plus ſaine, il ſurvient d'abord un éréſipelle.

§. 282. Quand l'humeur d'éréſipelle rentre, & ſe jette ſur le cerveau, ſur la gorge, ſur le poulmon, ou ſur quelqu'autre partie intérieure, il faut faire une ſaignée, appliquer des véſicatoires aux jambes, & faire boire abondamment du thé de ſureau nitré.

§. 283. Les perſonnes ſujettes aux éréſipelles habituels qui reviennent ſouvent, doivent s'impoſer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les alimens gras & viſqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie ſédentaire, les paſſions vives, ſur tout la colere, & s'il eſt poſſible, le chagrin. El-

les doivent vivre, principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau, & quelques vins blancs légers, & sur-tout faire usage souvent de la crême de tartre. Ces attentions sont importantes, parce que, outre le danger de ces fréquents érésipelles, ils dénotent un léger vice dans le foie & dans la vésicule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très-grave.

Des eaux légerement purgatives leur sont très-utiles, aussi-bien que les jus d'herbes chicoracées, & le petit lait bien clair, dont ils feront très-bien de boire trois quartettes tous les matins, pendant cinq ou six mois de l'été. Il est encore plus efficace, s'ils prennent en même temps de la crême de tartre, & s'ils y mettent du miel.

Piqûures d'Animaux.

§. 284. Comme les piqûures d'animaux produisent souvent une espece d'érésipelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpent, venimeux dans ce pays que les viperes, & l'on n'en trouve que dans un seul endroit, près de *Baume*, où il y a une vipériere. Nous n'avons point de scorpions, qui sont

ſont peu venimeux ; les crapauds ne le ſont pas ; ainſi, les ſeules piqûures, auxquelles on ſoit expoſé, ſont celles d'abeilles, de guêpes, de frelons, de couſins, de demoiſelles, qui, quelquefois procurent beaucoup de douleurs, une enflure & une rougeur éréſipélateuſe très-conſidérable, qui, ſi elle eſt au viſage, ferme quelquefois abſolument les yeux ; de la fiévre, des maux de tête, des inſomnies, des maux de cœur ; & ſi les douleurs ſont violentes, des évanouiſſements & des convulſions ; ſans que jamais ces accidents aient de ſuites funeſtes. Ils paſſent naturellement au bout de quelques jours, ſans aucun ſecours, mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abréger, 1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il eſt reſté.

2°. En appliquant continuellement ou de l'eau ſimple qui affoiblit la force du venin, ou quelqu'une des applications indiquées §. 281. *art.* 1. & 2, ſur-tout l'infuſion de ſureau dans laquelle on délaye un peu de thériaque ; ou en couvrant le mal d'un cataplaſme de mie de pain, de lait, de miel & d'un peu de thériaque.

3°. En faiſant prendre quelques bains de pied.

4°. En diminuant un peu des aliments, sur-tout le soir, & en buvant de l'infusion de fleurs de sureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

CHAPITRE XX.

Des inflammations de poitrine, & des pleurésies fausses & bilieuses.

§. 285. L'Inflammation de poitrine, & la pleurésie qu'on appelle bilieuse, sont la même maladie. C'est proprement une fiévre putride, avec un engorgement du poulmon, qui est, ou sans douleur, alors on l'appelle péripneumonie putride ou bilieuse, ou avec douleur de côté (*point*); on l'appelle pleurésie.

§. 286. Les signes, qui distinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites Chap. IV & V, sont un pouls moins dur, moins fort, plus vîte, sans qu'il y ait les symptômes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (Voyez §. 47 & 90). La bouche est mauvaise &

amere, la chaleur âcre & séche; le malade a un sentiment de pesanteur & de malaise dans les environs de l'estomac, des nausées; il a le teint moins rouge que dans les péripneumonies & pleurésies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait, les urines ressemblent à celles des fiévres putrides, & non point à celles des fiévres inflammatoires; il y a très-souvent une petite diarrhée bilieuse & très-fétide. La peau est ordinairement très-séche, les crachats sont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'espece inflammatoire.

§. 287. Le traitement est le même que celui des fiévres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une saignée. Ensuite on donne la tisanne d'orge N°. 3, & des lavements, &, dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative N°. 34. Mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute disposition inflammatoire est dissipée; l'employer plutôt, c'est certainement tuer le malade, & il est affreux de travailler par un vomitif un poulmon enflammé & gorgé de sang, dont les vaisseaux crevent par le seul effet de l'expectoration. Je dois ajoûter cependant que

cette disposition inflammatoire, est ordinairement de nature à céder aisément; une ou deux saignées suffisent pour la dissiper, & pour permettre d'employer les remedes que la maladie essentielle exige.

Ensuite on peut repurger au bout de quelques jours avec le remede N°. 23. La poudre N°. 25. réussi aussi très-bien comme vomitif.

Si la fiévre devient très forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10.

Ces maladies sont souvent épidémiques comme les fiévres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de proposer me réussit très-bien.

Les vésicatoires aux jambes sont très-utiles quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales. Nous avons vu un retour de cette même épidémie au printemps de 1765, & un plus considérable au commencement de cette année 1766. J'ai donné ailleurs l'histoire de l'un & de l'autre (*a*); ainsi je ne m'y arrêterai point ici : je dirai seulement que dans l'une & l'autre, & surtout dans celle de cette année, la complication d'inflammation a été très-rare,

(*a*) Lettre à M. Zimmerman sur l'épidémie courante; Lausanne, 1765. Seconde Lettre à M. Zimmerman, sur l'épidemie de 1766, Lausanne.

& la ſaignée très-peu indiquée: le point eſſentiel de la curation, c'étoit d'évacuer les premieres voies, par un vomitif, dès le commencement de la maladie; quand on l'a donné de bonne heure, il a ſouvent emporté le point & la fiévre; donné plus tard, ſon bon effet n'étoit ni auſſi ſûr, ni auſſi marqué. Après le vomitif, qui, ſur-tout cette année, a très-ſouvent été l'ypécacuanha, le remede le plus efficace, c'étoit les véſicatoires dont je ne puis aſſez louer le bon effet, ſur-tout quand on les a appliqués de très-bonne heure d'abord après les premieres évacuations; il falloit les mettre très-grands, on les a mis ordinairement aux jambes, mais leur efficace eſt encore plus marquée en les appliquant ſur le point même; le reſte du traitement a conſiſté à favoriſer toutes les évacuations, ſur-tout celles par les ſelles & par la tranſpiration; l'uſage de la crême de tartre, varié ſuivant les circonſtances, & ſur-tout celui d'une boiſſon délayante, telle que la tiſanne de gramen ou chiendent, celle N°. 2, celle N°. 26, ou le petit-lait bien clair, ont très-bien rempli cette indication. Il étoit très-dangereux d'arrêter imprudemment les ſueurs; leur ſuppreſſion occaſionnoit preſque ſur-le-champ une inflammation du bas ven-

tre, qui étoit bientôt mortelle, sur la fin de la maladie, quand elle a été grave, il a fallu purger quelquefois.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poulmon, avec fiévre, produit par des matieres extrêmement ténaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre saison. Les vieillards, les enfants foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hommes foibles & particuliérement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attaquées; sur-tout si elles ont pris peu de mouvement pendant l'hyver, si elles ont vêcu d'aliments visqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs on acquis un caractere d'épaississement visqueux: elles circulent avec peine; & quand, au printemps, la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poulmon l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie,

1°. parce que les circonſtances dont j'ai parlé ont précedé.

2°. Par les ſymptômes qui la précedent. Le malade, pluſieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légere oppreſſion quand il ſe donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaiſe humeur; le viſage eſt plus rouge qu'il ne devroit être, il a du penchant au ſommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3°. Quand cet état a duré quelques jours, il ſurvient un friſſon plus long que violent; enſuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppreſſion. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très-abattu, le pouls eſt foible & aſſez vîte, les urines ne ſont quelquefois que peu changées, d'autrefois en petite quantité & aſſez rouges; il ne touſſe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le viſage eſt ordinairement très-rouge & même livide; il ne peut ni veiller ni dormir, il a des moments de rêveries, dans d'autres l'eſprit eſt libre. Quelquefois, ſur-tout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouiſſement mortel. D'autrefois l'oppreſſion & l'angoiſſe

augmentent, le malade ne peut respirer qu'assis & avec un travail cruel; le cerveau s'embarrasse tout à fait, le pouls est très-vîte & très-petit; cet état dure quelques heures & finit aussi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie est très-dangereuse; premiérement, parce qu'elle attaque des sujets dont le tempérament n'a pas de ressources; en second lieu parce qu'elle est prompte, car on meurt quelquefois dès le troisieme jour, & l'on passe rarement le septieme, pendant que la cause du mal demanderoit de longs secours. D'ailleurs s'il y a des raisons pour employer un remede, il y en a souvent d'autres qui l'empêchent; & tout ce qu'on peut faire, se réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'est pas d'un âge trop avancé; si le pouls a de la dureté, & en même temps de la force, si le temps est sec, & que le vent du nord domine, on doit faire une saignée raisonnable; mais si la plûpart de ces circonstances manquoient, elle seroit très-nuisible. S'il falloit faire une régle générale, il vaudroit mieux la bannir que l'admettre.

2°. L'on débarrasse l'estomac & les intestins, des matieres glaireuses qu'ils contiennent, & les remedes qui réussissent le mieux, sont le remede N°. 35,

quand il y a des symptômes qui indiquent un grand besoin de vomir sans inflammation, ou celui N°. 25, qui après avoir fait vomir, purge par les selles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration. Quand on craint le vomissement on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonspect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3°. L'on fait boire dès le commencement du mal beaucoup de tisanne N°. 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N°. 12. à chaque livre de laquelle on ajoûte une demi-dragme de nitre; la tisanne de racine de *seneka* est aussi très-utile dans cette maladie, dans la fausse pleuresie, même dans quelques cas des véritables inflammations de poitrine & dans l'asthme, mais son prix en prive le peuple, & m'avoit empêché d'en parler dans les premieres éditions.

4°. On donne, de deux en deux heures, une tasse de la potion N°. 8.

5°. L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont souvent suffi dans

des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guérissent en partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entiérement; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. *La fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poulmon, mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale, qui se jette sur ces parties, & qui y produisant des douleurs très-vives, qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleuré-sie est plus dangereuse qu'une véritable, mais c'est une erreur. Elle est souvent précedée d'un frisson, & presque toujours accompagnée d'un peu de fiévre, d'une petite toux, & d'une légere difficulté de respirer, qui naît, aussi bien que la toux, de ce que le malade souffrant dans les mouvements de la respiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans

le poulmon; mais il n'a ni l'angoiſſe, ni les autres ſymptômes des vraies pleuréſies. La douleur s'étend chez quelques malades, preſque ſur toute la poitrine, & juſques à la nuque. L'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas. 1°. Quand la douleur eſt ſi forte, que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer; ce qui produit un engorgement dans le poulmon. 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme (voyez §. 168. & 169).

Après la ſaignée, ou les ſaignées, un véſicatoire ſur la partie, produit ſouvent un très-bon effet; c'eſt véritablement l'eſpece de pleuréſie dans laquelle il convient.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere ſaignée, ſouvent il ſe termine le troiſieme, le quatrieme, ou le cinquieme jour, par une ſueur abondante; rarement il paſſe le ſeptieme. Quelquefois il naît tout à coup après une tranſpiration arrêtée; alors, ſi d'abord, avant que la fiévre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le ſang, on

donne du faltrank, il guérit très-promptement ; en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie ; réputation funeste, toutes les années, à plusieurs paysans, qui trompés par une fausse ressemblance, l'emploient hardiment dans les vraies pleurésies inflammatoires.

CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. L'On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre ; mais je n'entends ici, par ce mot, que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très grand nombre de causes ; & la plûpart sont des maladies chroniques plus fréquentes parmi les gens désœuvrés des villes, ou les artisans sédentaires, que parmi le peuple des campagnes ; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les plus communes dans les villages.

J'ai prouvé plus haut que, dans quelques maladies, on tuoit en cherchant à faire ſuer; on tue dans les coliques en voulant toujours chaſſer les vents avec des liqueurs ſpiritueuſes.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'eſpece de colique la plus violente, & la plus dangereuſe, c'eſt celle qui dépend de l'inflammation de l'eſtomac ou des inteſtins. Elle commence le plus ſouvent, ſans friſſon, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par dégrés; le pouls devient vîte & dur, le malade ſent une chaleur brûlante dans tout le ventre, quelquefois il a une diarrhée aqueuſe, d'autrefois il eſt plutôt reſſerré, avec des vomiſſements, ce qui eſt très-fâcheux; le viſage devient rouge, le ventre ſe tend, on ne peut toucher ſans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême. L'altération eſt très-grande, & la boiſſon n'étanche point la ſoif; la douleur s'étend ſouvent juſqu'aux reins, où elle eſt très-vive; le malade urine peu, les urines ſont brûlantes & rouges, il n'a pas un inſtant de ſommeil, quelquefois il a des mo-

ments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs ſont parvenues au plus haut point, le malade commence à ſe plaindre moins; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte; le viſage perd de ſa rougeur, bientôt il pâlit & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie ſourde, il perd entiérement ſes forces; le viſage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, ſe refroidiſſent; la peau du ventre devient bleuâtre, il ſurvient des foibleſſes, & le malade périt. Il ſurvient ſouvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les ſelles, de matieres extrêmement fétides, & c'eſt pendant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'eſtomac, les ſymptômes ſont les mêmes, mais la douleur ſe fait ſentir plus haut; au creux de l'eſtomac; l'on vomit preſque tout ce qu'on prend, l'angoiſſe eſt horrible, & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La ſeule façon de la guérir c'eſt,

1°. De faire une très-grande ſaignée au bras; elle diminue, preſque ſur-le-

champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements; elle rend d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne, toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement, fait avec une décoction de mauve, ou d'orge & de l'huile.

3°. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N°. 4, ou d'une tisanne de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tiedes.

4°. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & on les change toutes les heures, & même plus souvent; elles sont séches presque d'abord.

5°. Si le mal s'opiniâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiede dont j'ai vû les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fievre a fini, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un demi-quart d'once de sel de *Sedlitz*, de *Glauber* ou *d'Epsom*, dissous dans un verre de petit-lait, purgent ordi-

nairement très-bien, à cette époque; les hommes les plus robustes & les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates; & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux, après cette maladie.

§. 299. Cette maladie est quelquesfois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boissons échauffantes, &c. souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent; & j'ai vû plusieurs fois, ces coliques naître après les remedes chauds, (voyez-en un exemple, §. 164).

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme, d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents, & elle espéra de les appaiser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouis, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver: elle me demanda de grand matin; le pouls étoit fort, vîte, dur; le ventre tendu; les reins souffroient beau-

coup, les urines étoient presqu'entiérement supprimées, elle n'en rendoit que quelquesgouttes,quiétoientardentes,avec des douleurs très-fortes, elle alloit très-souvent sur la chaise, presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue, étoient effrayantes, & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces, calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavements, & elle but quelques pots d'orgéade en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal;en continuant la boisson & les lavements, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublerent, déposerent, & elle guérit; mais je suis persuadé, que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté, ou squirrhe,qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§.301.L'inflammation des intestins & de l'estomac, peut dégénérer en abscès, comme celle de toutes les autres parties

& l'on doit croire qu'il s'en forme un, quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal aise général, peu d'appétit, des frissons fréquents, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner, dans ce cas, que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquesfois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premieres selles. Il reste alors un ulcere dans l'intérieur du boyau, qui négligé ou mal traité, peut conduire à une fiévre lente & à la mort, & que j'ai guéri, en faisant vivre uniquement de lait écrêmé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement, avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abscès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est assez rarement accompagnée de fiévre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'est ni fort, ni fort dur; le ventre n'est ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur intérieure, & la soif, sont assez pressantes; la bouche est amere; les vomissements, ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matieres jaunes; souvent la tête tourne.

§. 303. On la guérit, 1°. par des lavements de petit-lait, & de miel, ou, si l'on n'a pas de petit-lait, par celui N°. 5.

2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit-lait, ou d'une tisanne faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3°. En donnant, d'heure en heure, une tasse du remede N°. 32; ou, si on ne peut pas se le procurer, une demi-dragme de crême de tartre, aux mêmes distances.

4°. Les fomentations d'eau tiéde, &

le demi-bain, sont aussi très-favorables.

5°. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aiguës, & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner, pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, sur-tout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup délayé, si la fiévre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N°. 47. est très-convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la prévient par l'usage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses, & le lait.

Coliques d'indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom, toutes les coliques qui sont produites, ou par trop d'aliments pris à la fois, ou par des amas faits à la longue, chez les personnes qui ne digerent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des aliments mal sains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette espece, par ce qui a

précédé, par des douleurs qui ſont accompagnées de beaucoup de mal-aiſe, qui viennent peu-à-peu, qui ne ſont pas auſſi fixes que dans les eſpeces précédentes, qui ſont ſans fievre, ſans chaleur, ſans altération, mais accompagnées de tournoiemens de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne ſont jamais dangereuſes, à moins qu'on ne les rende telles par des ſoins mal entendus; il n'y a qu'une ſeule choſe à faire, c'eſt d'aider les évacuations par beaucoup de boiſſon tiéde; il y en a pluſieurs également bonnes, comme l'eau tiede ou pure, ou un peu ſucrée, ou un peu ſalée, du thé de camomille peu chargé, celui de ſureau, du thé ordinaire, de la méliſſe, il importe peu quelles, pourvû qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomiſſements, ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations ſont promptes & copieuſes, plutôt le malade eſt ſoulagé.

Si le ventre eſt fort rempli, & qu'il ne ſe faſſe pas de débouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiéde & du ſel.

L'on aide auſſi le dégagement des matieres, en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité, que par leur qualité; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, & le malade est moins angoisse, dès que les matieres ont passé dans les boyaux, qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche, un goût d'œufs pourris, qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N°. 24, & beaucoup d'eau fraîche.

L'essentiel, c'est de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genièvre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeste; ces évacuations sont la seule chose qui peut guérir le malade; les arrêter, c'est ôter la planche à celui qui se noie; & si l'on réussit, on le jette dans quelques fiévres putrides, ou dans quelque maladie de langueur; à moins que la nature, plus sage, ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose, & ne renou-

velle les évacuations, au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois, l'on a une indigestion, sans douleurs de colique bien sensible, mais avec de violens efforts pour vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides; souvent même le mal ne s'annonce que par une defaillance qui saisit le malade tout-à-coup; il perd l'usage de tous ses sens; le visage est pâle; défait, il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petitesse du pouls, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac tendu, fait distinguer ce mal, d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre, avec du sel & du savon; ensuite on fait avaler, autant qu'il est possible; d'eau salée, & si cela est inutile, on fait fondre la poudre N°. 34. dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & si, au bout d'un quart d'heure, elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuſe.

§. 309. Tous nos aliments, & toutes nos boiſſons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; s'ils ne ſe digerent pas aſſez vîte, ou ſi la digeſtion en eſt mauvaiſe, ce qui fait qu'il ſe développe plus de cet air, s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou ſi les inteſtins, ſe ſerrant dans quelque point de la longueur, empêchent que cet air ne ſe diſtribue également, ce qui fait qu'il s'en amaſſe beaucoup dans quelques endroits, alors l'eſtomac & les boyaux ſont tendus par ces vents, & cette tenſion produit des douleurs qu'on appelle colique venteuſe.

Cette eſpece ſe trouve aſſez rarement ſeule; mais elle ſe joint ſouvent aux autres eſpeces dont elle eſt l'effet, & ſur-tout à la précedente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les ſymptômes. On la connoît par les cauſes qui ont précédé; parce qu'il n'y a ni fiévre, ni chaleur, ni altération; parce que le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros; parce qu'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en

parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le ſoulage, & que, quand il en rend par-deſſus ou par-deſſous, il eſt encore plus ſoulagé.

§. 310. Quand elle eſt jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle ſe diſſipe par les remedes qui diſſipent la colique principale.

Quelquefois elle eſt ſeule, & elle dépend d'aliments ou de boiſſons pleines d'air, comme le moût, la bierre, quelques fruits, quelques jardinages. On la guerit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, en bûvant quelque boiſſon un peu aromatique, & ſur-tout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection ou même de thériaque. Quand les douleurs ont preſque fini, ſi l'on n'a ni chaleur ni fiévre, & ſi l'on ſent l'eſtomac affoibli, on peut alors, mais c'eſt preſque le ſeul cas de colique où on le puiſſe, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur ſtomachique.

§. 311. Quand on eſt ſujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'eſt une preuve que les digeſtions ne ſe font pas bien, & l'on doit y remédier, ſans quoi

la ſanté ſe dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Colique après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, ſur-tout aux pieds, l'on eſt quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans leſquelles les remedes chauds & ſpiritueux ſont très-nuiſibles, mais qui ſe guériſſent aiſément en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant enſuite dans l'eau tiéde pendant long-temps, & en faiſant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de ſureau.

La guériſon ſera encore plus prompte ſi le malade ſe met au lit, & peut un peu ſuer, ſur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavements.

Une femme s'étant trempée les jambes dans une ſource aſſez fraîche, après avoir marché, au gros de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choſes chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira: on m'appella le troiſieme jour, peu d'heures avant ſa mort.

Il faut dans ces cas-là, ſi la douleur eſt exceſſive, & le malade d'un bon tempérament, ſaigner, donner un lave-

ment d'eau tiede, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiede; boire abondamment des fleurs de tilleul avec un peu de lait; donner ensuite un grain d'opium; &, si le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des vésicatoires, dont j'ai vû de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remedes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner, & quand on ne sçait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir à ces trois secours, qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavements réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede ou de thé de sureau en boisson. 3°. Des fomentations sur le bas-ventre; celles d'eau tiede sont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'especes de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage, qui peut nuire à plusieurs égards.

§. 215. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne doit pas traiter des coliques de cette espece, qui font souffrir plusieurs personnes pendant longues années ; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant causés, le plus souvent, par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, ou par quelqu'autre vice, surtout dans les organes qui servent à la préparation de la bile, ils doivent 1°. éviter, avec le plus grand soin, les remedes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guérison très-prompte, au moyen de quelque remede spécifique, & les regarder comme des Charlatans entre les mains desquels il est très-dangereux de se mettre. 3°. Ils doivent se persuader, qu'ils ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact, & d'un long usage de remedes doux. 4°. Il faut qu'ils aient continuellement présent à l'esprit, qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux sont de ceux qui exigent le plus de connoissances & de prudence dans ceux qui les traitent.

CHAPITRE XXII.

Du miséréré, ou passion iliaque; & du choléra-morbus, ou trousse-galant.

§. 316. CEs maladies emportent plusieurs personnes, dans les campagnes, sans qu'on sçache souvent de quoi elles sont mortes; & la superstition attribue leur mort aux *poisons donnés*, ou aux *sortileges.*

§. 317. Le *miséréré* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit, par quelque cause que ce soit, tous les aliments sont arrêtés, & alors il arrive souvent que ce mouvement continuel qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence, quelquefois, après quelques jours de constipation, d'autres fois, sans qu'elle ait précédé, par des douleurs dans quelque partie du ventre, sur-tout autour du nombril, qui, augmentant peu-à-peu, deviennent enfin

très-violentes ; & en même temps le malade a de l'angoiſſe ; l'on ſent, chez quelques uns, une tumeur dure qui fait le tour du ventre comme une corde ; on entend des vents, il en ſort quelques uns par deſſus, ils ſont ſuivis d'envie de vomir ; bientôt il ſurvient quelques vomiſſements qui vont en augmentant juſqu'à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un ſurcroît de douleurs inouies. Il ne rend d'abord que les derniers aliments, quelques matieres jaunes, les boiſſons : mais enſuite les matieres deviennent puantes, fétides, &, quand le mal eſt très-avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excréments, mais qui reſſemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois auſſi, ſi l'on a pris des lavements qui euſſent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit ; mais je n'ai jamais vû vomir ni de vrais excréments, ni la matiere des lavements, ni moins encore des ſuppoſitoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela eſt arrivé, il eſt bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce temps là il n'y a pas une ſeule ſelle ; le ventre ſe tend, les urines quelquefois ſont ſupprimées ; d'autrefois troubles & puantes. Le pouls, d'abord aſſez dur, devient vîte

& petit; les forces se perdent entiérement; les malades rêvent; il survient presque toujours un hoquet, & quelquefois des convulsions générales; les extrêmités se refroidissent, le pouls se perd, les douleurs & les vomissements cessent, & le malade meurt très-promptement.

§. 318. Comme cette maladie est accompagnée du plus grand danger, l'on doit, sans attendre un moment, commencer des remedes dès qu'on soupçonne le mal; la plus petite faute est mortelle, & l'on a vû les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le second jour de la maladie pour une jeune personne, qui avoit pris beaucoup de thériaque; rien ne pût même la soulager, elle mourut au commencement du troisieme jour.

Le mal doit être traité précisément comme les coliques inflammatoires; & la seule différence qu'il y a entre ces deux maladies, c'est que, dans ce cas, il n'y a point de selles, mais des vomissements continuels.

Il faut donc 1°. faire une très-forte saignée, à moins qu'on ne fût appellé trop tard, & quand le malade a déja perdu ses forces.

2°. Donner des lavements laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge &

auxquels on ajoûte cinq ou six onces d'huile.

3°. Chercher à modérer les efforts des vomissements, en donnant, de deux en deux heures, une cueillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très-petites mais très-fréquentes doses, d'une boisson qui calme, delaye, rafraîchisse, & puisse en même temps contribuer à rappeller les selles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit lait N°. 49, si on peut l'avoir d'abord; si non on donne le petit-lait pur avec du miel, & les boissons marquées §. 298. *art.* 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiede, on l'y laisse aussi long temps qu'il peut le soutenir, & on le réitére plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavements, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement de fumée de tabac; dont il en sera reparlé en traitant des noyés.

J'ai guéri un homme en le faisant entrer dans le bain immédiatement après la saignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 319. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entiérement perdu ses forces, si en même temps le pouls va

mieux, si les vomissements sont moins abondants, si les matieres paroissent moins corrompues, si le malade sent quelques remuements dans son ventre, s'il rend quelques matieres par ses selles, si en même temps il se trouve plus fort, on peut compter sur sa guérison; mais sans cela il meurt bien vîte. Souvent, une heure avant sa mort, les douleurs paroissent se calmer, il survient une évacuation prodigieuse par les selles, de matieres extrêmement fétides, le malade prend de foiblesses, tombe dans une sueur froide, & meurt.

§. 320. C'est cette maladie que le peuple attribue à ce que les boyaux sont noués, & dans laquelle il fait avaler des bales, ou de grosses quantité de mercure. Ce nœud des intestins est une chimere impossible; comment se noueroient-ils, puisque l'une de leurs extrêmités est continue à l'estomac, & l'autre indissolublement liée à la peau des fesses. Mais cette maladie dépend d'un grand nombre de causes qu'on a découvertes en ouvrant les cadavres de ceux qui en sont morts; sage méthode, extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la médecine, qu'il seroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont bien loin de se faire une peine, on devroit

ſe faire un devoir, parce que c'en eſt un que de contribuer à perfectionner une ſcience à laquelle le bonheur des hommes eſt attaché. Je ne détaillerai point ces cauſes, mais quelles qu'elles ſoient, l'uſage d'avaler des bales eſt toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'eſt ſouvent; l'un & l'autre de ces remedes peuvent aggraver la maladie, & mettre un obſtacle inſurmontable à la guériſon.

Il y a un miſéréré, qui eſt un accident des hernies dont je parlerai ailleurs.

Trouſſe-galant.

§. 321. Le *trouſſe-galant*, ou *cholera morbus*, eſt une évacuation prompte, abondante & douloureuſe par les vomiſſements & par les ſelles.

Il commence par des vents, des gonflements, de légeres douleurs dans le bas-ventre, un grand abbattement; enſuite il ſurvient des évacuations abondantes, ou par les ſelles, ou par les vomiſſements; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre ſuit de bien près. Les matieres ſont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires; les douleurs fortes dans le bas-ventre; le pouls, preſque toujours fiévreux, eſt

quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas à s'affoiblir, par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades qui ont jusqu'à cent selles dans quelques heures ; ils maigrissent à vûe, &, au bout de trois ou quatre heures, si le mal est violent, ils sont méconnoissables. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, on est fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, qui sont aussi douloureuses que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulsions, le froid des extrêmités surviennent, les défaillances se succedent continuellement, une tue le malade, ou il meurt dans les convulsions.

§. 522. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenue excessivement âcre, a lieu ordinairement, à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août; sur-tout s'il a fait de grandes chaleurs, s'il n'y a pas eu des fruits d'été dont l'usage tempere l'âcreté putrescente de la bile.

§. 323. Quelque violente que soit cette maladie, elle est moins dangereuse, & même moins cruelle que la précédente; beaucoup de gens en guérissent. L'on doit 1°. chercher à noyer cette

bile âcre par des torrents de la boisson la plus adoucissante, parce que l'irritation est si grande, que tout ce qui a la plus petite âcreté nuiroit. Ainsi on donnera continuellement au malade, en boisson & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très-bien réussi; ou, une très légere tisanne de pain, qui se fait en cuisant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau pendant une demi-heure; l'on préfere le pain d'avoine. L'on grille aussi avec succès du seigle qu'on pile, & dont on fait une legere tisanne.

Un bouillon très-foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau, cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, est très-bon dans ce cas. L'on emploie, avec succès, le petit-lait; &, dans les endroits où l'on peut en avoir, le petit-lait de beurre (la battue) est la meilleure de toutes les boissons. Mais quel que soit celui de ces remedes qu'on préferera, il faut nécessairement en donner une grande quantité; & les lavements doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuste & sanguin, que le pouls fût fort dans les

commencements, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux saignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loisir pour les autres remedes. J'ai vû les vomissements finir presqu'entiérement après la premiere saignée.

La furie du mal s'arrête un peu au bout de cinq ou six heures; mais il ne faut point, pendant ce calme, se relâcher pour les remedes, car il revient bientôt après avec beaucoup de force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiede soulage pendant qu'on est dedans; mais les douleurs reviennent souvent bientôt après qu'on en est sorti, ce qui n'est point une raison pour le négliger; d'autant plus que quelquefois il procure un soulagement plus long. On doit y tenir le malade long temps, & profiter de ce temps pour lui faire prendre sept ou huit verres du remede N°. 32, ce qui m'a très-bien-réussi. Les vomissements s'arrêterent, & au sortir du bain le malade eut plusieurs selles prodigieuses, qui diminuerent considérablement la force du mal.

4°. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille

les arrêter trop tôt, par de la thériaque, de l'eau de menthe, du ſirop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate ; il arrive de deux choſes l'une : ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vû arriver, ou, ſi l'on réuſſit à arrêter les évacuations on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella les évacuations, à un homme ; qu'un remede compoſé de thériaque, de mithridate & d'huile, avoit jetté dans une fiévre violente, accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remedes que quand la petiteſſe du pouls, l'affoibliſſement conſidérable, les crampes violentes & continues, & la foibleſſe même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne ſuccombe. Dans ce cas, il faut donner, tous les demi-quarts d'heures, une cueillerée du remede N°. 50, en continuant les délayants. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus, que d'heure en heure, encore huit priſes. Mais je réitere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede, à moins que l'atrocité des douleurs ne fît craindre les convulſions, le délire, des défaillances mortelles, &c.

§. 324. Si le malade doit guérir, peu-à-peu les douleurs & les évacuations

diminuent, l'altération est moindre, le pouls reste très-vîte, mais il devient régulier ; il y a des instants d'assoupissements, car le bon sommeil se fait attendre long temps. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins fréquemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux ; & quand les évacuations sont finies, qu'il ne reste plus de douleurs, mais une grande foiblesse & beaucoup de sensibilité, on peut donner outre les bouillons ; des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours; ensuite on met au regime des convalescents ; & l'usage de la poudre N°. 14, dont on prend deux prises par jour, hâte beaucoup la convalescence.

Fin du premier Volume.

